43

XLIII JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

le livret

TRAUMA

École de la Cause freudienne, 1 rue Huysmans 75 006 Paris – Tél (33) 01 45 49 02 68
www.causefreudienne.net – www.journeesecf.fr

TRAUMA

XLIII[es] Journées de l'École de la Cause freudienne - 2013

Introduction

Du traumatisme au *troumatisme* :: Sonia Chiriaco .... p 03

Ouverture

Réveil exquis :: Christiane Alberti, directrice des Journées .... p 07

L'entretien

Freud et l'actualité du traumatisme :: Entretien avec Serge Cottet .... p 15

De l'Un

Le trauma, généralisé et singulier :: Éric Laurent .... p 24
Le trauma. de l'énigme au résidu :: Rose-Paule Vinciguerra .... p 30
Le trauma de l'Un :: Armand Zaloszyc .... p 35

Avec Freud

Le trauma freudien, trace ineffaçable :: Clotilde Leguil .... p 40
Un trauma peut en cacher un autre :: Alain Merlet .... p 45
Le Rat, un opérateur de jouissance :: Esthela Solano-Suarez .... p 50

Pour tous et pour chacun

L'impensable regard :: Guy Briole .... p 58
Enfants de Chowchilla :: Daniel Roy .... p 63
Comment l'enfant nous enseigne sur le trauma :: Didier Cremniter .... p 69
Ce n'était même pas une blessure de guerre :: Jacqueline Dhéret .... p 73

À la lettre

Laisser le corps se dire :: Yasmine Grasser .... p 80
Petit éloge du trauma :: Philippe Hellebois .... p 85
Le complexe du *tout-dire* :: Laure Naveau .... p 89

Dans la passe

L'urgence de Lacan :: Bernard Seynhaeve .... p 96
Du *traumaéthique* :: Anaëlle Lebovits-Quenehen .... p 99
Le *trou-matique* de l'expérience analytique :: Hélène Bonnaud .... p 105

Pour conclure

Le trauma, c'est la fin :: Marie-Hélène Brousse, directrice des Journées .... p 111

03

Introduction

Du traumatisme au troumatisme

Sonia Chiriaco

En inventant l'inconscient, Freud donne au traumatisme une place centrale, ouvrant ainsi la voie à des questions fondamentales qui l'occuperont jusqu'à la fin de sa vie. Il échafaude des hypothèses, les contredit, élabore une théorie du fantasme, sans que jamais la question du trauma ne s'éteigne. Les névroses de guerre et, avec elles, le mécanisme de répétition qu'il a déjà rencontré à maintes reprises, l'obligent à y revenir pour découvrir la pulsion de mort : au-delà du principe de plaisir et du Souverain Bien, une force, plus puissante, insiste. Jusqu'aux restes symptomatiques à la fin de l'analyse, jusqu'à l'ininterprétable, le trauma est là, comme une butée du réel qui ne lâche pas l'inventeur de la psychanalyse.

Lacan poursuit, relit Freud avec de nouveaux outils conceptuels, lit Lacan contre Lacan, sans concession. Au terme de son ultime enseignement, c'est un trou, le trou du troumatisme[1] qui crève l'écran.

Ainsi, de la naissance de la psychanalyse jusqu'aux élaborations les plus tardives de Lacan sur le réel, la question du trauma est là, incontournable.

Nous avons tous affaire à ce trou du traumatisme. Tous, mais un par un, chacun dans sa solitude propre, irrémédiable, car ce trou, c'est aussi celui du non-rapport.

Ce chemin, qui va du traumatisme au troumatisme, c'est bien ce que chaque analyse lacanienne menée à son terme démontre.

On entre dans le dispositif pour parler de ces mauvaises rencontres, accidents, événements de parole insensés, qui ont laissé leur empreinte indélébile, fixant la jouissance et entraînant cette implacable répétition qui entrave le désir. L'association libre ne manque pas de faire surgir du sens là où il n'y en a pas, et ce sens soulage, panse la plaie sans néanmoins jamais parvenir à recouvrir le trou. Alors, du sens, on en rajoute inlassablement, jusqu'à ce qu'il

>

1 Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupent errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

©

retour sommaire

finisse par se tarir et que l'on s'aperçoive que l'on n'a eu de cesse de tourner autour d'un trou, un trou dont on s'est approché plus près encore.

Ce que l'expérience analytique met à jour, c'est aussi que du trauma l'on a fait fantasme. À cet égard, on peut dire du fantasme qu'il est une réponse à cette chose hors sens qu'est le traumatisme ; il sert d'écran au réel du trauma. Symbolique et imaginaire s'associent pour prendre en compte le réel inassimilable, impossible à nommer et à représenter. Mais, dira Lacan, c'est là aussi que « se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel »[2]. Le fantasme protège du réel tout en signalant sa présence.

Ainsi l'analyse va-t-elle du hors-sens… au hors-sens, en passant par le sens, la fiction. Elle fabrique du sens pour mieux le défaire. Entre l'entrée et la sortie, que d'hypothèses échafaudées, de savoir remis en cause, de signifiants mis en série avant d'être isolés ! Au cours de ce chemin, la parole analytique, d'abord tâtonnante, se fait plus précise, avance vers un bien dire auquel incite l'interprétation de l'analyste. La parole s'épuise, s'épure, non sans laisser quelques dépôts, débris de *lalangue*. Oui, la parole analysante tourne autour de ce trou qui ne peut se résorber malgré toutes les fictions que le *parlêtre* est capable de produire.

C'est ainsi que celui qui va au bout de l'expérience, désormais séparé de son fantasme, peut repérer sa marque singulière de jouissance, indélébile, irréductible, rétive au sens. Serrer ce réel du trou lui permet alors de se réconcilier avec l'indomptable jouissance et, par-là, de faire un autre usage du trauma.

Mais au fond, le traumatisme dont parle la psychanalyse, est-il identique au traumatisme du sens commun, celui dont les médias se font l'écho à chaque catastrophe ?

Le traumatisme, c'est d'abord un événement brutal, insensé, qui a fait effraction et a laissé le sujet pétrifié. Ensuite, et malgré le temps qui passe, il continue de diffuser son venin, produisant cauchemars, inhibitions, symptômes, angoisse.

Il a fallu Freud pour distinguer le trauma de l'événement traumatique. Dès *les Études sur l'hystérie*[3], il s'est trouvé sur la voie du caractère irreprésentable, inassimilable du trauma, du trauma comme trou. En 1895, il repère que le traumatisme se constitue en deux temps[4]. C'est le fameux phénomène d'après-coup, qui signale la place de l'inconscient et différencie radicalement la psychanalyse de toutes les autres disciplines qui s'intéressent au traumatisme. C'est déjà le Un de jouissance qui affleure. Autant dire que si un même événement violent concerne une foule, le trauma ne sera jamais que celui de chacun !

Si le traumatisme est un événement, c'est donc seulement au sens où il implique le sujet, où celui-ci s'en trouve changé, bouleversé, où il y répond

2 Lacan J., « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

3 Freud S., Breuer J., *Études sur l'hystérie,* Paris, PUF, 1955.

4 Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 307-396.

par des symptômes, un fantasme, bref, avec les moyens du bord. Ce bord est constitué d'imaginaire et de symbolique, ingrédients propres à chacun, dont l'usage est singulier.

Cette simple distinction permet de mesurer l'écart entre la psychanalyse et les théories fondées sur le « pour tous », avec leurs psychothérapies prêtes à l'emploi. En mettant le projecteur sur le fait – catastrophe, accident, agression, attentat, etc. –, elles le rendent identique pour tous ; vain effort pour le maîtriser, car le réel est rebelle, indomptable. Si un même événement entraînait les mêmes effets chez toutes les personnes concernées, celles-ci n'auraient plus rien à en dire ; alors, seuls les experts du traumatisme auraient à deviser…

L'analyste offre plutôt à chacun de parler de « son » traumatisme, et c'est la porte ouverte à la plus grande variété des interprétations. Car bien sûr, il n'est pas de faits bruts, il n'y a jamais que de l'interprétation… C'est ainsi que commence une analyse. Ce sont souvent d'infimes détails qui viennent au devant de la scène, surprenant le sujet en s'accrochant à un signifiant puisé dans son histoire. Il faut ce fil d'Ariane pour sortir de la perplexité induite par un choc traumatique, pour se dégager de l'impasse. Il n'est d'autre moyen que d'inventer sa propre solution. Le dispositif analytique est fait sur mesure pour cela.

Ce Livret électronique, qui fait partie intégrante des 43es journées de l'École de la Cause freudienne, se propose de vous faire découvrir encore bien des aspects du traumatisme.

Chaque auteur a abordé la question à sa manière, avec la méthode qui lui est propre, avec sa langue, son inventivité, à partir de son expérience d'analysant, de sa pratique d'analyste, de sa rencontre avec les textes de Freud, de Lacan, et de bien d'autres. Des premières découvertes de Freud, que vous retrouverez dans toute leur vitalité et leur acuité, jusqu'aux avancées du dernier Lacan, c'est un vaste champ conceptuel qui est ici exploré, déchiffré, commenté. Les théories scientistes en vogue ne sont pas absentes, différents auteurs les ont approchées pour les discuter, les éclairer avec la psychanalyse.

L'expérience de la passe est bien sûr aussi présente, qui contribue à ce savoir sur le trauma en approchant au plus près le trou de l'indicible.

Le hasard nous a fait croiser le travail des Exquises, trois artistes qui ont abordé le traumatisme à travers des dessins qu'elles ont bien voulu confier au Livret et que vous rencontrerez au détour de ces pages.

Ce Livret n'est pas seulement un travail préparatoire aux Journées de notre École, c'est un document que vous pourrez aussi consulter dans l'après-coup des « 43es » auxquelles nous vous donnons rendez-vous les 16 et 17 novembre 2013 pour de nouvelles découvertes.

Réveil exquis

Christiane Alberti
directrice des Journées

Seules les traces font rêver.
René Char

« Pour expliquer ce que j'étais » [1]

Il arrive que l'on vienne à l'analyse avec le sentiment d'avoir mal débuté dans la vie, que du malvenu a constitué son trauma initial. Et de partir à la recherche, aussi triste que passionnée, de ce moment originel x. À simplement prendre la parole, on fait l'épreuve que ce point de départ ne s'atteint que rétroactivement, toujours à la limite. Plus c'est vrai, plus on se demande si c'est réel. Doit-on enquêter ? Reconstruire ? Construire ? Origine impossible : dans l'enchaînement des faits, on bute sur une cause absente. Causalité non nécessaire mais conjecturale.

L'évocation du trauma par Lacan a ceci de corrosif qu'elle décale la question de l'origine et s'écarte de la tyrannie du passé pour considérer l'*empreinte* de l'événement traumatique et sa mobilisation dans la cure sous les espèces du rêve ou du fantasme. Dans le mouvement de rétroaction inhérent à la fonction de la parole, on rencontre non pas une origine, au sens d'un point reculé du passé qu'il s'agirait de retrouver, mais quelque chose d'insu, le surgissement d'une empreinte à la lisière du discours, une frappe dont vibre le phrasé. Si l'origine accidentelle existe, le trauma n'ex-siste qu'au discours analytique. Lacan donne ici toute sa valeur à la catégorie d'*après-coup* quand il déclare qu'elle correspond « à la structure la plus largement pratique des données de l'expérience »[2].

Mettre en fonction la Prägung du trauma

Lacan revient sur l'expérience traumatique dans le cas de l'Homme aux loups, telle que Freud la reconstruit rétrospectivement à partir de ses

>

1 En référence au texte magnifique d'Aragon.
2 Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 804-805.

retour sommaire

conséquences symptomatiques : une scène traumatique supposée réelle et sa construction au titre de fantasme originaire. Cette scène ne se présente pas comme un souvenir vécu, mais comme le produit d'une rencontre. Lacan fait valoir la dimension d' « effraction imaginaire » caractérisant l'événement : une rupture venue du dehors, une brèche dans la réalité qui laisse des traces et impose un remaniement du cours de l'histoire. La scène est nimbée d'étrangeté, le corps s'y révèle étranger à nous-mêmes, véritable altérité. Cet inassimilable, Freud le nomme fixation.

Lacan distingue l'effraction imaginaire – *Prägung* dont il souligne les « résonances de frappe »[3] – de sa *valeur* traumatique consécutive. La frappe est une empreinte au sens de la théorie des instincts. Le phénomène d'*imprégnation* (*Prägung*, *imprinting*) implique une plasticité initiale, une modification de la conduite en fonction d'une expérience unique extraordinairement brève, très précoce et irréversible. Un premier objet, un mouvement de la vie entraperçu, laisse une empreinte qui va établir une fixation des liens d'attachement à cet objet, même s'il n'est pas de la même espèce, dans un moment où l'animal est incapable de réagir. C'est le cas de l'imprégnation maternelle ou sexuelle. Cette référence dans le dire de Lacan ne vise aucun rapprochement avec l'instinct, mais la temporalité logique d'un instant de voir marqué par la contingence – ça se produit, ça se rencontre et ça se fixe.

Cette *Prägung* se situe dans un inconscient non refoulé. C'est la trace de ce *une seule fois*, pas une première fois mais un UN tout seul. Ni intégrée à l'histoire, ni verbalisée, ni portée à la signification. En toute logique, elle n'a pas de sens. C'est pour autant qu'elle fait ensuite l'objet d'une intégration symbolique, lorsqu'on tente de la lier, qu'« elle est toute proche de surgir »[4]. Qu'est-ce à dire ? En tant que telle, elle affleure dans le discours, mais celui-ci ne l'atteint pas. Ça rate. Elle se signale par les trous, fêlures, achoppements des dits. La valeur traumatique se substitue à la béance qui a déchiré la réalité du sujet.

Que dire de cette empreinte ? Il ne s'agit pas seulement d'une empreinte perceptive (*Wahrnehmung*) au sens d'une *prise de vrai* comme le traduit Lacan. La dimension de la trace y est conçue dans le registre d'une écriture (*Niederschreiben*) qui suppose une « topologie des signifiants »[5], plutôt que dans celui de l'empreinte d'une image indélébile ou du souvenir, toujours seconds. C'est un non-sens incorporé, incarné.

Lacan prend ici appui sur la temporalité de la construction de Freud dans le cas de l'Homme aux loups : impression, compréhension, nomination.

Dans le registre de l'impression (*Eindrück*) à un an et demi, six mois dit Lacan, l'instant de voir. Le sujet ne peut réagir, il est ici *hupokeimenon,* point à partir duquel des choses vues et entendues sont prélevées sur le réel. Ce qui dans ce moment logique n'a pas accès à une traduction ne peut faire retour

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 214.
4 *Ibid.*, p. 215.
5 Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière / Le Champ freudien, 2013, p. 86.

que par la voie du processus primaire, sous forme d'un reste dans le rêve ou l'hallucination.

Le sujet ne comprend (*verstand*) cette impression que par la revivification (*Wiederbelebung*) de cette impression à quatre ans. Le trauma prend valeur corrélativement à l'accès à la signification de la castration. Le rêve d'angoisse est la première manifestation de cette prise de valeur. Là où il y a eu rencontre sans mot avec un désir, se substitue la signification phallique. Cette substitution est essentielle pour sortir le sujet de cette impasse propre au désir : ou bien s'effacer comme sujet devant l'objet, élision de nature à le laisser « dans la nuit du traumatisme »[6], ou bien se substituer à l'objet en se subsumant sous le signifiant de la vie, le phallus.

Puis plus tard, dans la cure, c'est par une « activité de penser » (*Denktätigkeit*) qu'il peut concevoir le trouble éprouvé autrefois. La cure est donc partie prenante du troisième moment du procès traumatique, temps d'une nomination : le trauma nomme l'empreinte, isole comme telle la marque de cet événement de corps dont la substance est jouissance.

Lacan avance que le trajet qui va de la *Prägung* à sa réintégration dans un procès symbolique est *exactement la même chose* que celui de la cure. Il s'agit de mettre « en fonction dans le jeu des symboles la *Prägung* elle-même »[7]. Or, de façon concomitante au procès symbolique, quelque chose se détache du sujet. Il s'en trouve radicalement séparé. « Ce ne sera plus une chose du sujet » mais ça reste là, comme un excédent inassimilable, noyau réel impliqué dans le symptôme.

Le travail de symbolisation propre à l'analyse active ce reste. Il conduit à intégrer les événements dans une loi, à les ramener, par le jeu de la lettre, au *déjà écrit* de l'inconscient supposé savoir, conformément à la thèse de l'historisation première. Ce faisant, le trauma tend à se dissoudre dans l'histoire par la rétroaction signifiante. Or la cure n'est que pour partie dialectique. On peut toujours essayer de rapporter la rencontre à la nécessité, ce qui a eu lieu ne bouge pas. Un *Un* tout seul. On peut le laisser tout seul. Ça ne bouge pas.

Mobiliser l'empreinte de l'effraction s'effectue après coup. De telle sorte que le trauma se produit comme un effet de l'élaboration du *fantasme traumatique*[8] que Jacques-Alain Miller nous invite à mettre en valeur comme « non pas un faux trauma mais un trauma reconstitué comme ce qui s'est élaboré en tant que fantasme dans la cure »[9].

Ce n'est pas un souvenir à retrouver, pas davantage une expérience cathartique à jouer, mais la mise en fonction d'un signifiant vivant, une épaisseur de corps.

6 *Ibid.*, p. 145.
7 *Ibid.*
8 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 274.
9 Miller J.-A., « Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, nº 67, octobre 2007, p. 120.

De la vie dans le sommeil

Ce qui ne passe pas à l'historisation, ce qui reste « intraduit » en termes freudiens, est chiffré *via* le processus primaire. En un sens, le trauma est tamponné par le rêve, en tant qu'homéostase subjectivante. Pourtant, au cœur du rêve, resurgit à l'occasion le réel traumatique, du moins sa figure (traduction imagée dans le rêve) ou l'écran qui le voile. Le trauma insiste et se rappelle à nous. Alors pourquoi – si le rêve est bien le gardien du sommeil – n'y répond-on pas sans se réveiller ?

Dans l'analyse qu'il propose du fameux rêve « Père ne vois tu pas que je brûle ? », Lacan dégage cette structure : il se forme un rêve à partir d'un bruit, un choc, une réalité (le bruit du feu qui vient atteindre le cadavre de l'enfant) qui reproduit quasiment ce qui se passe. Mais qu'est-ce qui réveille ? Une autre réalité : l'enfant qui s'approche saisit le bras du père et murmure sur un ton de reproche : « Père ne vois-tu pas que je brûle ? » Le cauchemar qui réveille, ce n'est pas l'accident, mais, *au moyen* de l'accident, un réel qui s'y dévoile : la voix de l'enfant mort. C'est dans une phrase que passe la rencontre manquée, le rêve la met en exergue : *qu'on dise*. C'est cette phrase impossible de l'enfant mort, en elle-même « un brandon », qui réveille. Le lot de toute répétition et de toute névrose de destinée semble donc se loger dans ce rapport entre ce qui semble arriver au hasard, l'événement insensé, ce prélèvement sur le réel qui montre que nous ne rêvons pas, et le réel pulsionnel qui se loge dans cette phrase, aux commandes de la répétition. Le sujet choit là où la voix se fait entendre – invocation, sollicitation du regard.

Ainsi se dévoile dans la cure l'envers de ce qui fait la routine de nos activités. On ne le voit pas, on ne peut pas le savoir, car les flammes de la réalité nous aveuglent. De telle sorte que le réel impose toujours la fiction « d'une origine en apparence accidentelle ». Or, le réel dont il est question, c'est ce que la réalité réactive : en rejoignant une autre réalité, elle réveille une douleur exquise, point d'incidence privilégiée de la *Prägung* du trauma, dans la nécessité de se faire représenter par des signifiants contingents, mais non pas arbitraires.

Une limite à l'interprétation

Lacan reprend l'analyse de ce rêve dans *Le Séminaire*, livre XVI, pour situer l'interprétation dans la cure. Le rêve a déjà procédé par interprétation d'un désir, en tant qu'il est animé d'un vouloir dire, d'un désir d'être. Mais l'interprétation vise autre chose – il s'agit de « reconstitution d'une phrase », et c'est en tant que phrase qu'elle permet de lire ce qui cloche. On entend non pas le sens de cette phrase mais son « accent » : *où est la faille de ce qui se dit* ? L'interprétation ne vise pas à se demander ce que ça veut dire, ou bien ce que ça veut pour dire cela, mais « qu'est-ce que, à dire, ça veut ? » [10]. Dans le sommeil, ça veut !

L'inconscient répond au trauma par le rêve en protégeant le désir de dormir. Et pourtant, dans la cure, au cœur du rêve, une douleur exquise nous

10 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 199.

réveille, effet d'une rencontre contingente. Or ce réveil ne dure pas, car le rêve commun reprend ses droits.

Dans le Séminaire *Les non-dupes errent*, Jacques Lacan indique que le rêve est non pas une communication, mais un chiffrage fait pour la jouissance (exactement un *Lustgewinn*). La seule fonction utile du rêve est de protéger le sommeil. N'est-ce pas qu'au lieu même du rêve se manifeste une limite à l'interprétation ? Cette limite, Lacan nous indique ce qui la signale : c'est le moment où « ça arrive au sens. À savoir que le sens il est en somme assez court. C'est pas trente-six sens, qu'on découvre au *bi-du-bout* de l'inconscient : c'est le sens sexuel. C'est-à-dire très précisément le "sens non-sens" ». Le sens sexuel tourne court, car il aboutit à une relation (*Beziehung*) avec le rapport (*Verhältniss*) sexuel qu'il n'y a pas. Citons encore Lacan : « Il y a donc un moment où le rêve se dégonfle, c'est-à-dire qu'on cesse de rêver et que le sommeil reste à l'abri de la jouissance »[11].

Complaisance traumatique

Analysant le fantasme « On bat un enfant »[12], Lacan dégage ce qui est à la racine du fantasme : « la gloire de la marque », signalant une affinité de la marque avec la jouissance du corps même. Cette marque constitue ce que le sujet a de plus singulier. Il ne peut l'articuler mais elle l'identifie dans sa jouissance. Telle une marque laissée sur la peau, elle se répète et à chaque répétition produit déperdition et *plus-de-jouir*. C'est ainsi que la jouissance prend statut, entrant en jeu d'un premier hasard. Seul un signifiant peut commémorer, dans la répétition, la trace originaire de jouissance, en l'instituant dès lors comme marque.

N'est-on pas plus ou moins sensible au traumatisme – pour reprendre le terme de « sensibilité » de Freud –, plus ou moins docile à se faire le corps de ce S_1 ? Un rêve n'est-il pas résolutif lorsqu'au réveil on consent à se laisser attraper par le signifiant : c'est ce dernier qui nous prend.

À ne pas se ranger sous le signifiant-maître, à refuser de tricoter sa jouissance avec ce S_1, cette complaisance somatique en tant que refus du corps n'est-elle pas aussi bien complaisance traumatique ?

Éclair

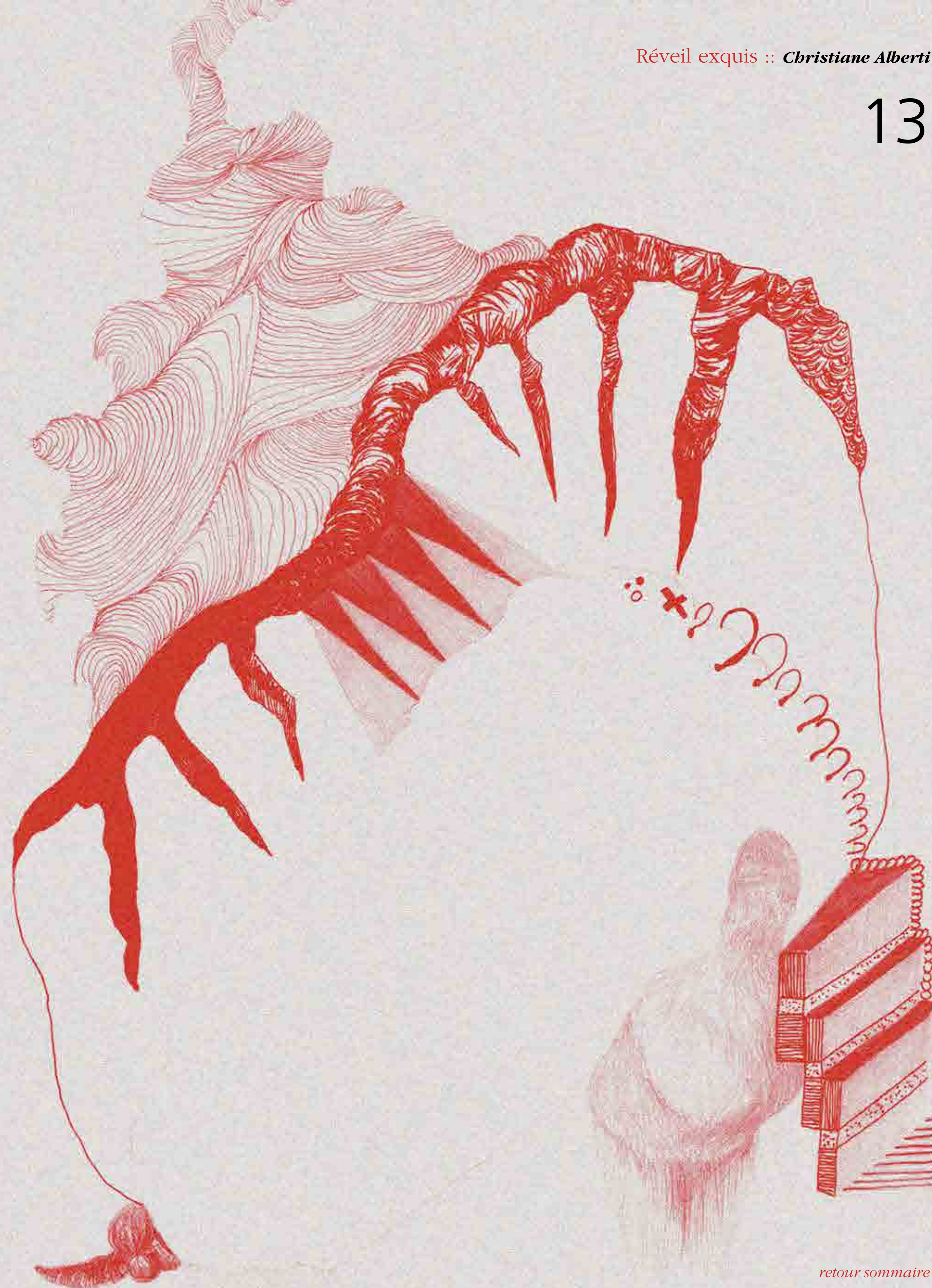
La vie ne subsiste qu'à l'abri de l'homéostase du principe de plaisir. Or, tout se complique dès lors que ce dernier est soumis au langage. Derrière le pluriel des traumatismes, tous liés à la mort et au sexe, se dévoile l'unité profonde de ce qui les fonde, soit le hiatus qu'introduit l'incidence du signifiant sur la vie : « Qu'est-ce donc (le fameux traumatisme de la scène primitive) si ce n'est la vie qui se saisit comme telle dans son étrangeté totale, sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-

11 Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 20 novembre 1973, inédit.

12 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 55.

même, dès qu'elle s'en écarte pour apercevoir le traumatisme et la scène primitive »[13]. Le trauma réside dans cet écart aperçu entre la vie et le signifiant – écart, vide de sens, qui ne saurait se résoudre en raison de l'autonomie du signifiant – écart ignoré le reste du temps, recouvert par la routine du signifié, le ronron commun aux *parlêtres*. Même la mort, comme réveil, participe encore du rêve qui perpétue la vie, rêve d'éternité qui ne laisserait pas de trace.

Si le rêve en satisfaisant le besoin de dormir protège la vie, il faut en déduire, comme le fait Lacan, que le réveil total serait fatal. Lacan propose de lire la pulsion de mort freudienne, à savoir la vie aspirant à la mort, comme une aspiration de la vie – pour autant qu'elle est dans le corps – à une totale et pleine conscience. « La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n'est pas conçue, le corps n'en attrape rien, il la porte simplement »[14]. C'est pourquoi on ne se réveille jamais, car les désirs entretiennent les rêves qui concernent le non-sens du réel. Tout ce qui éclaire la vie lui est intolérable, sauf peut-être dans le contexte d'une analyse. La *Prägung* réelle du trauma surgit d'une contingence. Rencontre essentielle de l'analyse d'apercevoir à quel signifiant irréductible on est assujetti dans notre satisfaction. Quand on a atteint, cerné, serré, ce point exquis dénudé de son lot de sens/souffrance, s'en satisfaire, au sens de *c'est assez*, relève aussi de la contingence… et c'est exquis !



13 Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

14 Lacan J., « Improvisation. Désir de mort, rêve et réveil » (1974), *L'Âne*, nº 3, 1981, p. 3.



©

L'entretien

Freud et l'actualité du trauma

Entretien avec Serge Cottet

? Quand Freud se penche sur le trauma, c'est à la suite d'un réel rencontré. Que pouvez-vous nous dire de ce réel et de ses incidences sur sa manière de théoriser le trauma ?

Nombre de symptômes privés de Freud ont contribué à la théorie de l'inconscient ; et la théorie du rêve, on le sait, est fondée sur l'expérience subjective qu'il en a. Peut-on dire la même chose du trauma ? Il serait plus juste de considérer que l'intérêt qu'il a pris pour des expériences traumatiques personnelles s'intègre, après-coup, à *La science des rêves.* Ainsi, la dimension traumatique de la sexualité lui apparaît-elle vers 1900 à partir de l'analyse de ses propres expériences oniriques. On réfère habituellement à la mort de son père la création de son grand livre. Cependant, tout événement douloureux n'est pas traumatique au sens strict. Pour parler à bon escient de traumatisme, il faut la rencontre inopinée avec un réel générateur d'angoisse. Un rêve de Freud semble plus crucial qu'aucun autre à cet égard. Le rêve de « Mère chérie et personnages à becs d'oiseau »[1] met en scène la mort de sa mère. Il date de ses huit ans et Freud ne l'analysera que trente ans plus tard. Au réveil, il croyait encore que sa mère était décédée et ce n'est qu'avec la présence réelle de cette dernière, venant le consoler, que Freud se rassurera. Il rapportera plus tard l'intensité de l'angoisse alors ressentie au refoulement du désir incestueux, puni par la mort de la mère. D'une certaine manière, ce

>

1 Freud S., « Psychologie des processus du rêve » [chap. VII], « Le réveil par le rêve. La fonction du rêve. Le cauchemar » [chap. IV], *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF 1967, p. 495-496..

rêve est bien plus traumatique que la vue, deux années plus tôt, du corps de sa mère nue. Quant aux paroles traumatiques, elles ne manquent pas non plus dans sa *Selbstdarstellung*[2]. Son père a pu avoir à son propos des énoncés très durs : « On ne fera jamais rien de ce garçon », avait-il dit après que le jeune Freud avait uriné dans la chambre parentale. Cette phrase ne constitue pourtant pas véritablement un trauma. Elle sera bien plutôt le moteur de son ambition ; Freud se fit une exigence de contredire le verdict paternel et cet épisode lui donna l'occasion de théoriser la sublimation, l'énurésie infantile constituant la pulsion originaire de l'ambition. Au reste, le même opprobre sera proféré par le père de l'homme aux rats à ce dernier, générant des effets bien plus ravageurs avec le doute et l'autodestruction.

Mais le trauma ne se limite pas à ce qui se joue sur la scène du rêve. La rencontre du réel, sous les espèces de la mort, est aussi fondamentale. En 1922, Sophie, la fille de Freud, décède. À cette occasion, ce dernier révisera la théorie du deuil qu'il a élaborée en 1917 : celle-ci ne peut se soutenir devant un événement aussi terrible et ineffaçable que la mort d'un enfant pour un père. C'est ce qu'il écrira notamment à Ludwig Binswanger ; un sentiment d'irréparable qui ne concerne pas seulement ceux qui nous manquent, remarque Lacan, mais surtout ceux pour qui nous occupions nous-mêmes la place du manque. Autre exemple : Lacan fait lui-même – dans « Les complexes familiaux »[3] – une remarque sur la mort réelle du père pour faire valoir le poids de l'événement réel, la cause qu'il joue dans un grand nombre de névroses, et leur gravité.

? Pouvez-vous revenir sur les premiers développements de Freud liant sexualité et trauma ?

L'écoute des hystériques est pour Freud l'occasion de développer sa théorie de la séduction, selon laquelle la sexualité rentre par effraction comme un corps étranger dans le psychisme de l'enfant. C'est le paradigme du trauma. Soutenue avant les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, cette théorie tient à peine compte de la sexualité infantile et c'est ce qui donne toute sa force à la thèse de l'après-coup. Le trauma ne se produit effectivement qu'à la puberté. C'est dans ce temps second que l'événement est interprété comme sexuel. Prenons l'exemple d'Emma[4] : la scène de séduction par l'épicier, à l'âge de huit ans, n'est pas traumatique. Ne reste en mémoire que le rire de l'épicier, tandis que tout ce qui touche à la sexualité est incompris. Freud dit à cet égard « sexuel-présexuel ». L'événement est oublié, puis resurgit lorsque la jeune fille, âgée de douze ans, entre dans un magasin qui lui rappelle la scène de l'épicerie. Dans ce cas, la fille est pubère, et un des hommes lui a plu ; une décharge sexuelle (*Sexualentbindung*) se produit. Il y a alors refoulement et affect d'effroi avec production d'un symptôme phobique. L'effet d'après-coup se produit là, sans proportion avec l'événement réel : on a simplement ri

2 Freud S., *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984.
3 Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 80.
4 Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 363-366.

d'elle. Freud dit qu'elle est alors en état de donner une interprétation sexuelle à l'événement antérieur, en raison même du trouble que lui cause l'homme.

? À notre époque, peut-on dire que ce qui fait trauma dans la sexualité est du même ordre qu'au temps de Freud ?

Aujourd'hui, l'enfant est perçu comme la victime potentielle du pervers qui fait effraction. La théorie du monstre, et ses différentes incarnations – le pédophile, le parent incestueux, le prédateur, etc. – agite l'opinion. En réalité, l'expérience clinique montre, à travers les témoignages que livrent les analysants, que les enfants les plus traumatisés, ceux qui ressassent les événements précoces de leur sexualité, y ont souvent participé activement. On est surpris de voir avec quelle désinvolture Melanie Klein décrit les pratiques sexuelles des enfants entre eux en 1926. Il n'est même pas question de leur faire la morale à ce sujet, tellement les fantasmes incestueux entre frères et sœurs sont fréquents, comme leur mise en acte. Prenons un exemple clinique : une jeune femme en analyse se souvient d'une relation sexuelle précoce avec son frère. Pratique étrange, mais d'où elle tirait la certitude d'être aimée par lui. Cela compensait les mauvais traitements dont elle était victime de la part de ses parents. Le frère était *l'au-moins-un* à s'intéresser à elle. Avec la puberté, elle a mis fin à ces pratiques. Avec l'analyse, cette jeune femme a pu élaborer, dans l'après-coup, comment le vide du désir chez elle était la réponse différée à la complaisance qu'elle avait eue à cette époque et la jouissance qu'elle avait pu en tirer. Rien de mécanique pourtant dans cet après-coup. Le plus traumatique pour elle est le silence entretenu par la mère sur les activités du frère qu'elle ne pouvait ignorer ; là se situe selon Lacan le mensonge de l'adulte qui fait ravage pour l'enfant dès lors qu'il le perçoit.

On repère donc, ce qui n'est pas facile à admettre aujourd'hui, que dans ces cas, ainsi que le remarquait Freud en 1907, il ne peut pas y avoir de trauma s'il n'y a pas d'expérience de satisfaction.

Les plus traumatisés ne sont pas forcément les victimes passives mais celles qui, à cette occasion, ont fait l'expérience d'une obscure jouissance. Une élaboration est possible ; souvenirs, roman familial se construisent autour de ce noyau.

Aujourd'hui, il est scandaleux de tenir de tels propos. Dans le discours courant, les enfants sont toujours victimes. La sexualité infantile subit un refoulement généralisé chez l'adulte. Mais l'analyse prouve que le trauma ne se trouve pas à la place qu'on lui donne : c'est l'après-coup subjectif qui réoriente sa valeur d'effraction. L'effet de division qui résulte d'une complaisance à cette jouissance mauvaise génère une culpabilité qui peut aller jusqu'au suicide. Il est curieux que le préjugé concernant l'innocence de l'enfant prenne autant de place aujourd'hui alors que tout est organisé dans les médias, les nouveaux arrangements familiaux, pour que l'enfant soit exposé à l'impudeur, aux turpitudes de l'adulte, au spectacle pornographique de la télévision comme à une scène primitive permanente. Malgré cela, il est devenu impensable que la

curiosité sexuelle infantile puisse s'en nourrir et passer à l'acte, à moins d'avoir été activement perverti.

Ce retournement est lié, sans doute, à l'envers de l'hédonisme contemporain né avec la libération sexuelle de 1968. Il n'y a plus de refoulement, mais, dans le même temps, l'enfant est idéalisé et la sexualité doit lui être étrangère. Au fond, la fétichisation de l'enfant est une protection contre les fantasmes « libérés », pas toujours très catholiques de l'adulte. Cette idée, qui se propage aujourd'hui au point de faire consensus, n'est pas sans lien avec l'hostilité dont la psychanalyse est l'objet. Freud était plus politiquement correct à l'époque de la séduction par l'adulte ; elle préserve l'innocence sexuelle de l'enfant. La théorie du fantasme abolirait au contraire le réel du trauma pour innocenter l'adulte. En France, elle a notamment été relayée par certains experts de « l'affaire d'Outreau » qui ont utilisé la théorie des souvenirs induits. Ce courant est en partie hérité des travaux de Jeffrey Masson, responsable des archives Freud, qui, aux États-Unis, a fait florès dans les années quatre-vingts. L'abandon de la théorie de la séduction et du trauma par l'adulte au profit du fantasme y est interprété comme une manœuvre politique hypocrite de Freud pour protéger la morale de la bourgeoisie viennoise et disculper les pères de famille. J. Masson, psychanalyste repenti et puritain, ne souffle mot de la sexualité infantile et de son implication dans le trauma ; il n'est pas allé jusqu'en 1905. Il est vrai que, depuis cette déception infligée par la lecture attentive des lettres à Fliess, il s'est consacré à la vie sentimentale des chiens et des éléphants…

Aujourd'hui, la précocité des jeunes rend le modèle hystérique de réaction différée obsolète. Le *pousse-au-jouir* est plus manifeste que le refoulement. L'accès facile des jeunes à la sexualité, leur initiation précoce associée à la crudité de celle-ci, de même que la banalisation du sexe, conservent une charge traumatique. Réduite à la satisfaction d'un besoin comme un autre, la sexualité fait symptôme. L'affect d'angoisse est à l'occasion relayé par la déception ; l'absence de rapport sexuel est expérimentée dans ce vide affectif, sans honte ni culpabilité, version contemporaine du *troumatisme*. Lacan le notait dans « Télévision »[5] à propos de l'ennui et de la morosité, conséquences chez les jeunes de rapports sans répression.

? En tant que psychanalyste, quelle est votre manière à vous d'aborder le trauma ? Avez-vous une approche « freudienne » de la question ?

Il y a une façon naïve de poser le problème du trauma comme une alternative : ou réel, ou fantasme ; événement ou affabulation. Freud, pourtant, dans ses derniers textes, réhabilite le trauma avec le binôme : constitution plus événement fortuit. En fait, l'instance du réel s'est à nouveau manifestée dans la clinique en 1926 avec la polémique entraînée par le trauma de la naissance. Freud a alors souligné que « la perte de l'objet d'amour » était un des noms de la castration. Il laisse place à une nouvelle version de la détresse, à l'*Hilflosigkeit* du sans-recours que crée l'insécurité de l'Autre. Le modèle physiologique

5 Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 527.

de l'effraction du pare-excitation conduit à réévaluer le danger réel ; il invite à distinguer l'effroi, en tant qu'il est bien pire que l'angoisse[6].

Sándor Ferenczi, dans ces mêmes années, a voulu inverser la tendance en vigueur chez les orthodoxes et rétablir le primat du traumatisme. Il en est ainsi dans « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant »[7]. En 1932, il développe des exemples d'enfants abusés et violés, invitant à récuser le schéma du choc au profit des mécanismes d'identification et d'incorporation en cause dans la fragmentation du corps propre, allant jusqu'à la psychose, et laissant un sujet vide « comme un corps sans âme ».

Si l'abord freudien consiste à donner du sens inconscient à tout, à relativiser la mauvaise rencontre par l'attraction du fantasme, à récuser la contingence par l'idéologie de la signification inconsciente, alors je laisse cette orientation à l'IPA, car le réel du trauma, c'est la limite de l'interprétation. Il y a bel et bien des filles violées et des sujets dévastés.

En revanche, on peut revenir à nouveaux frais aujourd'hui sur les concepts révisés par Freud. Ainsi, les traumas de guerre réhabilitent-ils l'instance du réel. Avec la sexualité, c'est la mort et la guerre. Des sujets qui ont pu être confrontés à la guerre, à la torture et la persécution, peuvent arriver en France et consulter un analyste, en institution ou en privé. La psychanalyse peut donc être sollicitée alors qu'elle ne l'était pas vraiment en 1914, lorsque les traumatisés étaient soumis à des traitements électriques. Freud s'est insurgé contre ces pratiques et a considéré qu'au contraire, il y aurait un bénéfice pour ces sujets-là à parler. Il prétendait que la psychanalyse ne pouvait rien faire de plus que ce que fait l'homme normal bien portant quand il n'y recourt pas. Pourtant, dans une situation aussi extrême que la torture, l'analyste, artisan d'une autre rencontre avec le réel, peut favoriser l'émergence d'un nouveau discours. On lui suppose une implication qui pourrait changer le cours de la vie. Tel que son rôle ne se limite pas à un simple agent de gestion du stress.

Nous disions qu'il y a de grands traumatisés de guerre en analyse, et nous devrions avoir des textes bientôt produits sur cette question. Pourquoi laisser ces sujets, tchétchènes ou syriens, se confronter aux seuls protocoles des spécialistes du stress post-traumatique ? Ces combattants se présentent souvent avec l'alternative toujours mortelle du retour au combat ou du délire religieux. D'autres choix sont possibles et peuvent réorienter la jouissance du combattant : la considération pour le partenaire sexuel notamment, éventuellement préférable à la guerre. Nos collègues espagnols, après les attentats de Barcelone, en 2005, ont écrit des travaux qui montrent à quel point l'horreur rencontrée a pu être d'autant plus grande qu'elle faisait effraction à une idéologie religieuse, ou à une conception idyllique du réel. Les cures rapides proposées par le CPCT[8] de Madrid, dont l'affluence s'est à ce moment-là ren-

6 *Cf.* Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1993.
7 Ferenczi S., « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Œuvres complètes 1927-1933*, tome IV, Paris, Payot, 1982.
8 Centre Psychanalytique de Consultation et de Traitement.

forcée, ont pu donner l'occasion aux sujets de dénoncer les semblants qui leur avaient été imposés par le discours des parents.

? Freud évoque des restes symptomatiques à la fin de l'analyse. Est-ce qu'ils ne préfigurent pas ce qui ne peut pas se résorber du trauma initial ?

Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »[9], Freud écrit que l'issue de la cure dépend de trois facteurs : premièrement, la force du moi et sa capacité à maîtriser la pulsion ; deuxièmement, l'intensité de la pulsion – c'est le facteur constitutionnel – et, troisièmement, la *tuché*, le hasard de l'événement traumatique. Il se trouve que ce qui rend, selon lui, l'analyse interminable, se situe davantage du côté de l'intensité de la pulsion que du côté du trauma au caractère fortuit. Ainsi, le pronostic est-il meilleur en ce qui concerne les névroses traumatiques. La surestimation du danger peut être réduite, le jugement corrigé, la charge affective émoussée en renforçant le moi, toujours plus apte à lutter contre un danger externe que contre la pulsion ; c'est ce qu'une tradition freudienne a retenu. Pourtant, le binaire interne/externe ne tient pas ; on a vu que d'obscures alliances se nouent avec la pulsion. C'est le cas de tout symptôme, comme compromis avec le refoulé. Le trauma laisse d'autres traces et témoigne de l'impossibilité d'une conversion de la libido en symptôme sans reste. Et ce reste, c'est l'écho dans la vie d'une première fois, sa répétition sous différentes versions : les rêves d'angoisse dans la névrose traumatique, la scène primitive de « l'homme aux loups » hantant ses rêves jusque dans sa période psychotique ; la névrose de destinée déclenchée par un deuil pathologique avec la répétition des mêmes échecs amoureux. Autre exemple, le trait de caractère marqué par l'effacement, et le clandestin commémorant chez un sujet une naissance illégitime. La mémoire freudienne suppose une inscription inusable ; c'est la face négative du « bloc magique »[10]. Ce qui y est inscrit l'est pour toujours, la libido fixée est indélogeable. Il arrive que ce réel traumatique soit en quelque sorte entretenu par le fantasme. C'est l'exemple que donne Freud d'un sujet féminin incurable dont l'existence n'est qu'une suite de traumatismes physiques et psychiques et où, la castration, réelle, est ininterprétable dans l'Œdipe. Nous avons un exemple de masochisme pourtant peu favorable à sa thèse du bon pronostic dans les névroses traumatiques.

Pour nous, la mauvaise rencontre, la contingence pure, est la plus ravageante. Les analyses sont longues parce qu'elles butent sur la part de jouissance dont le sujet ne se sépare pas, ne serait-ce que pour lui donner quelque sens. On fait pourtant cette constatation que la parole tourne autour d'un trou absolument impossible à combler. Sur ce point, nous ne pouvons pas souscrire à l'idéal optimiste d'un Boris Cyrulnik, au sujet de la résilience. On ne peut pas toujours convertir l'irréparable en une ode à la survie, ni transformer

9 *Cf.* Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes* II, Paris, PUF, 1985.

10 *Cf.* Freud S., « Note sur le "bloc-notes magique" », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, Paris, Gallimard, 2010.

l'horreur en jouissance du sens. On connaît les protocoles de la reconstruction : « donner du sens » ou faire du préjudice une héroïque nomination ; « un merveilleux malheur », comme l'énonce cet auteur. Lorsqu'un bout de réel est ininterprétable, on peut, certes, donner à l'événement structure de fiction, avec pour but de renarcissiser le sujet ; c'est aussi aliéner le sujet à une jouissance du sens interminable.

Comment désamorcer alors cette « charge maléfique », pour reprendre l'expression de Jacques-Alain Miller ? On peut penser à deux alternatives : soit émousser la charge affective – ce que Freud appelle l'« affect surpuissant » – par l'épuisement du sens inconscient, mais il reste cette butée de la castration et de la pulsion de mort ; soit traiter ce reste de jouissance, le soustraire au sens inconscient, le réinvestir dans une œuvre. Je pense aux auteurs rescapés des camps. Et aussi à l'œuvre de Georges Bataille qui, selon lui, trouve son noyau dans l'événement que constitue le spectacle de son père dément, éructant des obscénités. À cela s'ajoutent des scènes où sa mère suicidante est sauvée des eaux. Ces bouts de réel que le temps a neutralisés resurgissent néanmoins dans une œuvre. « Ils ne purent retrouver la vie que déformés, méconnaissables, ayant, au cours de la déformation revêtu un sens obscène »[11]. Une fiction vient donner vie à ce réel impossible à supporter. Cela n'est certes pas un paradigme, mais une orientation qui, avec d'autres écritures de l'horreur, restitue un sujet, là où il n'y avait, jusque-là, que mortification et inertie.

11 Bataille G., « Postface », *Histoire de l'œil*, Paris, Gallimard, 1993.



De l'Un

Le trauma, généralisé et singulier
Éric Laurent
p 24

Le trauma, de l'énigme au résidu
Rose-Paule Vinciguerra
p 30

Le trauma de l'Un
Armand Zaloszyc
p 35

>

retour sommaire

De l'Un

Le trauma, généralisé et singulier

Éric Laurent

Dès le début de son enseignement, Lacan prit ses distances avec une conception du trauma comme simple expérience de l'accident. « Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma. »[1] Ainsi, le trauma ne va pas sans la structure.

Ce point se vérifie spécialement dans les traumatismes de masse. En effet, même les contingences subies par un grand nombre résonnent de façon unique pour chacun. C'est l'enjeu crucial de l'approche psychanalytique du traitement des traumas de masse[2], comme ceux qui ont été expérimentés par les habitants de New York en 2001 et de Madrid en 2004, de viser le singulier du sujet.

Deux villes traumatisées

Ce traitement des traumas de masse, éprouvés en groupe, présente de multiples phases. Dans un premier temps, il s'agit d'articuler le groupe et l'individu : « pour un temps, il est déterminant de maintenir ce qui a constitué, dans la situation concrète, le groupe pour pouvoir le dénouer et non pas le défaire »[3].

Nous pouvons aussi saisir cet aspect dans ce que notre collègue Maria Cristina Aguirre nous rapporte de son travail après le 11 septembre 2001 à New York[4]. En tant que volontaire à la mise en place de l'aide psychologique aux traumatisés, elle fut assignée au *Kid's Corner* qui accueillait les enfants présentant des symptômes en relation avec les attentats terroristes. Elle évoque le cas d'une petite fille de trois ou quatre ans « dont le niveau d'angoisse était tel qu'elle était comme poussée à courir partout, rendant fous

1 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 260-261.
2 Briole G., « Despues del horror, el traumatismo », *El Psicoanalisis*, nº 7, juillet 2004, p. 57-67.
3 *Ibid.*, p. 64.
4 Aguirre M. C., « Septiembre 11, 2001 : Una experiencia », *El Psicoanalisis*, nº 7, p. 68-70.

les policiers et agents du FBI, alors que les parents ne parvenaient pas à remplir les formulaires requis pour déposer plainte… » Elle témoigne : « Je me suis consacrée à travailler avec elle. Je l'ai accompagnée dans cette fuite insensée ; j'ai gagné sa confiance et, peu à peu, j'ai obtenu une certaine stabilisation. Le moment clé fut l'installation d'une sorte de *fort-da* symbolique : elle allait jusqu'à son père et sa mère, qu'elle touchait, puis revenait là où j'étais. À la fin de la journée, elle put dessiner et établir le contact avec les autres enfants. »[5]

Dans un premier temps, les réactions au traumatisme sont aussi groupales, selon des styles « symboliques » ou « paniques » divers. En Espagne, les manifestations de foules compactes occupant places et avenues, à Madrid comme dans le reste du pays, font partie de la culture, celle de la rue, des manifestations, du *paseo*. Le deuil espagnol est massif et extériorisé. À New York, la réaction fut très différente. Le processus d'individuation est immédiatement passé au premier plan. Des procédures de « dé-massification » ont répondu aux morts indistincts. On a établi la liste précise des noms, des témoignages de parents, d'amis, liés aux bougies accrochées le long des palissades de Ground Zero ou sur les grilles de l'église Saint-Paul, toute proche. Le deuil de masse se jouait sur les écrans de télévision, car la rue américaine, c'est la télévision. Au-delà de la différence de style symbolique, il y eut une manifestation « panique ». Manifestation d'une émotion, d'un affect, dans une réaction difficile à déchiffrer. L'événement et sa portée excèdent les commentaires qui tentent d'en rendre compte. Les commentateurs politiques et les « classes parlantes » en général ont essayé de réduire le non-sens produit par cet événement, mais le fait résiste, véritable trou dans le discours.

L'horreur est « traumatisme », au sens clinique, dans la mesure où nous avons affaire à des morts, des blessures qui laisseront des séquelles physiques et psychiques, mais aussi dans la mesure où elle crée un trou dans le discours commun. Que ce soit au niveau collectif ou au niveau singulier, nous rencontrons l'impuissance du discours à lire l'événement. C'est cette commune impuissance que le *Post-Traumatic Stress Disorder* du DSM V tente de réduire à un fondement biologique, universel, transculturel.

La généralisation du trauma

La clinique classique du trauma a été étendue, dans le *DSM*, durant le dernier quart du XXe siècle. Cette extension relève d'un phénomène situé à l'interface entre la description scientifique du monde et ce qui l'excède.

À mesure que la science avance dans la description de chacune de nos déterminations, depuis la programmation génétique jusqu'à la programmation de l'environnement global, en passant par le calcul des risques possibles, elle fait exister une causalité déterministe universelle. Le monde, plus qu'une horloge, apparaît comme un programme d'ordinateur. C'est notre façon actuelle de lire le livre de Dieu. Alors surgit le scandale du contingent, de l'impossible à programmer, du trauma. C'est à mesure que nous bénéficions

5 *Ibid.*, p. 68-69.

d'une meilleure description scientifique du monde que prend consistance l'irruption d'une cause non programmable. Tout ce qui n'est pas programmable devient trauma. Au point que certains veulent considérer la sexualité elle-même comme un *Post-Traumatic Stress Disorder.* Notre corps n'est pas fait pour être sexué, comme le montre le fait que les hommes et les femmes se comportent beaucoup moins bien que les animaux.

Les tentatives de dissolution du sexuel dans un trauma nous rappellent que la psychanalyse freudienne est précisément fondée sur l'abandon de la théorie du trauma de la séduction. Entre 1895 et 1897, Freud a en effet pensé pouvoir réduire la sexualité à une mauvaise rencontre. Il a ensuite abandonné cette théorie et a pensé que c'est dans la sexualité comme telle qu'il fallait trouver la cause nécessaire du malaise.

C'est vingt-cinq ans plus tard, après la Première Guerre mondiale, que Freud a donné un sens nouveau aux accidents traumatiques et à leurs conséquences pathologiques. Il en fait alors un exemple de l'échec du principe de plaisir et l'un des fondements de l'hypothèse de la pulsion de mort. Freud eut à connaître le syndrome traumatique de guerre, car il fut consulté comme expert durant la guerre et juste après. Jean-Claude Maleval[6] rappelle combien Freud prit parti contre les méthodes utilisées par la psychiatrie allemande de l'époque pour traiter les traumatisés[7].

La Seconde Guerre mondiale poursuivit la tendance libérale du traitement des névroses de guerre. Nous avons appris, lors de cette extension, que contrairement à ce que pensait Freud en 1918, le fait d'avoir été blessé physiquement ne protège pas d'une névrose traumatique. 80% des blessés graves présentent, et ce jusqu'à plusieurs années après l'événement, des syndromes de répétition, des troubles phobiques ou dépressifs. Ce fut surtout l'après-guerre du Vietnam qui changea la conception du traitement du trauma en psychiatrie[8]. Ce n'est qu'en 1979 que les vétérans sont recensés, évalués, insérés dans des programmes de réhabilitation et que la société américaine se réconcilie avec ses soldats traumatisés. Les psychiatres américains, largement mobilisés autour de ce problème, remettent en valeur le concept de *stress* et la particularité de la réaction qu'il engendre. C'est l'importance de la mobilisation des psychiatres et psychologues américains sur le thème social de la réinsertion qui fait sortir le trauma du cercle étroit de la psychiatrie militaire pour devenir une perspective générale d'approche de phénomènes cliniques liés aux catastrophes individuelles ou collectives de la vie sociale.

Le second facteur qui amène l'extension du syndrome est la pathologie propre aux mégapoles de la seconde moitié du XXe siècle. Celles-ci agissent dans un double registre. D'une part, elles engendrent un espace social marqué

6 Maleval J.-C., « De l'extension du champ psy et de ses clivages », *Cliniques méditerranéennes*, nº 71, 2005, p. 233-247.
7 Freud S., « Traitement électrique des névrosés de guerre », *Résultats, idées, problèmes* I, Paris, PUF, 1984, p. 251-252.
8 Briole G., Lebigot F., Lafont B., Favre J.-D., Vallet D., *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*, publié par le Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de langue française, Paris, Masson, 1994.

d'un effet d'irréalité. L'admirable penseur allemand Walter Benjamin[9] appelait cet effet « le monde de l'allégorie », propre à la grande ville où le règne de la marchandise, de la publicité, du signe, plonge le sujet dans un monde artificiel, dans une métaphore de la vie. Média et télévision ont généralisé ce sentiment d'irréalité, de virtualité. D'autre part, le village global, lieu de l'artefact, est aussi le lieu de l'agression, notamment sexuelle, de la violence urbaine, du terrorisme, etc.

C'est aux États-Unis d'abord que les groupes féministes ont voulu faire reconnaître le viol comme un trauma, non plus comme un délit de droit commun, mais comme un crime. Certaines catégories professionnelles ont aussi demandé réparation pour les stress qu'elles subissaient. Par une sorte de grimace de l'histoire, le syndicat des conducteurs de trains allemands a demandé réparation pour le stress produit par le fait que l'Allemagne est le pays d'Europe où l'on se suicide le plus en se jetant sous les trains (un suicide toutes les cinq minutes).

Deux facteurs participent donc à l'extension de la clinique du trauma. D'une part, l'expérience psychiatrique des traumas de guerre dans les pays démocratiques, c'est-à-dire dans les pays où l'on n'abandonne pas ses citoyens à la mort sans paroles. D'autre part, la prise en compte de la pathologie civile du trauma étend la définition de l'expérience traumatisante à celle qui comporte la rencontre d'un risque important pour la sécurité ou la santé du sujet. La liste des dangers mêle catastrophe technique, accident individuel ou collectif, agression individuelle ou attentat, guerre et viol.

L'énergie du trauma

Dès 1895, Freud noue le noyau de la névrose et le syndrome de répétition. Il mentionne dans sa description de l'hystérie d'angoisse, le réveil nocturne suivi d'un syndrome de répétition avec cauchemars. Ce n'est qu'après l'isolement du pur instinct de mort qu'il séparera les rêves de répétition et l'hystérie, et parlera, dans le syndrome de répétition traumatique, d'un échec de la répétition névrotique, des défenses, du bouclier pare-excitation.

En 1926, lorsqu'il modifie le sens du « traumatisme de la naissance » d'Otto Rank, Freud ramène les conceptions énergétiques qu'il avait précédemment corrélées à des moments d'angoisse devant des pertes essentielles. Freud distingue l'angoisse ressentie lors de la naissance et ce qui relève, à proprement parler, du traumatisme de la perte de l'objet maternel. Il ose faire de la perte nécessaire de la mère le modèle de tous les autres traumas[10]. C'est

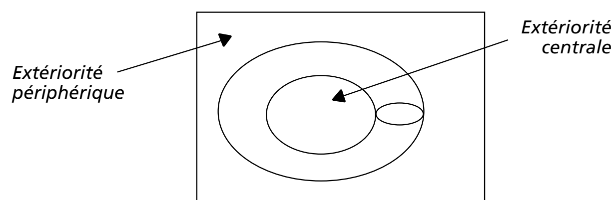
9 Benjamin W., « Paris capitale du XIXe siècle », *Œuvres* III, Paris, Gallimard, 2000, p. 59.
10 Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1973, p. 99-100. « La situation dans laquelle il ressent l'absence de la mère, étant mal comprise, n'est pas pour lui une situation de danger, mais une situation traumatique […]. La première condition déterminant l'angoisse qui soit introduite par le moi lui-même est donc celle de la perception de la perte de l'objet […]. La situation traumatique créée par l'absence de la mère s'écarte sur un point décisif de la situation traumatique de la naissance. Lors de la naissance, en effet, il n'y avait pas d'objet dont on pût ressentir l'absence. »

sur ce fond qu'il faut entendre l'aphorisme qui figure dans le texte sur « La dénégation » de 1925, quasiment contemporain du précédent, où l'objet n'a pas à être trouvé mais toujours « retrouvé »[11], c'est-à-dire trouvé sur le fond d'une perte primordiale.

Lacan a souligné que c'est dans le même mouvement que nous communiquons nos expériences de perte, que nous faisons la découverte des limites de cette communication, à savoir que le langage est un mur dont nous ne sortons jamais. Au bord de la structure de langage, un certain nombre de phénomènes cliniques relèvent de la catégorie du réel. Ces phénomènes sont à la fois au bord et au cœur de ce système du langage. Le trauma relève donc d'une topologie qui n'oppose pas simplement l'intérieur et l'extérieur. Le trauma, l'hallucination, l'expérience de jouissance, l'angoisse, sont des phénomènes qui touchent au réel et nous arrachent à notre tendance à considérer la vie comme un songe, pour continuer à dormir.

Les lieux du trauma

Comment aborder plus précisément la topologie du trauma ? Lacan, dès 1953, propose, pour en tenir compte, d'inscrire le langage non pas sur une surface, mais sur un tore « pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région »[12].



Ce modèle présente la particularité de désigner un intérieur qui est aussi à l'extérieur[13]. En premier lieu, donc, le trauma est un trou à l'intérieur du symbolique. Le symbolique est ici posé comme le système des *Vorstellungens* à travers lesquelles le sujet veut retrouver la présence d'un réel. Le symbolique inclut là le symptôme dans son enveloppe formelle aussi bien que ce qui n'arrive pas à faire symptôme, soit ce point de réel qui reste extérieur à une représentation symbolique, qu'elle soit symptôme ou fantasme inconscient. Il permet de figurer le réel en « exclusion interne au symbolique ». « Ainsi, le symptôme peut apparaître comme un énoncé répétitif sur le réel […] Le sujet ne peut répondre au réel si ce n'est en en faisant symptôme. Le symptôme est

11 Freud S., « La négation », *Résultats, idées, problèmes* II, Paris, PUF, 1985.
12 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, *op. cit.*, p. 321.
13 Luminet J.-P., *L'Univers chiffonné*, Paris, Fayard, 2001, p. 325. Le résultat est acquis à partir de la définition d'une grandeur appelée « genre » d'une surface fermée dès 1813 par Simon Lhuilier. « Il peut être aussi défini pour n'importe quelle surface fermée, et il est appelé "genre". Le genre du tore est 1, celui d'une sphère est 0, celui d'une sphère munie de T poignées est T. »

la réponse du sujet au traumatique du réel. »[14] Ce point de réel, impossible à résorber dans le symbolique, c'est l'angoisse entendue dans un sens généralisé, qui inclut l'angoisse traumatique.

La position du psychanalyste qui se déduit de ce modèle est double. D'abord, il est celui qui va redonner du sens à ce qui n'en a pas dans l'histoire du sujet. Dans l'accident le plus contingent, la restitution de la trame du sens, de l'inscription du trauma dans la particularité inconsciente du sujet, fantasme et symptôme, est curative. Cette possibilité d'effacement du trauma est celle à laquelle Lacan fait référence dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », lorsqu'il écrit que « le premier événement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens »[15].

Ensuite, le psychanalyste est celui qui « pousse » à parler. Nous retrouvons là une fonction du traumatisme en tant qu'il a pour conséquence surprenante de déplacer les limites du discours. On parle avec des gens avec qui on ne parlait pas et de choses dont on ne parlait pas. Des membres d'une même famille, devenus étrangers l'un à l'autre, renouent. Des liens nouveaux se créent. En ce deuxième sens, l'analyste est un partenaire qui traumatise le discours commun pour autoriser le discours de l'inconscient. L'analyste sait que le langage, en son fonds le plus intime, est hors sens. Dans son cours intitulé « Cause et consentement », Jacques-Alain Miller note que « le sujet du signifié est un traumatisé du signifiant », c'est-à-dire traumatisé par ce que Lacan nommera la « non-inscription du rapport sexuel », après l'avoir appelé, dans un texte antérieur, le « trauma sexuel ». « Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme […] la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre »[16].

L'originalité de la psychanalyse dans l'ensemble des thérapies du trauma par la parole est de témoigner de l'aptitude à l'invention du symptôme, solution qui répond au trauma de la langue. La manifestation de la folie ordinaire du monde nous a habitués, depuis, à vivre avec d'autres formes d'un trauma omniprésent. Il ne provoque pas l'angoisse sociale généralisée (tag : pour trouble anxieux généralisé) en langage DSM, mais une angoisse « pré-traumatique », qui nous rend apte à nous adresser, un par un, à la psychanalyse pour, au-delà de l'angoisse, affronter notre bout de réel.

14 Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.
15 Lacan J., « Fonction et champ de la parole… », *op. cit.*, p. 261.
16 Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, *op. cit.*, p. 518.

De l'Un

Le trauma, de l'énigme au résidu

Rose-Paule Vinciguerra

Je ne dirai pas que le désastre est absolu,
au contraire il désoriente l'absolu,
il va et vient, désarroi nomade,
pourtant avec la soudaineté sensible mais intense du dehors,
comme une résolution irrésistible ou imprévue
qui nous viendrait de l'au-delà de la décision.
Maurice Blanchot, Écriture du désastre[1]

Le désastre du traumatisme vient-il du dehors ou est-il en nous ? Prenons l'hypothèse que, malgré l'inégalité de la cruauté du destin, personne n'y échappe, que l'on en porte la marque, qu'on le taise ou encore qu'on l'ignore. Mais quoi ? Toutes les formes de vie recèleraient-elles une condition commune ? Serions-nous tous sous l'effet d'une malédiction toujours déjà tombée ? Une psychanalyse – et les interprétations qui s'y sont produites – n'est-elle pas seule à permettre de reconstituer après-coup ce qui s'avère avoir pu obérer une vie ?

Mythes du traumatisme

Il y a bien eu l'essai d'Otto Rank[2] pour faire dériver l'humanité du traumatisme de la naissance. On sait que celui-ci concevait ce traumatisme comme refoulé et qu'il y voyait le point de départ du processus de refoulement autant que de la mémoire, le « substrat biologique ultime » de la vie psychique, tous les souvenirs n'étant que des substituts de ce qui a été attiré dans la zone de refoulement originel. Il voyait donc l'analyse comme le moyen d'action pour surmonter ce processus, par une recréation de la situation *in utero*. La guérison n'était alors autre que la « liquidation », la « sublimation »[3] de ce traumatisme de la naissance. Une seconde naissance en somme, une séparation plus complète d'avec le corps de la mère que lors de la première. Alors le traumatisme était appelé à disparaître.

1 Blanchot M., *Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 12.
2 Rank O., *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 2002.
3 *Ibid.*, p. 17.

En 1926, Freud notait que l'état d'angoisse est analogue au traumatisme de la naissance, à cause de « la quantité d'excitation atteignant un niveau déplaisant sans maîtrise possible »[4]. Pourtant, le danger de la naissance n'a aucun « contenu psychique »[5] : le fœtus n'a pas d'objets. Dans l'hypothèse de Rank aussi, le petit enfant, seul et dans le noir, devrait se rappeler la situation intra-utérine avec satisfaction ! Pourtant, ce n'est pas le cas. Enfin, l'angoisse qui apparaît chez le nourrisson après la naissance, persiste. Alors que, selon Rank, elle devrait décroître.

En réalité, toutes les angoisses du nourrisson sont réductibles à l'absence de la personne ardemment désirée, la mère, et pas seulement lorsqu'elle doit satisfaire les besoins de l'enfant. Celle-ci, d'abord investie de façon hallucinatoire, est ressentie comme perdue dès l'origine.

Le contenu du danger se déplace donc de la situation économique, avec le sentiment d'impuissance qui lui est afférent, à ce qui en est la condition déterminante : la perte de l'objet. C'est l'absence de la mère qui déclenche le signal d'angoisse, avant que la situation économique redoutée ne soit instaurée, tout comme c'est la séparation d'avec un objet tenu en haute estime qui fait ressentir l'angoisse de castration.

Lacan, lui, considérera ce traumatisme de la naissance comme un « mythe parasite »[6], non freudien. Ce mythe accrédite l'idée fausse que « l'homme connaît le tout ». Or, la mère n'intervient ici qu'en fonction de la demande et en tant qu'objet partiel. Et, en tout état de cause, c'est l'enfant qui se sépare d'elle.

Pas de tout originaire donc, mais pas non plus de caractère archi-originaire du traumatisme (*Ur-ur-traumatisch*) comme Sándor Ferenczi le pensait. Si Rank initiait le traumatisme dans le support somatique, Ferenczi l'attribuait à la faute d'un Autre réel. Ce dernier attribue en effet aux excès passionnels des demandes parentales, comme aux privations d'amour[7] ou aux méconnaissances des besoins de l'enfant, la cause de celui-ci. L'Autre ment, ne se désavoue pas, rejette, bref jouit de l'enfant et cela introduit chez celui-ci un clivage, une « paralysie psychique », une atomisation psychique, un « corps sans âme ». La maladie est « comme une masse affective séparée, inconsciente et sans contenu », court-circuitant les mécanismes du refoulement. Ainsi Ferenczi posera-t-il la question du travail de l'analyste face au « clivage »[8] induit par les conjonctures traumatiques : il s'agit, pour « lever le clivage », de « réanimer » la partie morte, de provoquer la bonne rencontre là où elle fut mauvaise. On peut alors revivre de façon hallucinatoire ce dont on a été joué et enfin « jouir, pour la première fois, de l'irresponsabilité de l'enfance »[9].

4 Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1975, p. 61.
5 *Ibid.*, p. 59.
6 Lacan J., Le Séminaire, livre XV, « L'acte analytique », leçon du 13 mars 1968, inédit.
7 Ferenczi S., « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Œuvres complètes 1927-1933*, tome IV, Paris, Payot, p. 133.
8 Ferenczi S., « Réflexions sur le traumatisme », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 144.
9 Ferenczi S., « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *op. cit.*, p. 80.

Pourtant, comme cela est apparu à Freud, rendre l'objet responsable de la répétition de la situation traumatique revient à un retour à la *neurotica*. La « néo-catharsis » de Ferenczi réifie le traumatisme et l'analyste doit s'employer à le corriger par la « tendresse » et « l'authenticité ».

Dans *Au-delà du principe de plaisir*[10], Freud évoquera cependant – bien après le déplacement du traumatisme réel à celui fantasmé de la scène primitive – des exemples de traumatismes liés à l'échec de la satisfaction pulsionnelle vis-à-vis des objets œdipiens, car ces satisfactions sont « incompatibles avec la réalité » (cicatrice narcissique de la perte d'amour, déception du parent aimé, jalousie vis-à-vis de la naissance d'un frère ou d'une sœur, dédain en somme). Mais il ne fera pas fond sur la faute parentale chère à Ferenczi. C'est en effet l'impossible lié au réel des limites du corps et l'impossible rencontré par le symbolique œdipien qu'approche là l'enfant. Et ce que le symptôme analytique enseigne, c'est qu'il ne suffit pas d'incriminer l'Autre. « On est toujours plus ou moins coupable du réel. »[11] Ce n'est donc ni l'événement initial de Rank, ni le mauvais vouloir de l'Autre indiqué par Ferenczi qui vont être à l'origine de la *Prägung*, de l'empreinte qui n'a pas été intégrée aux références subjectives du sujet. Au point que l'événement contingent lui-même « passe au second plan » [12], comme le disait Lacan en 1953.

Béance du désir de l'Autre, opacité de sa propre vie

Ainsi, lorsqu'après Freud, Lacan va mettre l'accent sur le traumatisme de la scène primitive, c'est moins sur une situation vécue qu'il va insister que sur la façon dont le sujet a rencontré l'énigme du désir de l'Autre et s'en est défendu par l'écran du fantasme. Mais ce qui s'est ouvert, dans une rencontre unique ou répétée, de la béance du désir de l'Autre « entrevu, perçu comme tel »[13], reste là comme un « noyau énigmatique », hors-sens et qui a valeur traumatique. Et ce n'est qu'après-coup que, dans une analyse, ce moment vécu pourra être réintégré par le sujet dans une chaîne signifiante où se situe le noyau de la névrose, comme le formulait Lacan en 1959. Mais face à cette détresse primitive, à ce drame qui n'est pas seulement celui du névrosé, le sujet est « sans recours ». C'est « la nuit du traumatisme »[14].

Plus profondément, ce traumatisme, demande Lacan dans son Séminaire *Les formations de l'inconscient*, n'est-il pas celui de la vie qui, dans l'écart qu'autorise la dimension signifiante, « se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque »[15] ?

10 Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2012, p. 66-67.
11 Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « L'insu que sait de l'une-bêvue s'aile à mourre », leçon du 15 mars 1977, inédit.
12 Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 45.
13 Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière / Le Champ freudien, 2013, p. 500.
14 *Ibid.*, p. 146
15 Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 466.

Ce « signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même » ne peut d'aucune façon « s'articuler ni se résoudre ». C'est un signifiant « à l'état pur ». Un signifiant qui fait signe de l'impossible à dire et à se représenter. Car même si le traumatisme est toujours saisi dans un écart, celui-ci reste, au sein du langage, un sans pourquoi.

Traumatisme du malentendu

Aussi bien, Lacan revient-il à la toute fin de son enseignement sur le traumatisme foncier du *parlêtre,* de ce parlêtre qui est une autre désignation de l'inconscient. Il reparle alors du traumatisme de la naissance, celui de Rank : celui-ci aurait finalement tenté d'approcher le seul traumatisme qui soit : celui du malentendu. En effet, « de traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu »[16]. S'il naît ainsi, c'est que foncièrement les êtres parlants qui l'ont engendré ne s'entendent pas, ou plutôt ne s'entendent qu'avec malentendu. Chacun, en effet, parle pour soi et jouit en parlant mais n'en sait rien. Cela obvie à ce que les êtres parlants fassent rapport entre eux.

Mais comment comprendre que cela fasse traumatisme pour tous, que l'on ait été « désiré… ou pas », comme le formule de façon inattendue Lacan ? N'y a-t-il pas là une distinction à faire ? De fait, tout être humain est exclu de sa propre origine, car il est d'abord un être parlé. Cela vaut pour tous. Mais le trauma particulier à chacun ? Ce particulier ne tient-il pas à ce que c'est dans *lalangue* de l'Autre, cruelle ou crue, réelle à coup sûr, faite de signifiants Uns saisis dans leur contingence, que vient de façon énigmatique se creuser un lit de jouissance et se constituer une inscription traumatique ? Cette inscription traumatique, hors chaîne, ex-siste chez chacun des parlêtres qui vont alors la réitérer. Car ce trauma n'est pas vérité.

Qu'en est-il alors du corps ? D'emblée, le corps du parlêtre « ne fait apparition dans le réel que comme malentendu »[17], car la lignée qui l'a engendré y « nage » déjà. Rien ne fait en effet principe d'accord pour l'engendrement d'un nouveau corps de parlant. Dès lors, c'est « au réel dont il se jouit » que va se nouer un corps de parlêtre : ce corps porte la marque de l'effraction du traumatisme premier de lalangue. Une trace sauvage et singulière que l'analyse ressuscite.

Au-delà de ce qui a été entendu, perçu à travers l'écran du fantasme et qui renvoie à l'énigme du désir de l'Autre, ce qui reste en effet comme trognon (*core*) de la rencontre hasardeuse du corps et de lalangue est événement de corps. Avec ce qui s'est inscrit sur lui comme brin de lalangue et bris de lettre. Et c'est uniquement à partir de cette lettre, soit « ce qu'il y a de plus vivant et de plus mort dans le langage »[18] que, par l'analyse, nous avons accès au réel de cette rencontre traumatique. Dans ce reste inéliminable où se conjuguent Eros et Thanatos, s'inscrit la marque de la vie ouverte à la jouissance et à

16 Lacan J., « Dissolution, Le malentendu, 10 juin 1980 », *Ornicar ?*, nº 22-23, printemps 1981, p. 12
17 *Ibid*.
18 Lacan J., « Intervention au Congrès de Rome », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, nº 16, 1975, p. 177-203.

jamais close au sens. Là est l'indéracinable du traumatisme du malentendu, aux confins de ce que la somme des interprétations de l'analyste a pu produire.

Et l'analyste ?

Mais quelle peut être l'orientation de l'analyste si ce réel se répète toujours à l'identique ? Pour Rank comme pour Ferenczi, l'analyste était celui à partir duquel le trauma devait être revécu *in statu nascendi* sur sa personne propre. S'agit-il de la même chose lorsque, dans le Séminaire *…ou pire*[19], Lacan met en parallèle « le parent traumatique » et le psychanalyste ? Lacan fait sans doute ici référence au parent traumatique dont parlait Ferenczi, celui de la confusion des langues entre l'adulte et l'enfant. Mais les parents ont produit « innocemment » la névrose, et la psychanalyse, c'est ce qui « reproduit […] une production de la névrose »[20]. L'analyste, en effet, est impliqué dans la névrose du patient. À cet égard, si Lacan peut dire que *« tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste »*[21], il ajoute que ce n'est que par rapport à la position de ce dernier que l'action des parents peut s'articuler dans une cure. Le psychanalyste est ici acteur de cette reproduction, mais il ne s'agit pas pour lui d'intervenir activement pour que le patient ressuscite *in vivo* ce qui l'a traumatisé, ni non plus de chercher à provoquer une « liquidation » du traumatisme. Un psychanalyste n'a pas non plus à interpréter sa présence, comme on le fait à l'IPA. Si le discours analytique soude l'analysant à quelque chose, ce n'est pas à l'analyste, mais au couple analysant-analyste[22]. Aussi bien, l'analyste n'a-t-il pas à répondre à la demande, car cela occulte tout effet possible d'élaboration de l'inconscient et « a en soi-même un effet traumatisant »[23].

Il s'agit certes pour le psychanalyste de se tenir à la place du traumatisme pour en « ôter la part de jouissance »[24], achever la « répétition vaine » de celle-ci, en faire « une répétition simplifiée », bref, contrer le réel en mettant le « *Yad'lun* » au pied du mur. Par sa présence, le psychanalyste peut se tenir à cette place où le traumatisme de lalangue, une fois isolée la trace sauvage dans le corps, en vient à s'épurer, se décaper. Pour autant, le psychanalyste ne peut réduire l'opacité de l'inconscient réel ni les équivoques de lalangue.

Parler lalangue du traumatisme, c'est, avec ce peu, mettre au point une disposition plus ou moins réglée mais vivable avec un Autre désormais inexistant.

19 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 151.
20 *Ibid.*
21 *Ibid.*
22 Lacan J., « La troisième », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, nº 16, novembre 1975.
23 Lacan J., Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », leçon du 23 février 1965, inédit.
24 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, *op. cit.*, p. 151.

De l'Un

Le trauma de l'Un

Armand Zaloszyc

Il n'y a pas de dedans et de dehors pour l'Un de jouissance : une infinitude sans bords, comme déjà nous l'avaient fait remarquer avec insistance les discussions de l'Un de la première hypothèse du *Parménide*, une infinitude d'emboîtements aux limites qui s'enveloppent dans leur propre contiguïté, le monde de l'Un est un monde liquide (pour reprendre le terme de l'exceptionnelle intuition de Zygmunt Bauman) et illimité. C'est pourquoi, et c'est en quoi, l'Un est tout seul.

C'est donc pour l'Un tout seul un trauma que d'entrer dans le langage, un événement. C'est même, à vrai dire, un événement qu'il y ait un événement pour l'Un tout seul – un événement de langage, et il en gardera la marque, ou plus encore l'empreinte. Le heurt du corps de l'Un contre le langage, voilà donc le trauma premier qui aussitôt jette l'Un tout seul dans l'ex-sistence. Il ne fait pas de doute, soit dit en passant, que le *tsimtsoum* de la cabale lourianique, cette autocontraction de la substance divine pour laisser une place à la Création, ne se fasse l'écho de ce trauma primordial. Cette séparation des touts et du pas-tout à partir de laquelle un littoral peut s'envisager, trauma Un.

D'où le problème, ou plutôt la fonction émergente de l'appareil psychique : faire face aux quantités d'excitation quand il ne peut les fuir, ainsi que Freud en a conçu d'emblée le principe resté constant jusque dans ses élaborations ultimes. Du fait de la plongée dans le langage, la jouissance ne sera vivable que si les quantités d'excitation sont rendues discrètes et minimales, c'est le principe de Nirvâna, au sens que Freud précisera aux premières pages de son article sur « Le problème économique du masochisme ».

Une inversion s'est donc produite avec le premier heurt – pourquoi même ne pas l'écrire une *Unversion* ? Nous adoptons maintenant le point de vue de l'appareil psychique : nous aurons donc divisé la jouissance et le langage. De l'Un vient que le corps sert à la jouissance, et que le langage également sert à la jouissance (comme d'ailleurs Robert Fliess, déjà, l'avait magnifiquement souligné[1]), qu'en somme, comme nous le dit Lacan dans « Télévision », « le

1 Fliess R., « Silence and Verbalization. A Supplement to the Theory of the « analytic Rule », *International Journal of Psychoanalysis*, XXX, 1, (1949), p. 21-30. Cité in Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 301.

sujet est heureux », puisque « tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète. »[2]

Précisons maintenant ce dernier point. La question tourne autour de l'Un, qui a un double aspect : l'Un est Janus.

L'Un de jouissance se présentera maintenant comme un trou. C'est un trou dans le réel lorsque celui-ci s'échangerait avec le savoir (constituant le réel de la science), là où ne s'inscrit pas le rapport sexuel. Ce qui fait ce trou n'être autre que le réel au sens de la psychanalyse : le « réel dernier »[3] qui déborde tout sujet supposé savoir, Lacan le fait équivaloir au trauma en le nommant *troumatisme*[4]. Ce réel qui n'autorise pas l'inscription du rapport sexuel, c'est l'Un qu'est *aleph zéro*, qui va se trouver ainsi au principe de la compulsion de répétition du fait de « l'Unversion » de l'Un en signifiant Un. Ainsi la répétition, qui est répétition du Un de différence, se trouve-t-elle causée par l'incidence troumatique de l'Un de jouissance. Ces formulations dont l'approximation saute aux yeux, quel en est néanmoins le ressort ? Je verrais volontiers celui-ci dans un postulat où il me semble que Lacan se trouve nécessité. Si on veut bien, ces formulations, les admettre pourtant provisoirement, on verra que l'incidence (traumatique) de l'Un de jouissance se traduit, Janus, d'une part comme désir de l'Autre (comme énigme du désir de l'Autre et désir de savoir), d'autre part comme signifiant pur qui se réitère (comme signifiant de la réitération aussi bien). Cette incidence double distribue la structure du pas-tout en l'amortissant dans le mythe de l'Un d'exception.

Se pose alors la question du statut pour nous du signifiant Un : est-il réel ? Est-il stigmate de l'impossible ? À la fois signifiant et réel : il y a là une difficulté qui reçoit sa solution (et grosse de quelles conséquences nouvelles ?) du postulat que les trois ronds de l'écriture du nœud borroméen sont équivalents[5]. Du moins, ce que j'ai désigné passagèrement comme « l'Unversion » de l'Un de l'infinitude réelle et du signifiant Un trouve-t-il dans ce postulat son ressort. Autrement dit, celui-ci ouvre une problématique où la distinction du symbolique et du réel sera reconfigurée. C'est ainsi que je peux avancer que le sinthome est réponse au trauma de l'Un (génitif subjectif et génitif objectif).

Reprenons maintenant à partir de la dissémination de l'Un qu'implique le choc du langage sur le corps de l'Un (le postulat de l'équivalence des trois ronds justifie qu'on puisse ainsi s'exprimer).

Il en résulte les pulsions. Qu'il y ait un choc du langage sur le corps de l'Un est conditionné par la possibilité de leur rencontre, par le fait que le corps de l'Un n'est pas indifférent au langage. C'est pourquoi l'on peut définir les pulsions comme « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »[6] : le dire et

2 Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 526.
3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 196.
4 Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.
5 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 50.
6 *Ibid.*, p. 17.

l'écho font couple, en effet, sont l'un à l'autre appariés (c'est ce que comporte d'ailleurs le terme « écho »), et ceci nous autorise à avancer que, de son côté, le dire n'est tel que du fait qu'il a son écho dans le corps. Le corps de l'Un devient alors le corps de l'Autre, par ce qui est proprement une métamorphose.

Le traumatisme peut donc maintenant être défini comme l'irruption du corps de l'Un dans le corps de l'Autre. C'est pourquoi Freud le corrèle au danger pulsionnel.

De fait, ce qui excède la capacité de l'appareil psychique à se l'assimiler (à se le concilier, à se le lier), c'est cela qui est trauma. Si l'appareil psychique est « structuré comme un langage » (c'est la thèse de Lacan sur le Freud de l'*Esquisse*), ce qui sera trauma est toute quantité qui ne saurait être réduite en quantités discrètes. Rien de surprenant alors à ce qu'au fond le trauma soit le réel. Il fait effraction dans l'appareil comme Un de jouissance, suscite la réitération du signifiant Un et cause la tentative de lui donner un sens (de le réduire à un sens, si l'on veut) en « fixant » la pulsion à la chaîne signifiante, en « soudant » l'objet pulsionnel, qui est l'écho de l'Un, au sujet issu de la réitération du signifiant Un, pour constituer l'axiome des développements de sens que le sujet, après coup, donnera au traumatisme premier – autrement dit, le fantasme.

C'est pourquoi le traumatisme n'apparaît jamais qu'après coup et, lorsqu'il apparaît à Freud, c'est comme étiologie des psychonévroses, c'est-à-dire comme cause. Le traumatisme est, au fond, le versant « sensible »[7] de la cause, ce que Freud, dans le « Manuscrit K », nomme « *das Primärerlebnis* », qui est une expérience traumatique de jouissance (Freud dit plus précisément : une « expérience de jouissance traumatique, prématurée, à refouler – *das verdrängende, traumatische, vorzeitige Sexualerlebnis* »[8]).

Si le traumatisme est l'incidence d'*aleph zéro* dans l'appareil voué aux quantités discrètes, on conçoit : 1) qu'*aleph zéro* y fasse trou, irreprésentable ; 2) que l'appareil lui-même se voue à inventer un sens à ce qui lui arrive. Cette invention, du fait de ce que j'ai appelé faute de mieux « Unversion », fait un avec l'incidence de l'Un de jouissance – ce que traduit précisément dans *lalangue* allemande l'*Einfall*, qui désignera aussi bien l'incidence du réel traumatique que le sens que « la pensée brode autour »[9].

Mais ce ne sont là, à propos du trauma, que quelques *Einfälle* qui devraient être élaborés, ou bien simplement écartés.

7 *Ibid.*
8 Je traduis *Sexualerlebnis* par « expérience de jouissance » en me laissant conduire par le raisonnement de Lacan sur le sens sexuel comme le sens qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qui fait limite dans l'interprétation du rêve. *Cf.* Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », *op. cit.*, leçon du 20 novembre 1973.
9 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 123.



Avec Freud

Le trauma freudien, trace ineffaçable
Clotilde Leguil
p 40

Un trauma peut en cacher un autre
Alain Merlet
p 45

Le Rat, un opérateur de jouissance
Esthela Solano-Suarez
p 50

>

retour sommaire

Avec Freud

Le trauma freudien, trace ineffaçable

Clotilde Leguil

En quel sens la découverte freudienne renvoie-t-elle à une conception du trauma incomparable, radicalement nouvelle en son époque, et pouvant aujourd'hui encore, en ce premier quart de nouveau siècle, rendre compte de ce qu'est la psychanalyse pure ? Au XXIe siècle, que reste-t-il du trauma freudien ? En tout premier lieu, retenons que c'est un événement, quelque chose qui nous arrive et qui change le cours de notre histoire. C'est un événement au sens où il s'agit de quelque chose qui surgit de façon inédite dans la vie d'un sujet, mais aussi au sens où le trauma freudien a bouleversé à tout jamais l'approche du psychisme. De même qu'il y a un avant et un après du trauma pour chacun, il y a un avant et un après Freud pour toute théorie de la souffrance humaine.

Comment le concept de trauma est-il introduit par Freud dans la clinique ? En quels termes a-t-il commencé à parler du traumatisme ? Je propose de revenir sur les énoncés de Freud, au tout début de son invention, à cette communication préliminaire qu'il écrit avec Joseph Breuer et qui s'intitule « Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques ». Dans ce texte de 1892, il est question de présenter les *Études sur l'hystérie*, en introduisant le lecteur à la découverte d'un nouveau mécanisme psychique.

Disons-le dès maintenant : Freud, en donnant le nom d'« inconscient » au phénomène qu'il a découvert avec Breuer à propos des symptômes hystériques, a engendré une nouvelle définition du traumatisme. L'inconscient de chacun porte le sceau d'un traumatisme. En un certain sens, le traumatisme, c'est l'inconscient, et l'inconscient, c'est le traumatisme. Revenir aux premières formulations freudiennes du trauma, c'est retrouver quelque chose d'un noyau originel de la psychanalyse. Cela permet de saisir, dans sa pureté, ce qu'il y a d'élémentaire et de nouveau dans l'approche freudienne de la clinique.

Le traumatisme, au sens étymologique, c'est une blessure. En quoi alors la blessure acquiert-elle un nouveau statut avec Freud ?

Freud a ouvert la voie à la reconnaissance d'un traumatisme *psychique*. Avant lui, le traumatisme est traumatisme corporel. En ce qui concerne le psychisme, on parle de souffrance morale, de tourments, de peine, d'angoisse aussi. Mais pas encore de trauma. Avec Freud, quelque chose change radicalement : un trauma propre au psychisme est reconnu.

retour sommaire

C'est un trauma étrange qui ne laisse pas de séquelles corporelles proprement dites – tout du moins au sens médical. Pas de lésion, pas de cicatrice, pas de dysfonctionnement : un organisme sain donc, et pourtant un trauma. Que veut dire alors exactement traumatisme « psychique » ?

Un corps étranger

« Le traumatisme psychique et, par suite, son souvenir agissent à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif. »[1] Cette définition du traumatisme psychique de 1892 mérite d'être déployée. Il aborde le traumatisme psychique à partir de la façon dont il agit. Freud constate qu'il a un effet. Il observe qu'il y a des phénomènes qui se produisent sans qu'on en connaisse la cause. Le traumatisme psychique a donc une cause qu'on ne connaît pas. Il produit cependant un certain effet sur le sujet, aussi bien d'ailleurs que son souvenir. Il laisse une trace, sous la forme du souvenir et sous la forme de son action. Comment ce traumatisme psychique se fait-il connaître ?

Tout d'abord, Freud en parle comme d'un *corps étranger*, bien qu'il ne s'agisse pas de quelque chose de corporel au sens strict. Il s'agit d'un corps étranger au sens médical, tout comme une écharde peut s'incruster dans la chair d'un être et produire une infection si on ne l'ôte pas. Freud utilise ainsi une métaphore histologique pour rendre compte de ce qui échappe précisément au savoir médical. Un corps étranger est un élément qui vient du monde extérieur et qui peut être amené à s'incruster dans la chair, sans que l'organisme ne parvienne à le rejeter. Un corps étranger peut ainsi produire une inflammation, une infection, qui s'étend alors et met l'organisme en danger. Un corps étranger qui s'introduit dans la chair met en péril la vitalité de l'individu. Le traumatisme psychique est comme ce corps étranger – bouts de verre, épines, écorces, aiguilles, clous, incrustés sous la peau – que le vivant ne parvient pas à rejeter hors de lui. Il s'agit d'un intrus, quelque chose comme un *en-plus*, un *en-trop*, qui ne se résorbe pas dans l'histoire du sujet.

Ensuite, le traumatisme psychique se présente sur le mode du surgissement violent. C'est même ce mode d'apparition qui contribue à la puissance traumatique de l'événement en question. On ne s'y attendait pas. On n'était pas préparé. On a été saisi par une rencontre sans préliminaire, sans galop d'essai, de but en blanc. Le traumatisme psychique se présente toujours avec ce caractère soudain. Telle une effraction. Il n'y a jamais de temporalité – aucune place pour la dialectique. Pas de un, puis de deux, puis enfin de trois. Non, le traumatisme, c'est un instantané. Il ne sera donc jamais synthétisé.

Enfin, après cette irruption qu'on pourrait comparer à une irruption volcanique, le traumatisme continue d'être actif. C'est ce que souligne Freud. Là est toute la nocivité du phénomène. Contrairement à la rencontre avec un danger extérieur qu'on peut fuir, la rencontre avec l'événement traumatique engendre une forme de paralysie. Cela vient bien de l'extérieur, puisque c'est

1 Freud S., Breuer J., « Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques », *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 4.

retour sommaire

un corps étranger, mais pourtant c'est un extérieur auquel on ne peut échapper par la fuite. À tel point que, même lorsque la cause réelle a disparu, qu'elle est passée, dépassée, laissée derrière soi, le traumatisme continue d'être actif. Il reste donc une autre cause, une cause psychique précisément, qui est le traumatisme. En ce sens, on pourrait dire que le traumatisme, c'est la causalité psychique.

Freud – avec Breuer – en est venu à proposer cette définition du traumatisme alors qu'il recherchait la cause des symptômes hystériques. Qu'est-ce qui a pu provoquer le phénomène hystérique ? D'où proviennent ces manifestations somatiques étranges ? Il a dû y avoir une première fois. Il s'agit d'approcher ce moment d'émergence. Mais comment ? Le paradoxe du traumatisme psychique est qu'il se caractérise par une présence active faite en même temps d'absence. Il n'est précisément pas là où on pense qu'il est. Il se présente comme un « il n'y a rien » et c'est aussi ce qui en fait sa puissance. Il est de l'ordre d'un non-être qui pourtant a des effets. Les malades, constate Freud, non seulement n'aiment pas parler de ce qui a causé le phénomène hystérique, mais surtout ils « en ont perdu le souvenir »[2]. Le traumatisme est par définition de l'ordre d'une perte. Il n'y a plus rien, le sujet ne sait plus. Quelque chose s'est effacé. Et pourtant… Il reste des effets. Ceux-ci ne sont pas proportionnels à la cause. Le traumatisme psychique, qui surgit une seule fois, engendre des effets destinés à se répéter et à durer longtemps, peut-être même toujours. Les conséquences du trauma sont incommensurables. Il n'y a pas ici de juste mesure.

Une marque hors temps

Freud compare ainsi l'hystérie à la névrose traumatique, celle qui est engendrée par la frayeur. « Dans la névrose traumatique, la maladie n'est pas vraiment déterminée par une passagère blessure du corps, mais bien par une émotion : la frayeur, par un traumatisme psychique. Nous avons, de façon analogue, constaté que la cause de la plupart des symptômes hystériques méritait d'être qualifiée de traumatismes psychiques. »[3] Ces affects pénibles comme la frayeur, l'anxiété, la honte, souligne Freud, sont engendrés par un accident qui marque le sujet et fait traumatisme. Le mystère du traumatisme, c'est qu'il ne se laisse pas véritablement réduire au statut d'agent déclenchant le symptôme. Le traumatisme psychique n'est pas un agent, c'est une marque indélébile. Ainsi, « l'incident déterminant continue, des années durant, à agir »[4]. C'est cette persévérance du trauma qui fait énigme. Il n'y a plus rien et pourtant les effets continuent d'être causés.

Comment entendre alors le fait que le traumatisme ignore le temps ? Car, en effet, du point de vue du trauma, le temps ne passe pas. « Il semble au premier abord surprenant que des événements depuis longtemps passés puissent exercer une action aussi intense et que leur souvenir ne soient pas

2 *Ibid.*, p. 1.
3 *Ibid.*, p. 3.
4 *Ibid.*, p. 5.

soumis à l'usure, comme cela se produit pour les autres souvenirs. »[5] Il ne s'agit pas de mauvaise volonté de la part du sujet, ni d'un attrait particulier pour le passé, mais précisément d'un corps étranger qui n'est pas soumis aux effets du temps. En somme, le traumatisme n'est jamais de ce monde, il n'est pas soumis à la corruption qui fait que tout ce qui vit vient à périr avec les années. Il n'est pas du même registre que la vie quotidienne. Il y a quelque chose d'inaccessible à l'usure dans le trauma. C'est une chose hors temps mais qui pour autant ne se situe pas dans le ciel des idées. Le trauma est un corps étranger qui fait irruption dans le monde du sujet et le marque au fer rouge. Tout en se produisant dans ce monde-ci, monde où le sujet se réveille, mange, parle, travaille, rit, dort, le traumatisme ne subit pas les effets du temps qui passe. Il se détache de tout ce qui existe par ce caractère inusable. Il ne passe pas comme passent les modes et les saisons. Il reste, intact.

Freud en fait donc un souvenir qui ne ressemble à aucun autre. Tout comme certains rêves, certains cauchemars, qui n'ont pas le même statut que les autres de par leur pouvoir de transformation, de révélation, de mutation, le souvenir du traumatisme ne trouve pas place parmi le reste de nos souvenirs. C'est un souvenir qui ne se lie à aucun autre. Il se tient hors du temps et hors de l'histoire.

Une trace disparue

« Parmi les souvenirs, ceux qui ont provoqué l'apparition de phénomènes hystériques ont conservé une extraordinaire fraîcheur, et pendant longtemps, leur pleine valeur émotionnelle. Il faut cependant souligner, comme un fait remarquable dont il y aura lieu de se servir, que ces souvenirs, contrairement à bien d'autres, ne sont pas tenus à la disposition du sujet. Tout au contraire, la mémoire des malades ne garde nulle trace des incidents en question ou alors ne les conserve qu'à l'état le plus sommaire. »[6] Tel est le paradoxe du souvenir traumatique. Un souvenir d'une fraîcheur absolue, comme si cela s'était produit la veille, et en même temps le blanc, l'absence de trace, le néant. Le traumatisme est cet oxymore, une trace effacée ineffaçable. Il a gardé sa fraîcheur des premiers temps tout en se soustrayant à la mémoire de celui qui en subit les effets. C'est ainsi que le traumatisme garantit à chacun sa saison en enfer. Inusable, incorruptible, inaccessible à la mémoire, l'être du trauma ne se fond pas dans le décor de l'existence du sujet.

Ce qui confère au traumatisme cette force exceptionnelle, c'est précisément la première fois, celle qui a submergé le sujet de telle sorte qu'il n'a pu répondre. Ni par l'acte, ni par la parole, ni même par les larmes. En termes freudiens, il n'y a pas eu « abréaction ». L'affect pénible – frayeur, honte, angoisse – s'est inscrit en silence dans la chair, comme ce corps étranger, qui n'aurait pas été expulsé à temps. Après, c'est trop tard.

Le propre du traumatisme est de surgir sur le mode d'un événement auquel le sujet ne peut répondre. Car le traumatisme confronte le sujet à

5 *Ibid.*
6 *Ibid.*, p. 6.

l'impossibilité d'y répondre. « On peut donc dire que, si les représentations devenues pathogènes se maintiennent ainsi dans toute leur fraîcheur et toujours aussi chargées d'émotion, c'est parce que l'usure normale due à une abréaction et à une reproduction des états où les associations ne seraient pas gênées leur est interdite. »[7] Ce qui permet à une représentation de perdre de son pouvoir, ce qui en atténue la nocivité, c'est son inscription dans l'histoire du sujet, son intégration dans le cours de l'existence, jusqu'à ce que, peu à peu, elle se dissolve et disparaisse dans l'ensemble. Le traumatisme, lui, continue de faire tache.

Qu'est-ce qui a empêché l'abréaction ? Quelque chose dans la nature du traumatisme « excluait toute réaction »[8]. Pourtant, s'il y avait eu réaction, réponse, quelle qu'elle soit, il n'y aurait pas eu traumatisme. C'est dire que le traumatisme implique deux choses : d'une part, cette mauvaise rencontre avec l'Autre, d'autre part, l'impossibilité d'y répondre. Freud cherche les motifs qui ont rendu la réponse impossible. Du côté de ce qui s'est produit ou du côté du sujet lui-même. Il y a « les cas où les malades n'ont pas réagi au traumatisme psychique parce que la nature même de ce dernier excluait toute réaction, par exemple lors de la perte d'un être aimé paraissant irremplaçable, ou parce que la situation sociale rendait cette réaction impossible, ou encore parce qu'il s'agissait de choses que le malade voulait oublier et qu'intentionnellement il maintenait, repoussait, refoulait, hors de sa pensée consciente »[9]. Il s'agit donc là de rencontres avec la mort, mais aussi avec une intention, un geste, un acte qui transgressent le pacte social, ou encore avec des vérités, des paroles, des éléments de l'histoire que le sujet préfère rejeter. « Dans la seconde série des conditions nécessaires, la maladie n'est pas déterminée par le contenu des souvenirs mais bien par l'état psychique du sujet au moment où s'est produit l'événement en question. »[10] Ce n'est alors plus seulement ce qui vient de l'Autre qui a engendré le trauma, mais le moment où l'événement s'est produit, moment où le sujet s'est fait surprendre de telle façon – pendant son sommeil par exemple – qu'il n'a pu répondre.

La psychanalyse est une science du trauma. Freud, avec Breuer, est le premier à avoir considéré que ce corps étranger incrusté dans le psychisme, cette marque hors temps, cette trace disparue, devait être reconnue comme ayant des effets. Il fut le premier à considérer le traumatisme *psychique*, à lui accorder une considération telle qu'il en fait la cause de ce qui peut venir entraver toute une existence. Au XXIe siècle, c'est finalement cette non-reconnaissance de la trace à la fois ineffaçable et pourtant effacée, qui se répète dans tous les champs du savoir qui excluent la question du sujet et de l'inconscient. Seule la psychanalyse reconnaît que là où, pour tous, il n'y a rien, pour un seul, le sujet concerné, il y a quelque chose. L'objet de la psychanalyse, avec Lacan, à la suite de Freud, continue d'être cette marque étrange ineffaçable qui a pour nom l'inconscient.

7 *Ibid.*, p. 8.
8 *Ibid.*, p. 7.
9 *Ibid.*
10 *Ibid.*

Un trauma peut en cacher un autre

Alain Merlet

Eu égard à la question du traumatisme, on peut considérer 1896 comme une année clef et un tournant dans l'œuvre et la vie de Freud. À cette époque de sa vie, alors qu'il écrit deux textes théoriques en même temps, Freud fait un cauchemar classé plus tard dans la rubrique des rêves absurdes de la *Traumdeutung*. Dans la suite du « Manuscrit K », le premier texte n'est autre que « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense »[1] qui complémente les premières remarques en mettant l'accent sur ce que peut avoir de traumatique la rencontre avec le sexuel, aussi bien dans la névrose obsessionnelle que dans l'hystérie. Cette rencontre laisse une trace mnésique dont le symptôme, dans l'après-coup, fait signe.

De la faillite du sens au trou

La notion de trauma est une notion étiologique, c'est pourquoi je propose une lecture d'un fragment de « L'étiologie de l'hystérie »[2], transcription d'une conférence qui, au dire de Jones, fut très mal accueillie. Pour établir l'étiologie de l'hystérie, Freud recommande d'éviter toute empathie et de ne pas se fier à l'anamnèse recueillie directement de la subjectivité du patient. Il dénonce le sophisme du sens commun « *post hoc, ergo propter hoc* » [« après cela, donc à cause de cela »] confondant causalité et successivité. Le pivot de son argumentation va se fonder sur la prise à rebours de l'intuition première dictée par le sens commun. Une telle rhétorique va déconcerter l'auditoire composé en majorité de médecins.

Freud commence par démontrer que la causalité du symptôme hystérique est telle qu'elle ruine toute évaluation régie par les critères classiques de la force et de la capacité déterminante du trauma. Cette déception quant à la possibilité de l'évaluation va permettre à Freud d'introduire une autre dimen-

1 Freud S., « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 62-81.
2 Freud S., « L'étiologie de l'hystérie », *Névrose, psychose et perversion*, *op. cit.*, p. 83-112.

sion : « Une idée nouvelle [*Einfall*], écrit-il, va nous tirer d'affaire ». Ce qui importe, c'est plus le chemin [*Weg*] qui mène à la remémoration de la scène traumatique que la scène alléguée elle-même, car une scène peut en cacher une autre et un souvenir renvoyer à un autre souvenir avec lequel il entretient des rapports de substitution ou de connexion. La scène découverte en premier lieu n'aura été que « la signification [*Bedeutung*] d'un maillon dans l'enchaînement associatif ». « Cette supposition [*Vermutung*] est correcte », ajoute Freud. En d'autres termes, la causalité traumatique doit être reconstituée avec la participation langagière du symptôme hystérique : « *Saxa loquuntur* ! »

Avec cette collaboration, Freud, tel un archéologue explorant l'inconnu d'un site dont il ne subsiste que les restes, propose de reconstituer le symptôme hystérique. Il en esquisse l'architecture, il le traduit dans sa langue et le déchiffre. Il y a là un processus de création de savoir à différencier nettement d'une quelconque reproduction de scène traumatique déjà là et de sa *catharsis,* comme le soutenait Breuer. Ce travail débouche toujours sur une issue certaine pour Freud : « *on finit toujours immanquablement par arriver au domaine du vécu sexuel* ». Mais, précise Freud, le symptôme n'est que le témoin et non la représentation du sexuel. Il serait vain de se fier directement au témoignage du patient lui-même, pour deux raisons : le symptôme est le résultat du trauma sexuel dont la remémoration n'est que l'écho d'une expérience originelle traumatique bien souvent déroutante et disproportionnée entre la cause et l'effet, le vécu sexuel des scènes évoquées étant souvent « disparate et d'inégale valeur ». Il y a donc une seconde déception qui fournit à Freud un nouvel argument qui le conduit à affirmer que ces expériences sexuelles n'ont pas valeur de fait mais d'événement [*Erlebnis]* dont la réalité n'a d'autre garantie que la défense qu'il suscite. La vérité se révèle de son déni. La causalité sexuelle s'inscrit dans « l'espace vide du puzzle névrotique ». En d'autres termes, le tour de force de Freud, dans ce texte, est d'établir la causalité spécifique sexuelle du symptôme à partir de l'étrange faillite du sens de l'événement de corps qui fait trou dans le psychisme, comme il l'affirmait déjà dans le « Manuscrit K ».

Si j'ai privilégié ce fragment de texte où Freud raisonne par l'absurde, c'est parce que, dans *L'interprétation des rêves*, il privilégie l'absurdité de certains rêves qui permet précisément de faire allusion au noyau traumatique tenant à la trace ineffaçable d'impressions remontant aux premiers temps de la vie.

Le cauchemar de Brücke

Nous retrouvons cette logique dans un rêve classé comme absurde dans la *Traumdeutung*, qui concerne Freud au plus près et qui aurait précipité l'élaboration de son livre. C'est le rêve-cauchemar dit de Brücke ou de la préparation anatomique. Freud lit ce rêve comme une condensation étonnante de ce qui le préoccupe. Tout s'y passe en silence et en deux temps. D'abord une opération sur le propre corps de Freud et ensuite un voyage périlleux interrompu.

Lisons le texte du rêve tel que le rapporte Freud. L'opération commandée par son ancien maître Brücke est singulière [*sonderbare*], elle consiste, écrit

Freud, « *dans la préparation de la partie inférieure de mon propre corps* […] *devant moi, comme dans la salle de dissection, sans cependant avoir la sensation que cette partie manque à mon corps, et sans le moindre sentiment d'horreur [*Grauen*]. Louise N… se trouve là et travaille avec moi.* […] *On aperçoit de grosses tubérosités couleur chair* […]. *Il fallait aussi en dégager soigneusement quelque chose qui était posé dessus et qui ressemblait à du papier d'étain froissé* »[3].

Voilà donc exposé le thème bizarre de ce rêve : Freud procédant à son auto-dissection à l'aide d'une assistante pour dégager un objet insolite. Que vient faire cette femme dans le rêve de Freud ? Sa présence prend valeur de « cause occasionnelle » *[Anlaß]*. La veille, elle avait réussi à interloquer suffisamment Freud pour le déranger, au point de le contraindre au silence. Brièvement, Freud nous restitue cette conversation : « Elle me dit : " Prête-moi un livre". Je lui proposai *She* de Ridder Haggard et commençai à lui expliquer : "… livre étrange… rempli de sens caché… l'éternel féminin… l'immortalité de nos affects. Elle m'interrompit : "Je connais ce livre. N'as-tu rien de toi ? " – "Non, mes propres œuvres immortelles ne sont pas encore écrites." » Devant l'insistance de cette femme qui incarne l'énigme du désir de l'Autre, Freud, d'abord ironique, préfère se taire. « Je m'aperçois à présent que c'est un autre qui me fait donner par elle un avertissement et je me tais. » Et il ajoute : « Je pense combien il m'en coûtera déjà de présenter au public ce seul travail sur le rêve où il faudra livrer une si grande partie de mon être le plus intime. »[4]

Plus tard, arguant de ce qu'il n'a éprouvé aucune horreur à son auto-dissection, Freud lira dans ce rêve la métaphore de son auto-analyse et la préfiguration de son livre à venir sur le rêve. Néanmoins, il s'est réveillé en proie à l'angoisse et au désarroi à la fin de la deuxième partie de son rêve qui a viré au cauchemar.

La seconde partie du rêve va éclairer cette apparente contradiction. Malgré son opération, le rêveur, à son étonnement, retrouve ses jambes, mais le sol devient glissant et la fatigue lui pèse. Il doit entreprendre un voyage périlleux en compagnie mais aussi en quête de She, une créature aussi démoniaque que mystérieuse. Elle est censée conduire Freud « vers un inconnu où nul n'a mis les pieds »[5]. Pour cela, il est nécessaire de franchir un abîme. Un guide vient à sa rescousse en jetant sur cet abîme une passerelle improvisée. Au lieu de franchir le gouffre, alors qu'il s'attendait à le faire, Freud s'en tient là.

Où est le traumatisme dans ce rêve ? En première lecture, on pourrait imaginer qu'il réside dans la scène de l'auto-dissection du corps de Freud. Mais ce n'est pas son interprétation. Comme nous l'avons déjà mentionné, la première partie de ce rêve a valeur de métaphore du pont qu'il souhaite construire entre conscient et inconscient. En cela, le rêve figure la réalisation de son désir.

3 Freud S., « Le travail du rêve » [chap. vi], « Les rêves absurdes. L'activité intellectuelle en rêve » [rêve n° vi, chap. vii], *L'interprétation des rêves*, Paris, puf, 1967, p. 385-387.
4 *Ibid.*, p. 386.
5 *Ibid.*, p. 387.

À notre avis, c'est plutôt dans la deuxième partie du rêve qu'on peut lire le trauma. Freud s'y trouve en effet confronté à un abîme que nul pont ne lui permet de franchir. Cette impossibilité n'est pas sans rapport avec la rencontre traumatique, pour lui, de l'énigme de la féminité incarnée par She. Freud précise dans son commentaire que She, la femme-guide vers les autres et vers elle-même, disparaît à la fin du roman de Ridder Haggard dans un mystérieux feu central[6]. En termes lacaniens, ne pourrait-on pas dire que le trauma réside dans la rencontre avec le hors-sens de l'inexistence de la femme ?

C'est cette dimension hors sens que va développer Lacan dans la causalité du symptôme, tel que cela peut se lire dans le chapitre XXI du Séminaire *L'angoisse*. En référence, sans doute implicite, à l'article de Freud, il reprend à sa manière le sophisme *post hoc, ergo propter hoc* : « le *propter hoc* est forcément toujours au moins un *post hoc* », car il fait bien partie d'une articulation langagière. Maintenant, ajoute Lacan, il faut savoir que « moins la cause est saisissable, plus tout apparaît causé », c'est-à-dire que tout fait sens, « le sens de l'histoire »[7].

Mais l'histoire nous apprend que « tout ce qui s'y passe [autrement dit, l'événement] procède toujours au départ d'un *assez causé* », soit d'une rupture du sens. Il y a pour ainsi dire une fracture, une discontinuité, dans le surgissement du symptôme. Selon Lacan, il y a un *gap,* un hiatus entre la cause et l'effet. Sans cette béance causale, le symptôme ne serait qu'une conduite à redresser.

Pas moyen d'« attraper le symptôme par les oreilles »[8], recommande Lacan en se référant à l'analyse de l'obsessionnel. Autrement dit, l'oreille de l'écoute n'est pas à privilégier car elle est inapte par elle-même à saisir ce qu'il y a de « non assimilé du symptôme »[9] par le sujet. « Pour que le symptôme sorte de l'état d'énigme encore informulée, le pas à faire n'est pas qu'il se formule », mais que « dans le sujet se dessine [Lacan ne dit pas « se dise » ou « se comprenne »] quelque chose tel qu'il lui est suggéré que *il y a une cause à ça.* C'est là la dimension originale. » Et Lacan d'ajouter : « C'est là seulement par où se rompt l'implication du sujet dans sa conduite, et cette rupture est la complémentation nécessaire pour que le symptôme soit abordable pour nous. »[10] Dans le Séminaire qui suivra, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, ce non assimilé du symptôme cédera la place à l'« inassimilable »[11] qui est un des versants du réel. Désormais, ne peut-on pas avancer que la voie est frayée vers le S_1 du trauma, point de rendez-vous de ce que Lacan appellera le *sinthome* ?

6 Haggard R. H., *She (Elle-qui-doit-être-obéie)*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1985.
7 Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 328.
8 *Ibid.*, p. 325.
9 *Ibid.*
10 *Ibid.*
11 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 218.

Les bords de la plaie

Récemment, nous avons eu l'occasion d'entendre une femme opérée d'une tumeur pulmonaire maligne. Les suites opératoires de ce cancer ont été particulièrement pénibles. Cette patiente est maintenant considérée comme guérie. L'empathie commune situerait spontanément le traumatisme dans le risque vital et les effets délétères du traitement de cette longue maladie. Or, ce n'est pas du tout ce qui nous a été dit. Certes, cette femme ne nie pas le fait et les conséquences de sa maladie, mais, pour elle, l'insupportable est ailleurs, comme elle nous l'a glissé incidemment. Avant l'intervention, elle affichait une telle sérénité que le chirurgien avait cru bon de lui prêter un film de l'opération à venir. Surprise, en tout cas pour elle, cette femme réputée forte et équilibrée s'évanouit pour la première fois de sa vie au coup de bistouri ouvrant le thorax : horreur ! Les bords de la plaie n'étaient pas perceptibles. Après son opération, lors des radiographies de contrôle successives, auxquelles elle affirme se prêter sans la moindre anxiété, la vue des fils de fer fermant le thorax suffit à la rassurer.

Cette femme n'est pas une analysante mais le détail dont elle fait état nous fait mesurer de façon allusive ce qu'il en coûte de fracturer ce que Jacques-Alain Miller désigne, dans son Cours « Choses de finesse en psychanalyse »[12], comme étant la « réserve mentale ».

12 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 14 janvier 2009, inédit.

Avec Freud

Le Rat, un opérateur de jouissance

Esthela Solano-Suarez

Le jeune docteur Ernest Lehers demande une analyse parce qu'il souffre d'obsessions depuis son enfance. Ainsi est-il habité par la crainte qu'il n'arrive quelque chose à deux êtres chers, son père et une dame vénérée. Par ailleurs, l'impulsion obsédante de se trancher la gorge avec un rasoir ou de faire du mal à la dame le conduit à mettre en place une série d'interdictions portant sur des choses insignifiantes.

Avant de demander une analyse à Freud lui-même, cet homme intelligent a sans doute feuilleté *La Psychopathologie de la vie quotidienne* dans laquelle il découvre que ses propres « élucubrations cogitatives » veulent dire quelque chose[1].

Cette analyse dont l'axe principal fut la lecture du symptôme obsessionnel dura un peu plus de onze mois[2] et permit de dégager l'importance de la rencontre du sujet avec « la réalité sexuelle »[3], aboutissant à la cristallisation du symptôme infantile et à l'éclosion de la névrose.

Le hors-sens du sexuel

Dès la première séance, il affirme : « Ma vie sexuelle débuta très tôt », avant d'évoquer une scène infantile où sa jeune et jolie gouvernante *Fräulein Peter* se trouve un soir étendue sur un divan en train de lire. Allongé près d'elle, le petit garçon lui demande la permission de se glisser sous ses jupons. Elle y consent à condition qu'il n'en dise rien. « Elle était à peine vêtue, affirme-t-il, et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers »[4].

1 Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1972, p. 201.
2 *Ibid.*, p. 199-261, et aussi Freud S., *L'Homme aux rats, Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974.
3 Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, nº 5, 1985, p. 12.
4 Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 203.

Ce récit fait valoir le premier temps de la scène, suivi d'un second qu'il met lui-même en avant : « Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin[5]. » S'imposera à lui la présence d'un regard gourmand le poussant à renouveler cette expérience auprès d'une nouvelle gouvernante, provoquant des érections dont il dira souffrir depuis l'âge de six ans. Embarrassé par ce phénomène de corps, il s'en plaindra à sa mère, non sans avoir dû vaincre quelques scrupules, pressentant le lien entre érections, pensées et curiosité sexuelle.

Et sa pensée obsédante

De manière concomitante, un autre phénomène s'empara de lui, consistant dans l'idée morbide que ses parents connaissent ses pensées, et, pour l'expliquer, il se figure qu'il a exprimé ses pensées sans s'entendre parler lui-même[6]. Ce phénomène signe ici la division du sujet vis-à-vis du parasitisme de sa pensée. N'est-ce pas cette sorte de sonorisation de la pensée qui, se produisant à son insu, dénude le *motérialisme*[7] de son symptôme ? En effet, nous ne pensons que parce que nous avons été parlés. En ce sens, la pensée ne serait qu'un effet des sons de *lalangue* qui, laissant une trace sur le corps, devient l'Autre comme lieu d'inscription. La trace, dans la logique du signifiant, suppose son effacement. Pour Lacan, « le sujet, ce sont ces façons mêmes par quoi la trace comme empreinte se trouve effacée. »[8] Et d'ajouter que, de ces *effaçons du sujet* résulte l'objet *a* comme étant ce qu'il y a de plus étranger pour représenter le sujet. C'est précisément ce à quoi se trouve confronté l'Homme aux rats enfant, dès lors qu'il évoque le caractère inquiétant de son désir : à chaque fois qu'il désire voir des femmes nues, il est en proie « à un sentiment d'inquiétante étrangeté [*Unheimlich*] comme s'il devait arriver quelque chose » s'il pensait cela et comme s'il devait tout faire pour l'empêcher[9]. C'est là qu'il situe le début de la maladie.

La défense contre le trauma

Freud considère en revanche que les phénomènes décrits dès la deuxième séance ne constituent pas le début mais la maladie elle-même. L'enfant se trouve sous l'emprise de la pulsion voyeuriste qui s'exprime dans le désir de voir des femmes nues. À ce désir répond une crainte obsédante – ayant déjà le caractère obsessionnel –, dont l'affect pénible lui impose des actes de défense. Pour Freud, là se situent le « noyau et modèle de sa névrose ultérieure ».

Son analyse tournera autour de cet « organisme élémentaire » constitué par la réponse symptomatique qui s'érige comme défense face à l'incidence première de la jouissance comme traumatique. Lacan, à la suite, considère que l'éclosion d'une névrose est la conséquence de « l'intrusion positive d'une

5 *Ibid.*
6 *Ibid.*, p. 203.
7 Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*, p. 12.
8 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 314.
9 Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 204.

jouissance auto-érotique, parfaitement typifiée dans les premières sensations plus ou moins liées à l'onanisme [...] chez l'enfant »[10]. La jouissance, à ce moment-là, se présente à lui comme positive et intrusive. Il s'agit d'un trop, d'un *plus* qui s'impose au sujet comme quelque chose d'étrange faisant effraction dans le corps. En cela, la jouissance s'avère dysharmonique au corps et s'impose avec sa note affective *Unheimlich*, quand l'enfant « constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge »[11]. Face à ce phénomène énigmatique, le petit Ernest a l'intuition que ce n'est pas sans rapport avec son désir de regarder des femmes nues.

Il y a alors chez lui une positivation du regard, source d'angoisse mettant à vif la division face à l'altérité de l'objet. Ceci s'accompagne d'un phénomène que Freud qualifie de *formation délirante* à contenu bizarre, consistant à croire que ses parents connaîtraient ses pensées qu'il énoncerait à haute voix sans s'entendre lui-même. C'est dans cette étrange conjoncture « que désigne le point d'entrée par où la structure du sujet fait drame »[12], que, d'après Lacan, les contours du trauma se dessinent comme effets rétroactifs de l'interprétation. À ce propos, Jacques-Alain Miller[13] met en avant que si l'on prend au sérieux l'expérience du traumatisme, cela comporte de donner à la jouissance une fonction hors système et absolue. Quelque chose de la jouissance sexuelle est forclos puisqu'il n'est nulle part symbolisé ni symbolisable. Ce défaut de symbolisation donne raison à la fonction du mythe par Freud.

L'horreur d'une jouissance…

Au cours de la troisième rencontre avec Freud, le sujet relate l'épisode majeur qui l'a poussé à demander une analyse. Au cours de manœuvres militaires, il perd ses lunettes. Il télégraphie à son opticien à Vienne pour qu'il lui en envoie une autre paire. Lors de cette halte, il assiste au récit que fait un officier d'un supplice épouvantable pratiqué en Orient. Freud note qu'à cette évocation, l'expression du sujet traduit « *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée »[14].* Suite à la description du supplice, s'impose à lui la pensée que cela puisse arriver à la dame qu'il aime aussi bien qu'à son père, pourtant décédé depuis longtemps.

Le lendemain, le capitaine lui remet un colis contre remboursement contenant ses lunettes et lui dit de rendre l'argent au lieutenant A, lequel aurait acquitté pour lui la somme en question. C'est alors que se déclenche la grande appréhension obsédante. Il se trouve sous l'emprise d'une sanction : ne pas rendre l'argent, autrement le supplice aux rats se réalisera sur son

10 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 321.
11 Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, nº 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 22.
12 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 322.
13 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours des 10 et 17 mai 2006, inédit. Nous y trouvons une lecture par le menu du chapitre XX du Séminaire *D'un Autre à l'autre*, d'une richesse inouïe en ce qui concerne le trauma.
14 Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 207.

père et sur la dame. À cette sanction s'oppose un commandement – *Tu dois rendre l'argent à A* –, tout en sachant que le capitaine s'était trompé puisque ce n'était pas A mais B qui s'occupait de la poste et qu'*in fine* il ne devait cet argent ni à l'un ni à l'autre, mais à la postière qui l'avait avancé.

Freud souligne que, lors de cet épisode, les dits du capitaine cruel ont activé les traces laissées par la rencontre des mots avec le corps, notamment la fonction symptomatique de la pensée comme tentative pour *panser* le réel sexuel. Dans le transfert, Freud prend la place d'un condensateur de jouissance, tout à fait sensible dans le corps à corps entre l'analyste et son patient[15]. Ne reculant pas devant la jouissance, Freud fit venir au jour les équivoques cristallisant le sens joui du symptôme.

Lacan distinguera l'effet de sens de l'effet de jouissance du signifiant à travers la distinction entre le langage et lalangue[16]. Sur le versant de lalangue, le signifiant *rat* et l'évocation de *la dette* à payer feront mouche. En effet, son père se plaisait à raconter des faits de sa jeunesse, à l'époque où il avait été militaire. Alors sous-officier, il perdit au jeu une somme d'argent dont il avait la garde. Cette mésaventure fait résonner le signifiant *Spielratte* – « rat de jeu », qui veut dire brelandier. Le père aurait eu de gros ennuis si un camarade ne lui avait prêté cet argent. Après avoir quitté la carrière militaire, il fit fortune grâce à un mariage avantageux et tenta en vain de rembourser sa dette. Ce « péché de jeunesse du père », lié au désir qui aurait présidé à son mariage[17], conjoint dans l'inconscient du sujet aussi bien le péché du père que l'univers morbide de la faute.

Ratten-Raten, une équivoque cruciale

Dans l'après-coup, le signifiant *rat* pris à la lettre permet de reconstruire ce moment d'éclosion de la névrose « où se produit la positivation de la jouissance érotique » corrélative à « la positivation du sujet en tant que dépendance du désir de l'Autre »[18]. En effet, Freud indique que le récit du supplice réveilla l'érotisme anal datant de l'enfance du sujet en raison de la présence de vers intestinaux : il se serait alors fourré le doigt dans l'anus – *Afterbohrer*, foreur d'anus –, comme les rats du supplice qui forent dedans – *sich einbohren*. À la faveur de l'équivoque entre *Ratten* – rats – et *Raten* – paiements partiels –, les rats prirent la signification d'*argent*, ce dont témoigne la formule du patient « tant de florins – tant de rats »[19] qui s'impose à lui par rapport au prix de la séance. Le patient se constitue ainsi un étalon monétaire en rats –

15 *Cf.* Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 235.
16 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126-127.
17 *Cf.* Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 129. Voir à ce propos l'analyse du rêve où il voit la fille de Freud qui, à la place des yeux, a deux plaques de saleté, venant dire qu'il est tombé amoureux non pas de ses yeux mais de son argent, donnant une version de son interprétation du désir du père.
18 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 322.
19 Freud S., *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 238 et 239, ainsi que *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, *op. cit.*, p. 169.

Rattenwährung – et cela, ajoute Freud, parce qu'un rat est *zählbar*, quelque chose qu'on peut compter, comme l'argent.

Dans cette équivalence monétaire, le signifiant *rat* prit la fonction de l'Un comptable dont la visée est de faire passer la jouissance à la comptabilité : « À chaque coït, un rat pour la cousine »[20]. Ainsi le *rat,* en tant que signifiant Un, prend en charge l'impossible de la jouissance sexuelle, assurant ainsi la *Bedeutung* du phallus. D'autre part, cette élucubration met à profit la jouissance de bord des orifices de son corps. Cette conjonction convoque l'émoi infantile suscité par les *vers* intestinaux, *grouillant comme les rats dans l'anus.* En association directe avec ce souvenir, il rapporte ce qui fut « la plus grande frayeur de sa vie » : sa mère lui ayant un jour prêté un oiseau empaillé qu'elle retira de son chapeau, il se mit à courir, tenant l'oiseau à la main, quand soudain ses ailes se mirent à bouger ; effrayé à l'idée que l'oiseau soit redevenu vivant, il le jeta loin de lui.

Ce souvenir d'avant ses six ans jette une lumière inédite sur le nouage de la jouissance avec la mort. Le patient admettra l'interprétation de Freud faisant valoir « que le *rat* est le pénis, en passant par le *ver* »[21] à la faveur de l'équivoque *queue de rat* – comme il s'amusait à nommer la natte de sa mère – et queue – *Schwanz* en allemand –, qui désigne, comme en français, le pénis. Le souvenir de son effroi face aux ailes de l'oiseau empaillé qui se mirent à bouger signera pour Freud son effroi provenant d'une érection causée par l'action de la main et reliée à la mort.

Du trou au troumatisme

Freud cerne ici les contours du trou où se conjoignent pour le sujet le non-sens de la jouissance et ce qui n'est pas symbolisable de la mort. L'analyse aura fait émerger le plus ancien souvenir du patient, datant de sa troisième ou quatrième année, relatif au décès de sa sœur Helga, de cinq ans son aînée. Il voit alors son père écrasé par le chagrin et lui demande, perplexe : « Où est Helga ? » De cette perplexité face à la mort, nous trouvons des traces lorsque, adulte, étant en proie aux reproches et aux idées suicidaires, il se met à penser : « Que signifie donc mourir ? Comme si le son du mot devait le lui dire ! »[22] C'est chez Helga, qui était pour lui une sorte d'*alter ego*, qu'il a pour la première fois remarqué la différence des sexes. Or, à cette même époque eut lieu un événement majeur, dont il ne se souvient pas, mais qui lui a été rapporté par sa mère : il aurait commis quelque méfait que son père punit par des coups. Le petit enragé aurait injurié son père pendant qu'il le châtiait, le traitant de toutes sortes de noms d'objets. L'apparition de ce souvenir ébranla le patient qui put désormais admettre des sentiments de rage envers son père et reconnaître ensuite l'existence de la haine inconsciente envers lui, ce qui, pour Freud, constitue un moment crucial de l'analyse. Une fois la défense ébranlée, il fut aisé d'élucider l'obsession des rats.

20 Freud S., *Journal d'une analyse*, *op. cit.*, p. 191.
21 *Ibid.*, p. 231.
22 *Ibid.*, p. 203. Voir la note 432 dans cette même page.

Quel était donc ce méfait commis par l'enfant ? Selon sa mère, il aurait « mordu » quelqu'un, soit une bonne, soit Helga. La demoiselle aux rats – *Rattenmamsell* – du *Petit Eylof* d'Ibsen, évoquée dans son analyse, lui permit de cerner l'équivalence « active dans de nombreuses phases du délire obsessionnel »[23] entre le rat et l'enfant. Lui-même, lorsqu'il se mettait en rage, savait *mordre*, subissant alors des punitions. Freud écrit alors que l'analysant a pu reconnaître dans le *rat* son « image toute naturelle »[24].

Le sujet aurait-il pu reconnaître dans le *rat* son « semblant d'être », voire son être « *para* », son « *par-être* » ? Le « *par-être* », précise Lacan, n'est pas à confondre avec le *paraître,* c'est-à-dire le semblant ; il est à cerner comme ce qui résulte des « paradoxes de tout ce qui arrive à se formuler comme effet de l'écrit »[25]. Le *rat* en tant que lettre de jouissance satisfait à la fonction du symptôme ; il est l'Un qui *ex-siste*, à la place du trou du rapport sexuel qu'il n'y a pas. En cela consiste le ratage qui singularise la jouissance du symptôme de l'Homme aux rats. Si le *rat* est un signifiant Un comptable, alors il commémore dans la répétition la trace originaire de l'Un de la jouissance, comme trace effacée. J.-A. Miller fait valoir qu'il s'agit de l'Un à partir duquel nous pouvons penser la marque, ce qui suppose aussi la possibilité de penser le manque comme résultant de son effacement. « C'est cet Un que vous effacez, ajoute-t-il, qui vous donne le manque ; ce manque a été attrapé comme ensemble vide à partir de la théorie des ensembles, et dont un Frege a fait le signe de l'inexistence. »[26]

À cet égard, le signifiant *rat* comme Un comptable, répercute, d'une part, le Un de l'ensemble vide d'où provient la suite des nombres, et, ce faisant, c'est l'ex-sistence de l'Un originel, que Lacan appelle l'*Un-dire*[27], qui est mis au travail dans l'analyse. Il s'en déduit que le signifiant *rat* prend en charge l'effet de jouissance de la première trace, comme événement de corps, aussi bien que le vide résultant de son effacement, comme effet de trou. Le *rat,* dans sa fonction symptomatique, s'avère être ce que J.-A. Miller appelle un opérateur de consistance qui fait tenir ensemble l'imaginaire, le réel et le symbolique, tel un rond de ficelle. De sorte que le *rat* dans sa fonction logique donne « la plus éminente représentation de l'Un, en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou »[28]. Ce trou s'isole dans le dire comme étant le trou du sexe et de la mort autour duquel tourbillonne la pensée obsessionnelle de l'Homme aux rats. C'est autour de ce trou que son analyse a bien tourné. Ce trou n'est rien d'autre que le trou du troumatisme caractérisant *les troumains.*

23 *Ibid.*, p. 241.
24 *Ibid.*, p. 240.
25 Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, *op. cit.*, p. 44.
26 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris viii, cours du 16 mars 2011, inédit.
27 *Cf.* Lacan J., « …ou pire », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 551.
28 Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, *op. cit.*, p. 115.

Pour tous et pour chacun

L'impensable regard
Guy Briole
p 58

Enfants de Chowchilla
Daniel Roy
p 63

Comment l'enfant nous enseigne sur le trauma
Didier Cremniter
p 69

Ce n'était même pas une blessure de guerre
Jacqueline Dhéret
p 73

>

retour sommaire

Pour tous et pour chacun

L'impensable regard

Guy Briole

Longtemps méconnue et cantonnée derrière les hauts murs des hôpitaux militaires, la pathologie traumatique était laissée aux psychiatres des armées. Il leur était fait délégation d'être les destinataires de la honte supposée des soldats, comme de celle des déportés revenus des camps. L'irruption de la violence au quotidien dans nos sociétés modernes, l'augmentation des accidents technologiques ont mis le traumatisme à la portée de tous, le hasard se faisant moins discriminant. À la hâte, les pouvoirs publics se sont tournés vers ceux qui étaient censés avoir une expérience dans ce domaine. Aujourd'hui, et depuis quelques années, tous s'affairent autour du traumatisme. C'est porteur ! Le modèle est largement copié, pas toujours avec la rigueur que cela exige, *Post-Traumatic Stress Disorder* oblige !

Une causalité propre au sujet

Contrairement à ce que pensent et écrivent encore beaucoup d'auteurs, Freud n'a pas rejeté sa théorie du trauma quand il lui a substitué celle du fantasme. La question de la violence et de la souffrance qu'elle engendre pour celui qui l'a subie garde tout son tranchant. Si Freud abandonne sa « neurotica » au profit du fantasme, c'est pour récuser toute causalité psychologique fondée sur la réalité du traumatisme et sa hiérarchisation selon le niveau d'insupportable de la douleur. Pour Freud, le fantasme protège en faisant écran à un danger pulsionnel interne tout autant qu'à un danger externe. Le fantasme, c'est ce qui permet de mettre un voile sur l'horreur.

Dans la gradation des réponses aux situations traumatiques, qui va de l'inhibition à l'émoi, en passant par l'émotion, on reste encore en deçà de l'effraction traumatique. Pour saisir ce point fondamental, il importe de ne pas tout mettre sur le même plan. Tout ce qui est de l'ordre d'une rencontre traumatique entre deux personnes n'est pas à postuler dans un registre d'équivalence. Par exemple, la volonté de destruction affichée de l'un vis-à-vis de l'autre, au nom de la race, de la religion, n'est pas, même subjectivement, de même nature que la grossièreté érigée au rang d'insulte blessante et donc traumatisante ! À vouloir parler de la violence et de ses effets, en y incluant tous les avatars de la relation aux autres et aux éléments de l'environnement, on en vient à établir un plan unique du discours où tous les « coups » se valent.

C'est cette banalisation de l'horreur qui, à l'encontre des progrès de la civilisation, fait l'homme encore plus vulnérable aux assauts répétés de la

violence quotidienne. Ainsi, par appauvrissement de la clinique de la pathologie traumatique, le concept de traumatisme se retrouve lui aussi banalisé. Aujourd'hui, au *fast-food* du traumatisme, on y trouve tout, accommodé au goût de chacun : américain, européen, comportementaliste, psychanalytique, biologiste, humaniste, etc. Pourquoi n'y viendriez-vous pas aussi, puisqu'on vous dit qu'il y en a pour tout le monde ? Il faut s'y résoudre, il existe bel et bien des cliniques, des conceptions. Pour tout dire, aucun accord n'existe sur l'éthique d'une pratique, relativement au traumatisme.

La représentation du traumatisme – telle que chacun peut se l'imaginer, voire tente de la quantifier quand il se prend pour un homme de science –, de la rencontre avec un bourreau, avec des hommes incontrôlés, ou avec les éléments d'une nature déchaînée, ne peut rendre compte de l'horreur subie par celui qui en a été l'objet. S'identifier à eux n'en permet pas une meilleure approche, même si cela provoque cette empathie qui vient à la place de la bonne conscience, celle d'avoir fait quelque chose, donc d'être quitte et par là même, non coupable. On peut même, cette culpabilité, en venir à la faire porter au sujet traumatisé : il serait coupable d'avoir survécu. Nous l'avons maintes fois dit, nous refusons cette position qui relève d'un cynisme par assimilation d'une causalité accolée à l'événement, indépendante du sujet qui, lui, se voit, quand il y consent, rejeté du côté des victimes.

C'est alors que le hasard devient la cause elle-même. C'est nier toute causalité ontologique du sujet. Ainsi, il existe toujours quelque surdétermination du hasard à vouloir à tout prix faire exister une cause.

Le traumatisme, ça s'écoute comme ça se conçoit

Dans le contexte sociologique du XXIe siècle, le concept de traumatisme se voit infléchi selon deux tendances que sont sa banalisation et sa collectivisation, avec une tentative de gommage des singularités. L'idée sous-jacente à ce dernier point serait un *a priori* égalitaire de toute forme de rencontre traumatique pour un sujet. Cela opère un déplacement des signifiants du sujet vers l'accentuation des caractéristiques du traumatisme.

Pour le psychanalyste, les effets de l'événement traumatique sont envisagés dans une causalité qui n'est pas linéaire mais spécifique à chacun, corrélée aux identifications du sujet. C'est ce que Lacan désignait comme étant la part de prévisible du contingent[1].

Dans chaque trajectoire existentielle se mêlent ce qui, depuis l'enfance, a fait la trame du quotidien et ce qui a pu faire trace comme événement heureux ou malheureux. Le sujet les a traversés avec plus ou moins de peine, laissant des cicatrices indélébiles ou refermées, mais promptes à se rouvrir. Ainsi en est-il de ce que chacun doit supporter du poids de son histoire. Aussi est-il nécessaire de distinguer deux concepts qui sont parfois confondus sous le terme de traumatisme quand il s'agit des événements de vie : l'*automaton*, qui correspond à la répétition, et la *tuché*, qui relève de l'inattendu, de la surprise.

1 Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 20 novembre 1973, inédit.

La plupart des événements de vie sont du registre de l'*automaton* : ce sont ceux qui relèvent du prédictible, de l'anticipation. Dès lors, ces événements peuvent se communiquer, se prévoir et se transmettre, s'intégrant spontanément dans la trajectoire historique de chacun. Ce sont des événements auxquels, d'une certaine manière, chacun peut se préparer.

Beaucoup plus rare est l'événement traumatique qui relève de la part accidentelle de la rencontre, de la *tuché*, avec sa dimension d'imprévisible. Cet événement hors du commun est de l'ordre d'un bouleversement radical et, pour le sujet, plus rien ne sera pareil ensuite. C'est un point hors de sa trajectoire historique et qui, cependant, lui appartient en propre. C'est à ces événements particuliers, en raison de leur effet très spécifique de « rencontre », que nous réservons le qualificatif de traumatique au sens d'effraction.

Ainsi, nous distinguons le traumatisme dont les effets mobilisent le fantasme et celui dont les effets de rencontre avec le réel entraînent cette effraction que les mots ne peuvent traduire. Dans les deux cas, la subjectivité est impliquée par la rencontre traumatique, rappelant ici avec Lacan, que « de notre position de sujet nous sommes toujours responsables »[2].

La tendance actuelle serait de l'en dégager en lui proposant des solutions qui font fi des questions qu'il pose et que l'on ne veut pas entendre. Ce n'est plus le sujet qui est au premier plan, mais l'événement traumatique lui-même.

Par conséquent, au moins deux conceptions du traumatisme se distinguent, selon que l'accent est mis sur les caractéristiques de l'événement traumatique et ses effets indifférenciés sur le tous du collectif, ou selon que le privilège est accordé à la dimension de la rencontre au un par un.

Ces points de vue théoriques divergents impliquent forcément des pratiques distinctes. Alors que la psychiatrie considère qu'il faut faire parler afin d'abréagir le traumatisme – ce qui selon nous revient à faire taire le sujet en l'invitant à parler –, la psychanalyse met l'accent sur une éthique du bien-dire et vise, au travers du travail de transfert, à ce que les questions soulevées par l'événement soient aussi des interrogations propres à chaque sujet.

Le traumatisme au un par un

Le souvenir traumatique insiste à se répéter et rien ne permet au sujet d'en border l'émergence. La rencontre avec la mort a laissé son empreinte et elle peut renforcer le sentiment « d'éphémère destinée »[3]. La mort ne s'approche pas, elle nous traverse en un instant, celui du passage. Mais alors, pour celui qui aura fait cette rencontre avec le réel de la mort, qui l'aura vue de si près – la sienne, celle des autres –, il peut en venir à l'espérer, à la précipiter pour qu'enfin tout cela cesse. Sortir de la scène de la vie pour échapper à la répétition de la présentification de la mort sous la forme du traumatisme, tel est le paradoxe du sujet traumatisé.

<

2 Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 855-877.
3 Freud S., « Fugitivité (Éphémère destinée) », *Résultats, idées, problèmes* I, Paris, PUF, 1984, p. 233-238.

retour sommaire

Au-delà de l'interprétation qui tente de donner sens à l'impensable, reste *le regard*[4]. Mais le regard n'est pas la vision. Ce qui fait ce regard qui se pose *surmoi*, ce ne sont pas ces yeux. Au fond, dans ceux-ci je peux y voir du reproche, m'y sentir coupable, en être agacé, ou bien éprouver de la compassion, de l'envie, en être flatté, ressentir de la haine ou de la peur, de la tristesse, peut-être même de la détresse.

Le regard, c'est autre chose, c'est la manifestation de la présence de l'Autre. Que ce regard existe fait que quelque chose change aussi pour celui qui se sent regardé : il peut se sentir objet du regard de l'Autre. C'est là, précise Lacan, la structure de la phénoménologie de la honte[5].

Et là où le sujet pourrait voir dans les yeux de l'autre le reproche qui induisait la culpabilité, voici qu'avec la rencontre traumatique, il se sent observé par un regard critique qui le perce et déclenche la honte. Ce regard persiste à regarder le sujet, que ce soit dans le rêve traumatique ou dans le regard croisé au hasard des rencontres du quotidien.

Chaque regard peut contenir le regard de celui qui vous a regardé au moment où il vous a laissé la vie sauve. Un ancien combattant du Vietnam témoignait de cette scène : il est dans la jungle ; tout à coup, il se trouve face à une arme pointée sur lui et, derrière elle, deux yeux qui le regardent. Deux yeux qui redoublent les trous de l'arme. C'est la mort qui le regarde. Lui, il regarde les yeux et se dit : « C'est quelqu'un de la même compagnie que moi ». Un semblable. Tout cela se passe en une fraction de seconde. Ce regard que l'autre pose sur lui est son hésitation fatale. Lui tire. L'autre tombe, mort, les yeux le regardent encore. C'était un Viêt Minh, un ennemi. Pourtant, un instant, il a vu dans son regard celui d'un semblable.

Ami, ennemi, la différence s'efface dans le regard de la mort. Le regard, lui, ne s'efface pas. Ce soldat trouvait qu'il était mieux depuis qu'il avait, comme il dit, fait de son cauchemar traumatique un compagnon de ses nuits. C'était devenu, croit-il, un rêve comme un autre, sauf qu'il lui reste cette question angoissante : « Pourquoi continue-t-il à me regarder ? »

Le sujet traumatisé se sent regardé, marqué de cette trace indélébile qui le pousse à la remémoration. Cette marque, qui le fait différent, lui revient sans cesse sous la forme d'un jugement des autres, auquel il a très vite renoncé à s'adresser, pour se soumettre à ce qui lui est demandé : se taire ! Qu'il ne vienne pas ajouter au désordre social, politique, policier, celui de son malaise consécutif aux effets de la rencontre traumatique. Qu'il occupe la place qui lui est assignée et où il ne dérange pas la conscience collective : victimisation, c'est ce qu'induisent nos sociétés, même à leur insu. Que font-elles de leurs déportés, de leurs combattants, de ceux qui ont été otages, victimes d'attentats ? Le maître mot, c'est la « réparation » ; et l'on sait que ce qui a été réparé reste marqué d'une cicatrice, d'une trace indélébile.

>

4 Briole G, « Trauma », *L'ordre symbolique au XXIe siècle*, *Scilicet*, Paris, Collection rue Huysmans, 2012, p. 391.
5 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 209.

retour sommaire

Une marque ineffaçable

Le 28 janvier 2012, dans le très bel auditorium Felicia Blumenthal de Tel Aviv, alors que je venais de terminer une conférence sur le trauma, un collègue qui avait participé à plusieurs événements de guerre me demanda pourquoi je soutenais que nous étions tous exposés à la rencontre traumatique. Comment se faisait-il que je ne connaisse pas les pratiques actuelles d'entraînement qui permettent de se protéger de ce risque ? À ce qu'il rappelait de la mission de prévention du médecin, j'opposais l'éthique. Mais l'aplomb et la conviction de mon contradicteur, peut-être aussi la particularité du lieu où ces propos se tenaient, firent que je ne trouvais pas, sur le moment, la manière qui m'eut convenu et qui ne m'apparut clairement qu'*a posteriori*.

Dans cet instant se bousculaient des souvenirs dans mes pensées quelque peu emmêlées. Deux idées dominaient. La première m'amenait à me souvenir de la prise de parole d'un ami chirurgien – il y a plusieurs années – dans le grand amphithéâtre de la faculté de médecine de Créteil. C'est un « chirurgien de guerre », un baroudeur ayant participé à plusieurs opérations des plus périlleuses ; les blessés comme la mort furent au cœur de sa pratique. Il y eut l'accident de train de la gare de Lyon, l'enchevêtrement des wagons et des centaines de voyageurs qui, prisonniers des tôles tordues, hurlent de douleur comme de terreur. Chirurgiens et médecins des pompiers, tous militaires, sont les premiers appelés sur place au titre de leur savoir-faire. « C'était pire que les scènes de guerre, enfin, pas pareil. » Il leur fallut amputer à vif, sur place, pour sauver des vies, en laisser mourir d'autres, impuissants. Il a perçu, dans ce moment, comme une déchirure en lui. Cela ne l'a pas empêché de mener son travail à terme. Depuis, il vit avec ces cris, ces regards horrifiés qui le poursuivent. Aujourd'hui, il veut nous le dire, à nous, les soi-disant « spécialistes du trauma » et, pour ce faire, il a dû aller au-delà d'une honte qu'il ressent confusément. Il est saisi d'émotion, car il ne peut retenir une idée qu'il vient d'avoir : n'y aurait-il pas un lien avec la mort de proches quand il était un petit enfant ? Un accident de train !

Je me trouvais aussi ramené à cette phrase qui avait marqué la première séance de ma dernière analyse – « Je suis encombré par des enfants morts ! »[6] –, ainsi qu'aux rencontres traumatiques de l'Afrique.

Voilà donc vers où allaient mes pensées quand je me suis trouvé un peu court à répondre « éthique ». Mais cela me fait aussi me souvenir que l'on m'avait, ce même soir, demandé ce que je pensais des injections de cortisol faites à titre préventif, dès après l'événement traumatique. On m'affirma que des études randomisées démontraient que cette suppléance au défaut de réaction des corticosurrénales empêchait que le trauma ne s'inscrive dans les circuits de la mémoire.

Je ne sais plus, des deux questions, laquelle avait produit en moi le trouble qui m'avait gagné dans ce débat. L'invincibilité ou l'effacement de la mémoire ?

6 Briole G., « Dévoilements », *La Cause du désir*, nº 83, janvier 2013, p. 89-94.

<

retour sommaire

Pour tous et pour chacun

Enfants de Chowchilla ou la fabuleuse naissance de l'état de stress post-traumatique chez l'enfant

Daniel Roy

Un fait divers exceptionnel : on enlève vingt-six enfants !

Le 15 juillet 1976, dans la petite ville rurale de Chowchilla – 5000 âmes – en Californie, se produisit un fait divers exceptionnel, tant par les conditions de sa survenue que par les conséquences qui en furent tirées. Ce jour-là, à 16h15, vingt-six enfants, âgés de cinq à quatorze ans, furent kidnappés, avec le chauffeur de leur bus, alors qu'ils rentraient d'une journée de *summer school*. L'événement est déjà en soi potentiellement dramatique, d'autant que les enfants vont littéralement « disparaître » pendant vingt-sept heures, au cours desquelles ni les parents ni les autorités n'auront de nouvelles. Que s'est-il passé ?

Le déroulement des événements fut le suivant : 1) Le bus scolaire est ralenti par une camionnette, un homme en sort, le visage recouvert d'un bas et menace le chauffeur avec un fusil, l'enjoignant d'ouvrir le véhicule ; deux autres hommes masqués y pénètrent alors, refoulant le chauffeur et les enfants au fond du bus ; le bus, accompagné de la camionnette, est conduit dans le cours desséché d'un *rio* recouvert de végétaux. 2) Une autre camionnette les y attend et les enfants sont répartis – les plus jeunes d'un côté, les plus âgés de l'autre – dans les deux camionnettes dont les fenêtres sont occultées ; les enfants sont conduits ainsi pendant onze heures, dans le noir, sans un arrêt, sans boire ni manger, jusqu'à une carrière située dans une autre localité de Californie, à une centaine de kilomètres. 3) Là, à 3h30, les enfants sont transférés dans un « trou », où les ravisseurs les font descendre par une échelle ; ils sont de nouveau réunis, disposent de quelques matelas, d'eau et d'un peu de nourriture, mais le trou est refermé, et le « toit » recouvert de terre par les ravisseurs ; en fait, ils sont enfermés dans un semi-remorque préalablement enterré dans une carrière, qui appartient au père d'un des ravisseurs, la bâche

>

retour sommaire

a été recouverte de terre et le trou d'entrée fermé par des ferrailles. 4) Les enfants et le chauffeur vont rester ainsi « enterrés » pendant seize heures, jusqu'au moment où ils trouveront à se délivrer, après qu'un des enfants – l'hyperactif du groupe – a par inadvertance, fait s'effondrer le toit en bousculant un poteau qui le soutenait ! Les plus grands des garçons et le chauffeur vont alors s'appliquer à dégager la terre et les ferrailles bloquant l'issue ; une fois tous les enfants sortis, le chauffeur trouvera un téléphone dans les locaux de la carrière et pourra avertir les secours. 5) Les enfants seront alors conduits à la prison du comté, les parents avertis. Les journalistes de presse, radio et télévision sont déjà présents pour couvrir ce moment exceptionnel de la délivrance des enfants sains et saufs, et des retrouvailles avec leurs familles, trente-six heures après le début du kidnapping.

Fait surprenant : à ce moment-là, on ne sait strictement rien des ravisseurs, qui ont disparu comme ils étaient venus, sortis de nulle part. Il n'y a eu aucune revendication, aucune demande de rançon, ce qui rend les faits encore plus mystérieux pour l'ensemble de la « communauté », comme ils l'avaient été pour les enfants eux-mêmes tout au long de l'enlèvement. On ne tardera pourtant pas à découvrir la culpabilité d'un jeune homme de vingt ans, fils du propriétaire de la carrière, et de deux de ses amis, deux frères, qui furent rattrapés après une cavale aussi « ratée » que leur tentative délictueuse. Les trois comparses n'étaient nullement des délinquants, mais des fils de bonne famille ayant terminé leurs études. Ils n'étaient pas encore entrés dans la vie active, et s'ennuyaient dans leur petite bourgade. Influencés, semble-t-il, par le film de Clint Eastwood, *Dirty Harry*, et par une nouvelle d'un certain Hugh Pentecost, *Le jour où les enfants ont disparu*[1], ils avaient préparé cet enlèvement avec autant de minutie que d'amateurisme, comme en témoigne le moment de la demande de rançon : ils ne peuvent alors joindre ni famille, ni autorité locale, toutes les lignes téléphoniques étant saturées par les appels des médias de tout le pays, mobilisées par ce fait divers hors du commun ! C'est d'ailleurs par la radio qu'ils apprendront la libération des enfants le lendemain matin.

Un fait divers expérimental : vingt-six enfants soumis au même trauma !

L'événement va défrayer la chronique pendant plusieurs semaines, les enfants et les parents vont être interviewés à plusieurs reprises, le chauffeur de bus célébré comme un héros jusqu'à la fin de sa vie, la municipalité va instaurer un « Jour des enfants » pour commémorer l'événement, mais, en dehors du débriefing médical de routine, pas d'autres prise en charge ne sera proposée aux enfants et aux familles, mis à part un voyage à Disneyland !

Une professeure assistante en psychiatrie de l'université de Californie, à San Francisco, Lenore C. Terr, aura connaissance d'un article de presse mettant en avant ce manque cruel de soutien et la plainte de certaines familles. C'est

1 Pentecost H., "The day the children vanished", in *Dairy detective, Hitchcock A. collected*, Random House, Inc., New York, USA, 1969.

ce qu'elle nommera dans son article princeps[2] *« un indéniable appel au secours »*. Il nous faut pourtant supposer que ce fait divers est pour elle une aubaine et que ses recherches sont déjà orientées par ce qui s'appelle encore la névrose traumatique chez l'enfant, comme semble l'indiquer la méthodologie déjà très élaborée de sa recherche et le fait qu'elle la fasse financer par une fondation consacrée à l'enfance en péril.

L. Terr va en effet trouver dans les circonstances mêmes de ce fait divers tous les éléments qui vont lui permettre de fonder une conception radicalement nouvelle du traumatisme chez l'enfant, comme générateur direct de symptômes pouvant être regroupés dans une entité nosographique nouvelle : le *Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD).*

En premier lieu, elle trouve constitué de façon « naturelle » un panel de sujets soumis, suppose-t-elle, à un même traumatisme. En effet, cinq mois après l'événement, elle peut commencer à rencontrer vingt-trois des vingt-six enfants concernés et à les étudier pendant quatre ans.

En deuxième lieu, et ce point est pour elle spécialement important, les parents n'ont pu avoir aucune influence sur les réactions des enfants, puisque ceux-ci ont été séparés d'eux, sans communication pendant vingt-sept heures. Ce point est essentiel parce que, jusqu'alors, les recherches concernant le trauma chez l'enfant s'étaient centrées sur la présence des parents ou de substituts comme atténuateurs des effets des situations potentiellement traumatisantes.

Enfin, L. Terr insiste sur le fait qu'il s'agit ici d'un trauma « strictement psychique », dans la mesure où aucun enfant n'a été atteint physiquement ou tué.

Ces trois points, qu'elle considère comme au fondement de sa nouvelle approche du trauma chez l'enfant, ressortissent pourtant clairement de la catégorie des fausses évidences, et cela, en regard des comptes-rendus rigoureux qu'elle effectue de ses entretiens avec enfants et parents :

– Aucun des vingt-trois enfants n'a eu affaire au même trauma. Chacun témoigne avec les signifiants qui lui sont propres de l'insupportable rencontré, et, quand cela se collectivise, il s'agit, comme elle le note, d'un effet de contamination à partir du fantasme de l'un des enfants (par exemple, ce qu'elle nomme : « l'hypothèse du quatrième kidnappeur »).

– Il s'agit pour L. Terr de démontrer que pendant l'événement « les enfants étaient virtuellement seuls », et, pour cela, elle n'hésite pas à minimiser la place et le rôle du seul adulte présent, le chauffeur de bus, qui sera le héros de l'affaire dans la presse. Mais la question est ailleurs : de très nombreux enfants (quinze) témoignent par exemple de leur crainte « de ne plus jamais revoir leurs parents », ou « d'être séparés de leurs frères et sœurs ». Il nous faut donc constater qu'au contraire, la plupart des enfants conserve longtemps un lien

2 Terr L., « Children of Chowchilla : A Study of psychic Trauma », *Psychoanalytic Study of the Child*, nº 34, 1979, p. 547-623.

à l'Autre, et que c'est précisément ce lien qui sera écorné dans les réactions secondaires à l'événement, ce que L. Terr appelle « *Destruction of Trust* ».

Pourtant, L. Terr, en bonne clinicienne, repère avec beaucoup d'acuité, aussi bien chez les enfants kidnappés que chez les parents, la présence lancinante de cet « intense besoin de savoir « Pourquoi ? » et « Comment aurais-je pu être prévenu ? » Questions auxquelles « chacun ne pouvait répondre subjectivement qu'à partir de sa propre expérience »[3]. La mise en évidence de ce point lui permet de recueillir les associations signifiantes d'après-coup qui tentent de cerner le trou de l'effraction du réel dans la trame signifiante de chaque enfant. Les cas cliniques rapportés démontrent alors de façon exemplaire qu'il n'y a pas un même trauma pour tous, car ce qui fait trauma pour le sujet n'est jamais similaire dans l'imaginaire, ni jamais identiquement référé dans le symbolique.

Le trauma comme hors discours

Fondamentalement, il n'y a pas de mots pour dire le trauma, et c'est bien ce que recueille L. Terr auprès des enfants de Chowchilla, selon deux modalités qu'elle isole avec finesse. Au cours de l'enlèvement, elle s'étonne que ce qui a été la source principale des peurs des enfants, ce sont « les transferts », les moments de changement de situation : le transfert du bus dans les camionnettes, des camionnettes dans le semi-remorque enterré, puis l'évasion du camion. Ces modifications d'état apparaissent en effet aux enfants comme totalement hors sens, ce sont des moments de « sans raison », alors que l'on repère dans leurs témoignages les associations immédiates qui leur viennent et qui tentent d'inscrire l'événement dans une trame discursive : référence à des films, introduction d'une note personnelle – un quatrième homme, une femme, un homme noir, un homme avec une seule jambe ou chauve, éléments que L. Terr va ranger dans la série des « hallucinations ». Cette dimension disruptive, seule façon de loger le trauma, est désignée par elle comme « peur d'un trauma au-delà » [*fear of further trauma*] que je traduirais volontiers par « peur d'un outre-trauma », note clinique précieuse qui indexe ce qui s'inscrit pour chaque enfant de la violence initiale – séparation d'avec les parents, d'avec un frère ou une sœur, peur *of being shot*, ou d'être enterré.

De même, dans la suite immédiate de l'événement, la dimension proprement traumatique sera-t-elle recueillie par cette expression, partagée par enfants et parents : « ça peut m'arriver », alors que les éléments désignés comme symptomatiques apparaissent comme le travail de l'inconscient pour lier un réel impossible à saisir avec les trames discursives – personnelles, familiales, communautaires – dans lesquelles chaque enfant évolue. Dans le même cadre se situent des phénomènes considérés comme nouveaux et inattendus, à savoir l'élaboration après-coup de possibles « présages » qui auraient pu avertir de l'événement – en particulier pour les enfants qui s'étaient disputés avec leur mère le matin même de ce jour là !

3 *Ibid.*

Il faut ajouter que les circonstances de l'enlèvement liées à l'amateurisme des ravisseurs ont majoré, pour les enfants comme pour les parents, cette dimension hors sens, la faisant exister comme volonté de jouissance absolument obscure, manifestation pure du réel du fantasme « on enlève un enfant », inclus dans cette création langagière situable aux origines de la nation américaine : *kid napping,* désignant le rapt des enfants des colonies pour les vendre comme esclaves.

Chaque cas clinique évoqué de façon fragmentée par L. Terr présente des traits qui donnent un accès très vivant, et respectueux, au travail psychique effectué par « les enfants de Chowchilla » et leurs parents, à partir de sa judicieuse répartition entre « réponses initiales » et « réactions à long terme ». Viendront plus tard les « symptômes chroniques », qui feront l'objet d'une étude[4] réalisée par elle quatre ans après les faits, et dans lesquels elle verra la confirmation de son hypothèse : l'événement violent comme cause de la souffrance de l'enfant et de ses symptômes. Son effort de classification se déplacera alors logiquement, passant d'une méthodologie adaptée au recueil des témoignages à une tentative d'établir une typologie des événements traumatiques chez l'enfant[5], qui fait toujours référence chez les spécialistes de psychotraumatologie et de victimologie[6].

Dans ce mouvement vers l'établissement d'un trouble spécifique ptsd chez l'enfant, sont alors définitivement perdues les leçons cliniques de Tania, huit ans, qui veut désormais qu'on l'appelle Tony, pour devenir « une méchante de deuxième classe », de Benji, six ans, catalogué hyperactif, qui menace les ravisseurs de les mettre dehors s'ils blessent sa copine Susan, d'Elisabeth, à qui les ravisseurs ont pris son nouveau sweet-shirt sur lequel est inscrit *I'm a lover not a fighter. Be nice to me,* et qui deviendra une téléphoneuse compulsive, murmurant *Help me, help me,* ou encore de Bob, quatorze ans, l'un des « héros », qui a œuvré à la délivrance avec détermination et qui, quelques mois plus tard, tire avec la carabine de son père sur un touriste japonais dont la voiture se trouve *on trouble* devant chez lui, comme la camionnette des ravisseurs au bord de la route… Et tous leurs camarades, qui, avec leurs mots d'esprit, leurs rêves, leurs jeux, témoignent des conséquences qu'ils tirent de cette rencontre a-sensée qui a marqué leur vie d'enfant.

Le trauma, c'est ici et maintenant

Les enfants de Chowchilla ont encore beaucoup à nous apprendre. D'avoir été exclus pendant tout le temps du kidnapping de leur temporalité et de leur espace de référence, ils se sont trouvés dans un pur présent a-temporel et a-topique. Leurs réponses immédiates comme leurs réactions à long terme témoignent de l'insurrection du sujet pour retrouver des marques de

4 Terr L., « Chowchilla revisited : the Effects of psychic Trauma four years after a School-bus Kidnapping », *American Journal of Psychiatry*, nº 140, 1983, p. 1543-1550.

5 Terr L., « Childhood Traumas : An Outline and Overview », *American Journal of Psychiatry*, nº 148, 1991, p. 10-19.

6 Sadlier K., *L'état de stress post-traumatique chez l'enfant*, Paris, puf, 2001.

la présence de l'Autre. En ce sens, les reconstructions du passé, dans l'après-coup, aussi bien que les craintes d'un trauma à venir sont les indices symptomatiques de l'effort pour loger cette disruption spatio-temporelle, qui n'est pas sans évoquer pour ce fait divers peu ordinaire les ouvrages de Stephen King : un autre temps, un autre espace, ponctuels, se sont ouverts qui, en contestant l'espace et le temps vécus, ont aspiré l'être.

Car ce pur présent est aussi celui du pur désir, désarrimé de toute incarnation : de cette rencontre-là, le sujet ne sort pas indemne et, à côté de la dimension de défense logée dans les symptômes, se fait jour, au cœur de ces symptômes, cette aspiration de l'être par cette volonté de jouissance obscure.

De ce fait, c'est toujours *ici et maintenant* que le trauma a lieu, d'où sa répétition, qui ne cessera qu'à ce que le sujet s'en porte lui-même caution, car nul Autre n'est là pour en répondre : c'est fondamentalement à cette injustice-là qu'il a à se confronter, quel que soit son âge.

Comment l'enfant nous enseigne sur le trauma

Didier Cremniter

L'enfant sujet comme l'adulte

Un premier constat mérite d'être rappelé : il n'y a pas de différence fondamentale entre l'enfant et l'adulte s'agissant de l'exposition à une expérience traumatique.

Dans le drame qui s'est produit en mai 2013 dans une école parisienne où un homme s'est donné la mort à proximité immédiate des enfants, certains adultes pensaient que les plus petits, ceux de maternelle, n'ayant pas directement assisté à l'événement, n'avaient pas une connaissance précise de la réalité des faits et, qu'en conséquence, il suffisait de donner des explications rassurantes à leurs questionnements faisant suite à l'agitation ambiante. Cette position partagée par certaines maîtresses de maternelle était confortée par l'idée que de si jeunes enfants devaient être protégés de l'horreur à laquelle venaient d'être confrontés les plus grands. L'expérience a montré que les plus jeunes, bien qu'à distance, avaient non seulement perçu l'effet de panique, mais étaient à même d'évoquer cette rencontre avec le réel. En atteste ce dessin d'une fillette de trois ans qui peignait la scène du suicide en désignant le fou avec son arme, le sang, les pleurs des parents, le zizi de son frère, pour rappeler qu'en réaction à la panique, ce jeune garçon, qui était à proximité du suicidant, avait perdu ses urines.

Une telle expérience ne fait que confirmer le fait que l'enfant est sujet, au même titre que l'adulte. L'analyste lui doit, en pareilles circonstances, la reconnaissance de l'Autre. Il ne doit pas reculer face à l'énigme du réel, mais favoriser une parole qui reconnaisse pleinement ce champ d'une expérience hors des représentations habituelles. Cette part indicible se déchire du voile protecteur de l'imaginaire dans l'expérience traumatique. Ainsi, le trou dans le symbolique ne reste pas figé comme un espace définitivement inaccessible à la parole, mais représente, au contraire, un point d'appel pour une mise au travail. C'est bien cela que l'enfant demande, et seule cette reconnaissance de l'Autre sera suivie d'une forme d'apaisement qui viendra mettre un terme à la dérive dans laquelle il s'est trouvé emporté. C'est cette orientation qui doit être visée pour accompagner les parents qui s'interrogent sur quoi dire, quoi faire pour leur enfant supposé traumatisé, d'autant qu'à cet âge, l'enfant est

certainement moins bien armé que l'adulte en termes de références, de repères auxquels il va falloir faire appel dans l'appareil symbolique.

La place d'objet dans le désir de l'Autre

Parmi les modalités de réponse que trouve l'enfant, il est intéressant d'en décrire quelques-unes à la lumière de cette expérience. Pour cela, nous nous référerons au constat de Lacan dans sa « Note sur l'enfant »[1] concernant la position occupée par celui-ci dans le désir de la mère, en place d'objet *a*, et ce, quelle que soit sa structure, névrose, psychose ou perversion.

Au décours de ce passage à l'acte suicidaire, un enfant de huit ans vivait dans la crainte obsédante, qu'il considérait lui-même comme absurde, que l'un de ses parents ne se suicide. Avec cette obsession, ce jeune sujet parvenait à faire en sorte que cette expérience puisse trouver à se représenter dans l'univers familial et que la chose indicible puisse rejoindre le réseau des signifiants qui lui était propre. Le travail psychique le conduisait sur la voie de l'objet cause du désir chez l'Autre parental. On pouvait d'ailleurs saisir, à l'écoute de ce couple, la présence de certaines distorsions qui s'exprimaient par des tensions assez fortes entre un père plutôt protecteur et une mère dont le regard et le mode d'être traduisaient une sorte de violence à l'égard de son mari. L'obsession, inspirée par le réel traumatique du suicide, se trouvait réappropriée dans le roman familial. Le vœu de mort puisé chez l'Autre parental trouvait sa représentation chez l'enfant en position d'objet *a*, expression du désir maternel.

Un autre exemple explicite le travail des signifiants lors de l'expérience traumatique. Au lendemain du suicide, ce jeune sujet – qui s'était trouvé à proximité du lieu –, un peu rasséréné par la protection que lui procurait son milieu familial, formulait une demande pour le moins surprenante. Il insistait de façon tout à fait inattendue pour que sa mère le conduise à l'hôpital afin que l'on puisse l'opérer de la tête. Il espérait – et le formulait ainsi – que l'on pourrait de la sorte prévenir chez lui l'émergence d'une folie qui, comme chez le suicidant, pourrait un jour se révéler et provoquer un passage à l'acte analogue à celui qu'il venait de vivre. Cette logique inspirée par une forme d'aspiration dans l'imaginaire faisait suite à cette identification marquante au suicidant. Elle laissait sa mère quelque peu désarmée, se demandant comment y répondre. La façon de procéder à une atténuation de cette montée en force de l'identification à l'objet constitua l'essentiel de l'échange qui se tint alors avec elle. Ici, l'expérience traumatique révélait une forme de rapprochement avec l'objet *a*. S'appropriant dans cet exercice une part de la jouissance qui s'était dévoilée dans l'espace habituel de vie, il fallait en même temps trouver une réponse qui circonscrive cet afflux au moyen de signifiants plus familiers et conformes aux représentations de notre civilisation, en l'occurrence le recours à la médecine. La réponse de l'analyste auprès de la mère fut donc d'interpréter le désir de l'enfant, non pas du côté imaginaire de cette jouissance, mais dans une possible ouverture vers un processus de réamorçage destiné à faire appel au symbolique, à la relation d'amour, comme mode de réponse

1 Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373-374.

qui s'était par ailleurs mis en place au sein de la sphère familiale au décours de l'épisode critique.

L'enfant analysant

D'autres enfants de ladite école éprouvèrent le besoin de rencontrer un analyste, en particulier ceux qui s'étaient trouvés à proximité du suicidant, dans cette expérience où l'espace familier s'était soudainement trouvé envahi par cette confrontation avec le réel. Un certain nombre d'entre eux, dans cet exercice particulièrement délicat, choisissaient dans un premier temps de ne pas parler, car, comme ils nous l'apprendront par la suite, c'était la meilleure façon de parvenir à contenir le processus de jouissance. C'était pour eux la priorité. Ces mêmes enfants, deux ou trois semaines plus tard – c'est-à-dire à un moment où ils se trouvaient mieux armés pour résister à cette menace –, parvenaient à venir me rencontrer pour me faire part des différentes solutions qu'ils avaient inventées pour tenir face à ce risque d'envahissement. Ils commençaient alors par évoquer les terreurs qui les confinaient chez eux, les cauchemars qui troublaient leur sommeil, l'insécurité qu'ils ressentaient au dehors. C'est alors que, face à l'émergence d'une crainte que ne manquait de susciter chez les parents l'apparition dudit symptôme, désormais accessible à un dire, il s'agissait, de la façon la plus tranchée qui soit, de situer ce processus, non pas comme le déclenchement d'une pathologie qui allait désormais envahir l'enfant, mais comme la traduction de cette épreuve essentielle que ce dernier avait su traverser et dont désormais il pouvait rendre compte. Ce travail, dans cette expérience qui s'est prolongée plusieurs semaines, s'est avéré essentiel pour apporter aux parents, et en retour à l'enfant, la clé permettant une lecture juste de ce qui se jouait en réalité pour ces jeunes sujets.

On doit alors souligner, à partir de cette expérience, que la demande de l'enfant traumatisé doit s'entendre, non pas strictement dans les limites de son dire à lui, mais aussi dans le cadre symbolique d'où émerge sa parole. Il faut tenir compte du fait que cette parole est supportée, instaurée dans un cadre qui est aussi celui de l'Autre parental. C'est en cela qu'en l'accompagnant dans cette expérience inédite, il est essentiel de se démarquer d'une position qui serait instrumentalisée par le discours, le langage actuel que ne manque pas de porter la psychiatrie à propos du trauma. Le PTSD (*Post-Traumatic Stress Disorder*), le stress traumatique, y figurent parmi les noms du trauma. Au lieu de figer le sujet et de le mortifier dans cette désignation à l'objet ainsi nommé, il est essentiel de mettre en perspective, en particulier chez l'Autre parental, l'importance du travail de reconstruction symbolique auquel se livre l'enfant dans les suites de cette expérience. En cela, le moment où il parle de son symptôme est davantage qu'un témoignage de sa pathologie, une reconquête. Et ce, dans la mesure où, en prenant appui sur les références symboliques de l'Autre, il s'oriente résolument vers cette capacité à réduire les phénomènes de jouissance auxquels il a eu affaire.

Pour conclure

Si l'enfant ne diffère en rien de l'adulte dans l'appréhension qu'il peut éprouver d'une telle expérience du trauma en tant que rencontre avec le réel, il

s'agit de lui offrir toute l'attention, toute l'écoute à laquelle il a droit en tant que sujet. Dans cet exercice, il nous enseigne de façon particulièrement précieuse les modalités d'un savoir-faire en pareilles circonstances. La spontanéité du dire de l'enfant nous permet de décrypter et de mettre en perspective ce qu'il en est du trauma en général, et en particulier chez l'adulte. Nous retiendrons donc que l'enfant, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, se révèle le meilleur artisan dans l'éclairage de ces processus psychiques mis en tension dans ces situations extrêmes.

<

« Ce n'était même pas une blessure de guerre »

Jacqueline Dhéret

Ce jour-là, la présentation de malade a fait ouverture : pour le sujet d'abord, et pour nous-mêmes, soignants et participants de la Section clinique. À suivre les signifiants de l'homme qui en avait accepté l'offre, un officier blessé en mission dix ans plus tôt, nous avons pu entendre combien cette discipline chère à Lacan peut s'opposer à un savoir qui objective le patient autant que le clinicien.

Alors même qu'il se pensait guéri, l'homme dit souffrir de syndrome de stress post-traumatique. Il se retrouve à l'hôpital après une tentative de suicide. Resté plusieurs années sans pouvoir formuler l'incidence subjective de ce qui l'avait saisi, il avait pourtant parlé *jusqu'à plus soif*… de l'événement et de ses conséquences sur sa vie.

« J'ai vu le coup partir »

Revenons sur la « scène traumatique » de l'accident telle que le patient la rapporte. Lors d'une expédition dans un pays en guerre, un membre du commando auquel il appartient commet une erreur. La contingence d'un léger déplacement fait que le patient se retrouve exposé à un tir malencontreux : « J'ai vu le coup partir, j'étais pétrifié. » Violemment poussé par un de ses hommes, il se blesse gravement au visage en tombant au sol. Notons que la réitération du moment fulgurant où il a vu la balle arriver sans pouvoir agir – il doit la vie au soldat qui était à ses côtés – met en évidence le défaut d'un rapport qui puisse s'écrire entre l'effet et la cause. Seule l'expertise de l'armée est en mesure d'ordonner les faits, de qualifier l'accident, ce qui revient à imputer à un auteur le dommage subi par une victime. Que dire à cela ? On a une vérité qui se referme sur des faits et un sujet, bien en deçà du tragique. Si la tragédie se définit par le souhait du héros d'affronter son destin pour y faire face, on a là un anti-héros : « Ce n'était même pas une blessure de guerre. »

L'hypothèse de la psychanalyse

On ne peut faire parler les événements qu'à travers un sujet, et dans sa langue. Au temps 1, nous faisons l'hypothèse qu'il y a un sujet, divisé dans son

>

rapport à l'Autre du fait du signifiant, mais c'est la rencontre avec l'inexistence de l'Autre qui est ici en jeu. La question « Qu'est-il arrivé ? » ne se pose même pas. Nous verrons cependant comment, dans l'après-coup, cette « erreur » prendra l'allure d'un rejet de soi.

Le temps 2 est celui des interventions chirurgicales qui lui redonnent, grâce aux greffes, un visage après la blessure, alors qu'il a perdu un œil. Il peut commencer à maudire son destin, et la culpabilité – qui témoigne d'une division subjective – est au rendez-vous. Une douleur persistante – des maux de tête – donne corps à la jouissance et devient d'autant plus partenaire de cet homme que son épouse, rencontrée après l'accident, s'y intéresse fortement. La figure de la femme dévouée dépose un voile sur le trou laissé par l'irruption du regard qui, dans la scène traumatique, a visé le sujet. Cette construction symptomatique donne sens à ce qui s'est passé.

Au fil du temps, la douleur n'est plus entendue comme symptôme d'une névrose traumatique et le sujet est d'autant plus identifié à la victime que « l'accident est idiot ». Un vécu d'impuissance s'installe alors pour le patient, sauf lorsqu'il est pris dans ses fonctions militaires qu'il poursuit. Lors de la rencontre avec l'analyste, il énumèrera les situations de la vie familiale où il a renoncé à son désir, laissant agir son épouse. Le temps s'est écoulé, la plainte adressée au corps médical pour les douleurs n'est plus qu'une vague allusion à ce moment foudroyant où le sujet, coupé de la vie, a vu le trou noir du canon le regarder.

Dix ans plus tard

Quelle nouvelle configuration amène « l'homme blessé » en psychiatrie, service qu'il n'avait jusqu'alors jamais fréquenté ? Invité par l'analyste à expliquer son geste suicidaire, l'homme lâche, à sa grande surprise, ces mots : « Je ne reconnais plus ma femme ». Elle l'a épousé alors qu'il portait encore sur son visage les marques de l'affreuse blessure. Séduite depuis peu par un autre homme, alors que lui-même a recouvré un visage aimable et un semblant de regard, elle lui oppose le masque froid de celle qui se reproche les années sacrifiées à prendre soin de lui. Ces derniers temps, il s'était senti devenir « corps étranger » dans sa maison, mais il n'avait pas compris que sa femme, avec laquelle il a eu deux enfants, avait un amant. Lui-même n'est pas spécialement un mari fidèle, mais il a toujours « donné priorité » à son épouse, à sa famille.

Une tentative de suicide, sans gravité, a lieu après une violente querelle : « Tu n'as qu'à prendre ta morphine ! » lui dit sa femme, après qu'il lui a parlé de sa souffrance de la voir s'éloigner. « Le signifiant *mort* fait aussitôt injection »[1], précipitant le passage à l'acte, *sous le regard* de l'infidèle.

L'homme blessé n'en veut pas à son agresseur qui avait manié maladroitement et stupidement son arme quelques années plus tôt, pas plus qu'il n'en veut à l'infidèle. Le « trauma » pour lui, « c'est l'opération, cette tempe qu'on

1 Remarque formulée par Sophie Boutin, que je remercie d'avoir établi le compte-rendu de cette présentation de malade.

a dû lui refaire qui [le] fait souffrir depuis dix ans, et cet œil factice, que nul ne peut voir. Je voudrais l'enlever et le remettre à ma manière ».

L'implication subjective

Que nous apprend ce patient quant à son implication subjective ? L'hypothèse de l'implication inconsciente du sujet dans l'événement traumatique ouvre la possibilité de déplacer l'irruption du réel vers une chaîne signifiante qui pourrait permettre de l'inscrire dans sa dimension de hors-sens[2]. Cette orientation suppose de restituer au sujet sa douleur, pour qu'il puisse l'adresser à l'analyste qui peut maintenir la béance de ce trou. La personne n'est pas responsable de l'accident qui fait d'elle une victime, mais le travail analytique peut construire un sujet responsable des effets que l'événement a sur lui. Il convient donc, dans ce cas, de se demander pourquoi il y eut trauma.

L'idéal, chez cet homme, concerne un style de commandement et une vision héroïque du père. La loi du père, dans ce cas, promeut qu'il faut prendre soin de ses hommes, des combattants qui sont sous ses ordres. Pas question d'emprunter une autre voie. Une première année de formation est marquée par un mouvement dépressif, vite récupéré, jusqu'à l'achèvement d'études brillantes. Puis c'est le réel qui montre à notre officier que le monde n'est pas régi par la loi du commandant que son idéal a façonné. Le traumatisme tient à un hiatus entre la vision du monde telle que la croyance au père l'ordonne, et la scène, si peu glorieuse, de l'accident. Un pilier s'effondre. L'ombre du père s'étend sur l'objet sexuel, soit sur une femme qui prend soin d'un blessé qui n'a même pas eu l'occasion d'être un combattant. « Je l'ai choisie, affirme-t-il, avec les mêmes traits de caractère que mon père, mais dévouée comme ma mère, et d'ailleurs, ils s'entendent fort mal ! »

S'éveiller d'un songe

Le songe de cet homme, c'est de croire à l'harmonie au sein de sa famille comme à celle qu'il recherche avec les hommes qu'il dirige, par le dialogue. Il n'aime pas le conflit, qui n'est pas incompatible, selon lui, avec le statut d'un militaire qui doit commander. À l'armée, ça marche, il est très apprécié et il n'est plus question de cet épisode que ses hommes ignorent. À la maison, sa femme, sans doute usée par tant de gentillesse, manie la parole blessante, et ce d'autant plus que c'est l'homme blessé, c'est-à-dire châtré, qu'elle aime.

Ce sujet, accroché au regard d'approbation et de désapprobation de l'Autre, se soumet à l'impératif cruel de faire « bonne figure » en toute circonstance, ce qui lui interdit de nommer la méchanceté, celle de l'autre et la sienne qu'il ignore totalement. Il ignore qu'il veut néantiser le regard, objet *a*, qui l'a, lui, anéanti.

Il y aura pour ce patient un deuxième trauma dont il parlera dans l'entretien, effet d'une rencontre avec un médecin voulant le guérir du premier trauma et qui ne ménage pas ses conseils : « Mais enfin, soyez combatif ! » lui dit-il.

2 Cette hypothèse, formulée par Guy Briole à l'occasion d'une intervention à la Section clinique de Lyon, en 2007, me sert de guide.

Cette interprétation a lieu après que son rival, l'amant de sa femme, lui a dit : « Tu es hors-jeu, maintenant c'est moi qui m'occupe d'elle ! » ; intervention d'autant plus violente, selon l'officier, qu'elle ne manque pas de justesse.

Ce n'est pas seulement du rapport à la castration qu'il s'agit ici, de son évitement : le trauma, dans ce cas, est l'effet d'une trop grande croyance en la bienveillance. Il est la conséquence d'une idéalisation qui apparaît lorsque le fantasme du « commandant qui veille sur ses hommes » se dénude. C'est lui, alors, qui perd la face.

Cette présentation a réveillé ce sujet qui a entrevu, derrière le visage de la femme secourable, le regard que lui-même mendie. Ce moment fut entre l'analyste et lui, une rencontre, mettant en jeu le corps. « Regardez-moi ! », semblait-il dire à l'analyste qui écoutait sa plainte avec un certain détachement. Là où, auparavant, il paraissait totalement centré sur sa douleur, il se redressait, sollicitait son attention, son aide, son assentiment ou sa réprobation. Il a appris que le traumatisme capture d'autant plus le sujet, qu'il fait de lui une victime propre à attirer la compassion. Ce n'est pas cet affect qui fait problème, mais le sacrifice de sa propre jouissance vivante et de son désir, qu'implique toujours cette position.

Quelque chose s'est ouvert qui a permis au psychiatre qui suivait ce patient de le retenir à l'hôpital, ce qu'il refusait depuis son admission, et de le suivre dans sa langue, jusqu'au point où il a aperçu qu'il y a des officiers, des hommes, qui viennent à la place du « commandant tout dialogue », qu'il n'y a pas.

L'entretien a conduit à un déplacement. Il y eut des moments d'échange, où le sujet raccrochait l'Autre, ne s'isolait plus, comme le faisait auparavant « l'homme blessé » avec sa douleur. Il revient alors vers l'analyste qui s'entretient avec lui pour que ce qui s'est mis en mouvement lors de cet entretien puisse être repris. Seul un interlocuteur orienté par la psychanalyste d'orientation lacanienne est en mesure de faire ici sa place au réel, afin d'en éloigner le sujet.

Il faut des années, en effet, pour pouvoir parler de syndrome de stress post-traumatique et ce ne sont pas les débriefings qui peuvent le prévenir. D'abord, il s'agit de prendre soin des corps, ce que les cliniciens attentifs à ces patients savent depuis longtemps. Pour parler de trauma, il faut les deux temps freudiens qui signent la *re*-prise, dans le fantasme, d'une rencontre avec le réel que la référence à l'événement ne sature pas. C'est bien dans la rencontre avec l'analyste que le sujet a chance de pouvoir « construire » *son* trauma.





À la lettre

Laisser le corps se dire
Yasmine Grasser
p 80

Petit éloge du trauma
Philippe Hellebois
p 85

Le complexe du tout-dire
Laure Naveau
p 89

>

retour sommaire

À la lettre

Laisser le corps se dire

Yasmine Grasser

Parler n'est pas dire, et dire n'est pas *se dire*. Dans « L'étourdit », Lacan distingue chacun de ces termes, les situant l'un par rapport à l'autre selon le principe de rétroaction du graphe. Il en résulte une logique d'emboîtement topologique qui vise à faire exister la psychanalyse. L'enjeu est éthique. Lacan ne le cache pas, le faisant savoir dès le début du texte quand il écrit que « le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il existe »[1]. Lui-même s'est voué à la tâche de restituer aux analystes le dire de Freud, à partir de l'expérience. Aujourd'hui, Jacques-Alain Miller, en faisant exister le dire de Lacan qui a sorti l'expérience analytique de sa stagnation, force cette expérience à *se dire.* Cette mise en perspective révèle à l'analysant qui veut le savoir que, par cet d'emboîtement, la vérité de ses dits est nouée aux dires de Freud et de Lacan qui ont fait chacun exister le discours analytique ; elle est aussi nouée au *se dire* dont un AE témoigne – lequel fait exister le réel de la psychanalyse dont Lacan a pu dire qu'il était son symptôme. Chaque génération d'AE a pour mission de faire exister le *se dire* de ce qui *reste oublié* de la psychanalyse.

Que se dise le Yad'lun

Lacan a forgé l'expérience de ce *se dire* en introduisant la dimension du corps dans l'expérience analytique ; non pas le corps spéculaire ni le corps biologique, mais le corps qui jouit du fait qu'il est parlant. Le *corps des parlants* en analyse est donc mis à l'épreuve du dit, du dire, du *se dire*. Le *se dire* vise le *dire vrai*[2] de ce qu'a à dire un *corps de parlant*. Ce *dire vrai* n'est pas du même registre que le dit dont on interroge la vérité, ni même de celui du dire de l'ordre du discours qui existe au dit comme *plus-de-jouir.* Ce *dire vrai* qui existe au corps qui jouit de parler concerne le choc initial de *lalangue* sur le corps. C'est un traumatisme. Que puisse *se dire* ce *dire vrai* dans l'expérience analytique implique l'accès aux mots de lalangue qui ont marqué le

1 Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 454.
2 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 185.

corps d'un événement de jouissance. Dans un récent article intitulé « Parler avec son corps », J.-A. Miller fait valoir qu'il y a d'abord le dire de Freud qui a fait exister la jouissance – « un corps ne parle pas, il jouit en silence »[3] –, et ensuite le dire de Lacan qui fait exister la jouissance au « corps qu'on a »[4]. Que l'homme parle « au moyen de son corps », et « à partir de cette jouissance une fois pour toute fixée »[5], éclaire le *dire vrai* de la jouissance fixée qui fait exister un *se dire* du corps qu'on a.

Ce *se dire* sépare le vrai du réel[6]. Qu'est-ce que cela signifie ? Lacan a repéré depuis longtemps que la vérité parle, certes, mais que, ne pouvant *se dire toute,* elle ne peut que se *mi-dire*. Dans le Séminaire *…ou pire*, il « casse sa formule du *mi-dire* » : ou bien *y en a*, *Yad'lun*, ou bien *pas de deux*, pas de rapport sexuel au niveau du réel[7]. Il y a donc une jouissance du corps qui existe, un *dire vrai* du réel qui trouve à *se dire* : soit dans la répétition du *y en a* du Un de jouissance qui se répète dans un symptôme, soit dans l'impossible du rapport sexuel comme butée du symbolique dans l'expérience analytique.

Laisser le corps *se dire* signifie que se dise ce *Yad'lun* qui s'est écrit dans le corps[8]. L'homme, en parlant, n'a que le choix de témoigner de son rapport au trauma de lalangue qui commémore l'irruption de la jouissance. On verra que Colette le démontre à partir de quelques signifiants qui avaient polarisé, au cœur de sa pratique d'écriture, une jouissance fixée en elle, et qu'elle retrouvait au détour d'un mot, d'un souvenir. En psychanalyse, ce signifiant qui a marqué le corps est à reproduire. L'opération de l'analyste vise alors à en soustraire la jouissance, soit à mettre le *se dire* du *Yad'lun* de Lacan au pied du mur. Cet enjeu est présent dans la pratique analytique dès les entretiens préliminaires. On verra que Lacan en donne au moins une indication[9].

Le projet fou de Colette

Colette a cherché à cerner le *dire vrai* de la jouissance en voulant écrire « Le roman d'une enfance »[10]. Elle s'y essaiera à l'âge de cinquante ans, à partir de récits courts qui parlent d'elle et constitueront le volume de *La Maison de Claudine*[11]. Dans trois d'entre eux[12], elle se souvient de la petite fille qu'elle était entre sept et dix ans, de son enfance solitaire livrée à l'énigme du corps et ses événements de jouissance. Colette avait été laissée libre de lire, jouer,

3 Miller J.-A., « Parler avec son corps », *Mental*, nº 27-28, 2012, p. 132.
4 Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.
5 Miller J.-A., « Parler avec son corps », *op. cit.*, p. 132.
6 Lacan J., *Le Séminaire*, *…ou pire*, *op. cit.*, p. 185-186.
7 *Ibid.*, p. 186.
8 *Ibid.*, p. 127.
9 Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne, L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, inédit. Voir particulièrement les cours des 16 mars et 25 mai 2011 pour l'ensemble de ce travail.
10 Colette, « Notice », *La Maison de Claudine*, *Œuvres* II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, p. 1609.
11 *Ibid.*, p. 967-1090.
12 *Ibid.*, p. 978-987.

vagabonder à l'envi. Seule pouvait la retenir la voix maternelle. Elle avait décrit dans ces récits la présence de la jouissance du corps qui se jouit, non bridée par ses parents ; elle avait aussi essayé d'y enserrer la trace signifiante de ce *se dire* impossible de la jouissance sauvage qui s'invitait dans son corps d'enfant. Elle a réussi à faire sourdre du signifiant ayant marqué son corps, traumatisant et exquis à la fois, un réel qui a déterminé son existence de femme libre et d'écrivain. On peut appliquer à *La Maison de Claudine* le terme de « biographie seconde, [...] dite infantile »[13] dont se sert Lacan pour frapper les esprits et qualifier le mode de présence sous lequel est offert au sujet la jouissance.

Dans son jardin, Colette se souvient avoir profité avec ivresse de son corps, vivant, congestionné et qui éclate telle une bulle de savon sous l'action du signifiant. Il s'agit du mot *marin* dans « La Petite », *enlèvement* dans « L'enlèvement », *presbytère* dans « Le curé sur le mur ». En tant qu'elle a un corps, son art s'enracine dans ce réel de la pulsion du corps qui se jouit. Le mot qui émerge, arraché à la langue maternelle, vient soudain percuter son corps, y commémorant la rencontre initiale du langage avec la jouissance, la laissant « absente » à elle-même – ce qu'elle a inscrit par des points de suspension.

La Maison de Claudine était pour Colette son « livre le plus *véridique,* celui où il y a le moins de transposition »[14]. Un livre véridique signifie littéralement « qui dit la vérité ». Colette ne se souciait pas de la vérité. Le mot *véridique*, écrit par elle en italique, attire l'attention. Il est composé de vrai et de dire, ce qui signifie *dire vrai*. Alain Rey a répertorié l'usage qu'a fait Colette de ce terme en proposant cette définition : « ce qui présente un caractère de vérité, de conformité avec le réel : qui ne trompe pas »[15]. Lacan distingue le réel qui ne trompe pas du vrai, ce que ne fait pas A. Rey. Cependant, il a entr'aperçu le rapport lacanien de Colette à la langue. Dans son Séminaire *...ou pire,* Lacan emploie le mot « véridique » pour évoquer le *Parménide* : « c'est l'Un qui se dit. Il se dit en visant à être vrai », et quelques lignes plus loin : « l'Un, quand il est véridique, quand il dit ce qu'il a à dire, on voit où ça va, en tout cas à la totale récusation d'aucun rapport à l'Être »[16]. Ainsi le *dire vrai* de l'Un, de l'ordre du « véridique », récuse tout rapport à l'Être. On en déduit que le *dire vrai* du Un de jouissance *existe* à toutes les fictions de l'Être et ne peut *se dire* qu'en tant qu'il s'est écrit. Colette, dans chaque récit de *La Maison de Claudine*, s'est efforcée de faire apercevoir un moment d'existence au sens de *Yad'lun* qui existe comme écrit dans le corps. Et en effet, ces récits introduisent « à l'unique de son corps », sa langue étant son seul guide.

Ce *Yad'lun*, jouissance du Un qui ne ment pas, la faisait s'enfuir tout au fond du jardin et rester là, « si tranquille », dans l'attente du moment à la fois si redouté et désiré. On peut dire que le roman le plus *véridique* de Colette est bien celui qui s'est imprimé sur son corps comme « Histoire d'Uns », selon l'intitulé donné par J.-A. Miller à l'un des chapitres du Séminaire *...ou pire.*

<

13 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, p. 332.
14 Colette, *Œuvres*, *op.cit.*, p. 1619.
15 Le Robert, *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, 2005.
16 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, *op. cit.*, p. 185.

Une analyse est-elle traumatique ?

Peut-on viser la mise en œuvre de ce *véridique* traumatique à l'orée de l'expérience analytique, comme l'écrivain Colette le convoquait avant d'écrire chacun de ses récits ? La question se pose si l'on envisage qu'une analyse conduite à son terme vise à repérer le fait qu'un signifiant a marqué un point du corps et que, ce repérage étant obscurci, l'aide d'un analyste a été requise[17]. Comment un analyste aidera-t-il l'analysant potentiel à dire non seulement le vrai de ce qui lui arrive, mais aussi le *véridique* du *dire vrai* du signifiant qui a marqué le corps, qu'il *se dise* comme réel ? Lacan, dans son Séminaire *...ou pire*, interroge comment introduire cet enjeu dans l'expérience analytique et mettre un terme aux entretiens préliminaires. Il y donne au moins une indication qui concerne la position de l'analyste : « le premier pas de l'expérience analytique, écrit-il, est d'y introduire l'Un comme l'analyste qu'on est »[18].

L'Un surgit de l'analyste « qu'on est ». Dans le contexte de ce Séminaire, cette formule est à référer à l'ontique de Lacan. L'analyste n'est pas un être, l'Un *existe* à l'être. Cet analyste, s'il s'est analysé, s'est défait de toutes les fictions de l'être qui l'avaient habité, jusqu'à dénuder le Un de jouissance qui a marqué son corps. Cet Un fait la racine de son symptôme. Mais il n'existe *de* l'analyste que par la grâce d'un analysant. Donc, rencontrer un dit-analyste ne suffit pas à devenir un analysant, il faut que « l'analyste qu'on est » sache de quel Un il s'agit. Lacan n'introduit pas n'importe quel Un. Il récuse les Uns de divertissement, bien qu'il aime à prouver qu'ils ne sont que des tentatives pour énoncer le rapport sexuel impossible. Le Un qui l'intéresse, pour tenir la position de l'analyste, il le trouve dans le *Parménide* de Platon et dans la théorie des ensembles. Il s'agit d'un Un de différence, n'ayant pas d'Autre et venant en lieu et place du rapport sexuel qu'il n'y a pas chez l'être parlant. Cet Un ne fait pas deux. Toute tentative de vouloir faire couple échouera sur cet Un qui existe à l'être.

Ce « Un qu'on est » résulte de sa propre expérience analytique, un analyste y apprend à résister aux captures de l'imaginaire et aux moires de l'être. Mais comment ce « Un qu'on est » est-il constitutif du « premier pas de l'expérience analytique » ? Lacan explique ce qu'il attend de ce Un : qu'il provoque une réponse d'analysant et donc mette un terme aux entretiens préliminaires. Il faut noter ici le moment de la mutation de celui qui est venu voir Lacan, pas encore un analysant, et qui le devient quand il « vous reproche de n'être qu'un entre autres »[19]. C'est, selon Lacan, « le premier mode de manifestation de l'analysant qui surgit ». Ce reproche que l'analysant adresse à l'analyste – « n'être qu'un entre autres » – signe donc pour Lacan l'entrée dans la logique de l'expérience. Ce premier pas dans l'expérience analytique a nécessité « l'Un qu'on est » et le « n'être qu'un entre autres », deux sortes de uns qui n'ont pas la même valeur, le « Un sans deux », et le « un entre ». Le « un entre », c'est l'Autre « dont il s'agirait dans le rapport sexuel »[20].

>

17 *Ibid.*, p. 151.
18 *Ibid.*, p. 127-128.
19 *Ibid.*, p. 228.
20 *Ibid.*, p. 120.

Mais Lacan explique bien que l'analysant ne s'aperçoit pas tout de suite que de « ces autres, il n'a rien à faire avec eux », ils servent juste à fonder *d'eux*, le deux du couple, et « c'est pourquoi il voudrait être le seul avec l'analyste pour que ça fasse deux ».

En résumé, introduire « l'Un qu'on est » dans l'expérience permet que l'analysant se manifeste comme aspiration à l'être deux, soit à faire deux. Ce premier pas de l'expérience consiste à faire la place à un dire qui est encore voilé, mais qui aura à se dire pour faire exister le *dire vrai* qui ne peut pas *se dire*. L'analysant ne pourra en effet que se diviser et admettre qu'il ne produit aucune vérité, qu'il bute sur les deux faces du *mi-dire* : l'impossible à écrire du rapport sexuel et l'impossible de *se dire* de ce qui s'est écrit comme *Yad'lun*.

Pour conclure, une question : pourquoi un analysant apprend-il dans son analyse qu'il a eu un parent traumatique ? Une analyse n'est pas en soi traumatique. Lacan souligne que tous les praticiens ont constaté qu'une analyse est une production de névrose[21]. Le pas de plus de Lacan a été de s'apercevoir que « cette névrose n'est atteignable que dans la mesure où l'action des parents s'articule de la position de l'analyste ». Pourquoi cette précision ? Parce que l'action du « parent traumatique » ayant convergé par le passé vers un signifiant qui a émergé de la névrose produite, cette névrose comporte pour l'analyste que tout ce qui s'articule dans l'expérience s'ordonne des effets de ce signifiant. Ainsi, l'analysant repérera l'agent traumatique comme étant celui qui aura contribué, « innocemment » précise Lacan, au traumatisme de lalangue sur le corps. On le conçoit dans la mesure où le destin du corps des parlants est de témoigner des mots dont le langage a fixé la jouissance dans l'enfance.

Colette a décrit comment certains mots, qu'elle a fait siens dans sa solitude, séparés de l'Autre, se sont trouvés soudain liés à l'écho en elle de la voix maternelle et ont percuté son corps. Il n'y a que le traumatisme de lalangue. Un petit enfant en témoigne au moment de ses premières énonciations, car celles-ci s'autorisent d'un événement de jouissance ayant marqué son corps, et qui restera pour lui probablement inoubliable.

21 *Ibid.*, p. 151.

Petit éloge du trauma

Philippe Hellebois

C'est le réel qui permet de dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants.
Jacques Lacan, « Télévision »[1]

Le trauma n'a pas bonne presse et, des Grecs à nos jours, ce n'est qu'accidents, blessures, fractures ou, de façon dite « figurée » par les dictionnaires, déroute et désastre – l'étymologie reste obstinément sinistre. Freud amorça un virage spectaculaire en abandonnant sa théorie de la séduction, à l'origine de la névrose, pour celle du fantasme. La catastrophe ne disparaissait pas entièrement mais, en quelque sorte, se métamorphosait en un trait aussi nécessaire que structural – indispensable au névrosé, le fantasme est en son fond toujours un peu masochiste puisqu'il s'agit toujours d'un scénario organisant un *se faire… battre, manger, chier, voir ?* Enfin Lacan vint et, le premier, fit sentir dans son texte, aussi classique que méconnu, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », que le trauma pouvait aussi avoir une vertu, celle de porter la vie, fut-elle brutale, là où il y avait la mort.

Il notait que Gide avait très mal commencé, et qu'il était un enfant mortifié, au point de n'avoir pas figure humaine. Ceci veut dire que la jouissance de cet enfant rechigné et idiot[2], en proie à une masturbation compulsive sans dissimulation ni culpabilité, n'était appareillée d'aucun semblant. La mortification n'installait en sa jouissance, que Lacan qualifiait de primaire, qu'un abîme : ne le menaient à l'orgasme que la destruction pure et simple, ou encore le récit de la transformation de Gribouille en rameau de verdure dérivant au fil de l'eau – soit des formes, selon Lacan, « parmi les moins con-

1 Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 516.
2 Ce sont les propres termes de Gide que Lacan tempère d'une expression plus précise, celle d'« enfant disgracié ». Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 756. Voir aussi, Miller J.-A., « Sur le Gide de Lacan », *La Cause freudienne*, nº 25, septembre 1993. Voir également Hellebois Ph., *Lacan lecteur de Gide*, Paris, éditions Michèle, 2011.

stituées de la douleur de l'existence »[3]. L'on en trouve une description quasi clinique dès les premières pages des Mémoires de Gide, intitulées *Si le grain ne meurt,* dans lesquelles il montre comment l'enfant qu'il était se masturbait sous la table du salon pendant que sa mère recevait, ou encore dans la salle de classe avant d'être surpris par l'instituteur. « J'alternais, disait-il, le plaisir et les pralines. »[4] François Mauriac, qui s'y connaissait en matière de macération morbide, pouvait ainsi, bien plus tard, être pris devant une photo de cet enfant d'une sorte d'horreur théologale, alors qu'Henri de Régnier y trouva l'occasion d'un mot d'esprit qui touchait juste : « Ci-Gide ».

La raison de cette triste conjoncture est double, comme les parties constitutives de ce que l'on appelle un couple. Son père, par sa mort trop précoce alors que Gide avait onze ans, n'avait pas eu le temps de lui donner la parole qui « humanise le désir », soit celle par laquelle il le rend supportable à l'enfant. L'Autre de ce désir, sa mère, était un personnage particulièrement peu vivant, c'est-à-dire très peu connecté au phallus. Aussi peu avenante aux prétendants qu'aux grâces, selon Lacan, elle n'usait que de la parole qui protège et interdit, et surtout ne connaissait l'amour que réduit aux commandements du devoir. De désir lié au phallus et à l'homme, aucune trace, et elle n'avait de passion que contenue et idéalisée pour sa gouvernante – le régime de sa jouissance était celui que Lacan qualifie d'abnégation[5]. C'est dire que le désir de la mère n'avait pour l'enfant Gide d'incidence que négative pour en faire le mort-vivant évoqué plus haut.

C'est sur ce terrain pétrifié que surgit une autre figure du désir féminin sous les espèces de la tante de Gide, la femme de son oncle, frère de sa mère, créature ensoleillée, sensuelle et scandaleuse, qui ne se contentait pas du régime de privations ayant cours dans cette famille protestante rigoriste – « un fief de religionnaires et un parc de maternage moral »[6]. Tout en trompant son mari qu'elle finira par quitter, elle aura le temps de séduire le petit Gide, et ceci sans devoir recourir aux grands moyens – probablement ne s'aperçut-elle même pas de ce qu'elle faisait puisqu'elle se contenta, selon le récit qu'en donna Gide dans *La porte étroite,* de fort peu : « « Un jour de l'été […], j'entre au salon chercher un livre ; elle y était. J'allais me retirer aussitôt ; elle qui, d'ordinaire, semble à peine me voir, m'appelle : "Pourquoi t'en vas-tu si vite ? Jérôme ! Est-ce que je te fais peur ?" Le cœur battant, je m'approche d'elle ; je prends sur moi de lui sourire et de lui tendre la main. Elle garde ma main dans l'une des siennes et de l'autre caresse ma joue. "Comme ta mère t'habille mal, mon pauvre petit !" Je portais alors une sorte de vareuse à grand col, que ma tante commence à chiffonner. "Les cols marins se portent beaucoup plus ouverts !" dit-elle en faisant sauter un bouton de chemise. – "Tiens, regarde si tu n'es pas mieux ainsi !" – et, sortant son petit miroir, elle attire contre le sien mon visage, passe autour de mon cou son bras nu, descend sa

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 258.
4 Gide A., *Si le grain ne meurt, souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009, p. 120.
5 Lacan J., « Jeunesse de Gide … », *op. cit.*, p. 745 et 754.
6 *Ibid.*, p. 746.

main dans ma chemise entrouverte, demande en riant si je suis chatouilleux, pousse plus avant… J'eus un sursaut si brusque que ma vareuse se déchira ; le visage en feu, et tandis qu'elle s'écriait : "Fi ! le grand sot !" – je m'enfuis ; je courus jusqu'au fond du jardin ; là, dans un petit citerneau du potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce que cette femme avait touché. »[7]

Trois fois rien, c'est déjà quelque chose, qui constitua indéniablement, selon Lacan, pour l'enfant Gide alors âgé de treize ans, un trauma, soit un désir venant du dehors alors que rien en lui ne pouvait l'accueillir[8]. Qu'est-ce que cela changea ? Le principal, puisque par ce biais incongru, il acquit enfin figure d'homme, c'est-à-dire devint désiré et désirant, autrement dit vivant. Ses modalités en furent, comme chez chacun, évidemment singulières, Gide se distinguant en plus par le souci permanent de s'expliquer – « Nous devons tous représenter » disait-il, formule constituant le pur secret de sa vie[9] –, souci dont son œuvre même sera le produit. Il devint désirant, mais en femme, identifié à son aimable tante, et ne désira donc que le petit garçon qu'il fut dans ses bras – comme il ne pouvait en être l'objet, il s'identifia au désir même de celle-ci.

Il devint aussi un grand amoureux, l'homme d'un seul et unique amour, celui qu'il voua à sa cousine germaine Madeleine, la fille de sa séductrice, dès lors que, peu de temps après, il la retrouva en larmes. Elle pleurait l'infortune de son père trompé, et Gide n'eut de cesse de la protéger de ce désir même : « Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie. »[10] Ce fut un amour indestructible mais mort, ainsi qu'un mariage tout aussi idéal, et Gide ne craignait pas de comparer son couple à celui de Dante et de Béatrice.

Il sortit de tout ceci, non pas divisé mais clivé, déchiré entre deux parts hétérogènes de lui-même. D'un côté, il continuait à mêler l'amour et la mort, et, de l'autre, dans l'imaginaire, il désirait le reflet de ce qu'il avait lui-même été quand il avait rencontré le désir et la vie. Jacques-Alain Miller a donné de cette conjoncture un mathème aussi saisissant que lumineux $(- / \varphi)$, montrant combien la soustraction symbolique et la compensation imaginaire jouaient leur partie séparément. Le désir de l'intruse fit donc office de réel violent, sauvage, mais aussi salvateur – violent de ne venir que du dehors sans correspondre en lui à rien sinon à une sensualité primaire forte mais diffuse ; sauvage de ne se préoccuper nullement de ce qu'il pouvait comme enfant en supporter ;

7 Gide A., *La porte étroite*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, p. 500.
8 Lacan J., « Jeunesse de Gide … », *op. cit.*, p. 753-754. Voir aussi Lacan J., *Le Séminaire*, livre vi, *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 259.
9 Lacan J., « Jeunesse de Gide … », *op. cit.*, p. 752, note 3.
10 Gide A., *La Porte étroite*, *op. cit.*, p. 503-504. Lacan considère d'ailleurs que ce vœu de protection d'un garçon de treize ans pour une fille de quinze signe l'immixtion de l'adulte dans son monde. *Cf.* Lacan J., « Jeunesse de Gide… », *op. cit.*, p. 753.

mais salvateur de le mettre en rapport pour la première fois avec un autre désir que celui du devoir, un désir qui lui permit de devenir celui qu'il a été[11].

L'on pourrait se faire l'avocat du diable en se demandant le lien de tout ceci avec la pratique de la psychanalyse, d'autant que Gide ne s'y est pas risqué, hormis six malheureuses séances dans les années trente, et sur lesquelles, lui d'ordinaire si prodigue en détails et révélations, ne s'est guère expliqué. Lacan a néanmoins souligné à son propos combien la position du parent traumatique pouvait nous intéresser de par sa proximité avec celle du psychanalyste – le premier produisant innocemment la névrose, tandis que le second reproduit, dit encore Lacan, la dose de jouissance qu'elle contient[12]. De son côté, J.-A. Miller souligne combien le statut du psychanalyste est supporté par le non-sens, ce qui doit plutôt le pousser à jouer à l'événement de corps et à faire semblant de traumatisme[13]. C'est dire que si notre ressort, sous les espèces du réel, est identique au parent en question, notre usage doit évidemment s'en démarquer. Si les parents ignorent quelles sont les touches du clavier logique de leur enfant qu'ils actionnent, il ne peut en être de même de l'analyste qui ne fait pas d'interprétation sans se demander ce que l'analysant pourra en supporter. Il y a entre les deux positions la différence d'un calcul, et donc, tout un monde, même s'il est mince – le réel fait l'efficacité de l'analyse, mais aussi son péril.

11 Lacan J., « Jeunesse de Gide … », *op. cit.*, p. 756, et *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 259.
12 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 151.
13 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 17 décembre 2008, inédit.

Le complexe du tout-dire

Laure Naveau

Le fait qu'un enfant dise peut-être, pas encore, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritus avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille.

Jacques Lacan, Conférence à Genève sur le symptôme

L'eau du langage laisse au passage ce que Lacan a appelé la *lalangue*. Chacun parle sa langue. La psychanalyse a mis en valeur le fait que le moment où le désir s'humanise est celui où l'enfant naît au langage. Humanité du langage.

Dire que le sujet est un effet de discours, essentiellement du discours parental, c'est supposer qu'il est parlé avant d'être parlant. Mais dans ce qu'il advient de nous, au-delà de nos déterminations signifiantes, chacun a sa part. Par exemple, dans la façon dont nous nous emparerons des signifiants de l'Autre, de cette langue que l'on dit « maternelle », pour la faire sienne, pour y mettre du sien. Il y a une mise propre du sujet, une mise libidinale, qui est décisive face au savoir de l'Autre, au discours de l'Autre, et une modalité de réponse singulière à la demande et au désir de l'Autre dont nous sommes dépositaires, qui sont essentielles à la position d'un sujet.

Qu'est-ce qui, dès lors, de la langue, de l'entrée dans le langage, peut faire traumatisme ? Et quelle décision de l'être nous en extrait ?

Les mots qui blessent

Lacan s'est beaucoup amusé avec la langue. Il a inventé des néologismes heureux, pour faire résonner, dans la langue, l'os de son propos. Pour dire le traumatisme qui, dans son lien à la langue et au malentendu, a pour conséquence d'affecter chacun dans son corps, il a forgé le terme de *troumatisme* : impossible de tout dire, il y a un trou dans le langage, un trou dans l'Autre du langage, qui laisse le sujet démuni. Pour parler du sujet de l'inconscient, en

tant qu'être parlant affecté par le langage, il a construit le vocable de *parlêtre* qui a fini par remplacer celui d'inconscient freudien. Et pour rendre compte du fait que chacun parle sa langue, de ce que la langue contient ce que chacun y ajoute d'affect, de jouissance, il a inventé lalangue, qui résonne avec la lallation du petit enfant, qui lie les sons avant les sens.

Dire lalangue en un seul mot, c'est donc désigner – selon la belle expression que Jacques-Alain Miller en a donné dans un texte intitulé « Théorie de lalangue »[1] – la langue du son, celle d'avant le sens, que la psychanalyse a libérée de ses chaînes. Et ainsi n'échappe-t-elle pas aux malentendus, « parce que les sens croissent sur les sons »[2].

Un nouveau complexe familial est ainsi en question : le complexe du *tout-dire*. Le traumatisme vient ici d'un dire malheureux, du mot qui blesse.

C'est ce noyau traumatique, celui du déchainement du sens, qui peut être retrouvé dans la langue du transfert avec un analyste.

En encourageant le patient à parler, à dire n'importe quoi, un analyste sait, parce qu'il en a fait lui-même l'expérience et en a démontré les effets au cours de sa formation, qu'un savoir insu se cache dans ce qui se dit. Le sujet pâtit de ne pas savoir ce qui se dit, et qui constitue sa réponse à ce qui s'entend. La sortie du Séminaire VI de Lacan, *Le désir et son interprétation*, nous met au défi d'extraire les perles de ce qu'*interpréter* signifie. Un dire peut alors s'effacer « derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »[3], et là réside la nouveauté de la psychanalyse.

Plus que d'un silence ou d'un secret, la psychanalyse révèle que nous sommes malades d'un dire. « Le sujet vient en analyse essentiellement parce qu'il est malade de certains énoncés »[4]. Il est malade d'un dire qui a résonné dans son corps et qui y a laissé des traces, des marques de symptômes comme événements de corps, comme traumas. Et la psychanalyse est venue proposer aux parlêtres que, tels des hiéroglyphes, ces marques puissent être déchiffrées. La fonction de l'analyste réside alors, en ce sens, dans le fait de désamorcer les énoncés dont le sujet a pâti, pour le conduire en un point où, précisément, il pourra faire de la langue son propre symptôme, un symptôme hors sens. Et où il pourra *habiter son corps*[5].

Si la psychanalyse opère avec la parole, ce qui s'est construit avec la parole peut *se défaire par la parole*[6]. La conférence de J.-A. Miller intitulée

1 Miller J.-A., « Théorie de lalangue (rudiments) », *Ornicar ?*, n° 1, janvier 1975, p. 16-34.
2 *Ibid.*, p. 33.
3 Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.
4 *Cf.* Miller J.-A., « Histoires de… Psychanalyse » : « Est-il normal que le psychanalyste soit quelqu'un de si bizarre ? », une émission diffusée sur France Culture le 2 juin 2005.
5 *Cf.* Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 409.
6 *Cf.* Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 15 novembre 1977, inédit.

« Vous avez dit bizarre ? »[7], portant sur l'interprétation analytique, développait ce point vif : est-il normal que le psychanalyste soit quelqu'un de si bizarre ? En fait, il soulignait que la bizarrerie de l'interprétation de l'analyste résonne avec la bizarrerie du patient qui vient en analyse. Car l'inconscient, c'est, en effet, ce qui fait faire des bizarreries. Et le psychanalyste est celui qui sait se faire le partenaire du sujet d'un inconscient bizarre, sans se fixer de but éducatif, ou réactionnaire, face à la bizarrerie, face au bouleversement des normes de la civilisation dite « hyper moderne », et face au « tout dire », au « tout montrer », au « tout voir » compulsifs de cette civilisation déboussolée.

Ce qui se découvre alors dans une analyse, poursuit J.-A. Miller, c'est que le sujet souffre essentiellement de choses qu'on lui a dites. « Il souffre des mots qui blessent : C'est le monde des mots qui crée le monde des choses », écrivit Lacan dans son grand texte fondateur[8]. Le pouvoir des mots est le pouvoir de nommer : « La nomination est ce qui noue et tresse, à travers les générations, le fil des lignées »[9]. C'est ce qui nous inscrit dans la suite des générations, hors de laquelle le sujet se retrouve sans point d'appui.

Entrer dans la danse du langage

Dans le rapport au savoir que promeut la psychanalyse, il s'agit donc d'accepter d'en passer par ce *stade du bizarre* pour entrer dans la danse du langage. C'est ce qui s'appelle l'apprentissage, disait encore J.-A. Miller : on apprend d'abord à parler comme tout le monde, même si c'est à ce stade que l'on se bricole, à l'occasion, une langue à soi, dont on tire une jouissance toute spéciale.

Pour devenir homme, nous avons besoin de ce bain, de cette eau de langage. Et lorsque Freud invente la psychanalyse, c'est-à-dire l'association libre, il apprend à l'humanité à parler, à jouer avec la langue d'une façon nouvelle, sans s'occuper du bon sens. Mais surtout, il apprend à reconduire le sujet vers un bien dire salutaire, marqué par le *pas-tout* dire.

Si cela allège, en effet, de laisser l'initiative aux mots, de relâcher les liens du son et du sens dans un rapport aléatoire, comme le poète Tristan Tzara l'évoque lorsqu'il écrit que « les cloches sonnent sans raison », l'analyste est là pour cela. L'analyste est là pour que ces liens se relâchent, pour que surgisse du nouveau dans la vie, dans notre façon de dire, de s'affranchir des dits qui ont laissé des marques, qui ont fait traumatisme.

La psychanalyse est créatrice parce que l'analyste agrandit les ressources de lalangue. Il élargit le circuit en ouvrant un espace relativement à la langue maternelle. Il tempère ainsi un réel contenu dans l'énigme du sens, qui peut terrifier le petit enfant. L'art du langage se noue alors au réel de la langue et le sujet peut trouver son mot juste. Il peut dire ce que serait la vérité cachée

7 Miller J.-A., « Vous avez dit bizarre ? », *Quarto*, n° 78, février 2003, p. 3-17.
8 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 276.
9 *Ibid.*, p. 277.

de son symptôme que lui seul connaît et qui est marquée, en tant que telle, par ce *mi-dire* que Lacan attribue à la vérité.

Si la loi de la parole est don de langage, chacun en porte la marque et chacun y met sa part propre, celle que Lacan indexait du mot « grâce ». Cette grâce porte en elle la marque inaugurale qui a frappé le sujet comme un coup de fouet, dont il peut faire un coup de dé – « du réel faire hasard »[10].

Comme l'a souligné le philosophe Martin Heidegger dans son article intitulé « Logos » – traduit par Lacan –, *logos* signifie à la fois *recel* et *dévoilement*. L'essence du *legein*, du parler, c'est le legs, c'est ce qui est laissé en dépôt. Se plier à la discipline du dépôt et du dévoilement de la parole, donner, à cette alluvion de malentendus qu'est la langue, toute sa dimension de symptôme, et faire, du rapport à lalangue de chacun, un symptôme, donne ainsi chance à la création langagière et à une réinvention de sa vie. Michel Leiris ne donnait-il pas comme définition du langage : « engage au jeu, par élan »[11] ?

Jacques Lacan, pour sa part, indiquait dans son Séminaire sur Joyce, qu'une langue ne peut être dite « vivante » qu'à la condition de lui « donner « un petit coup de pouce »[12]. « On n'est plus victime de rien, même de l'arbitraire, du pire, de ce qui détruit la vie, quand on le décrit avec ses mots propres », écrivait pour sa part David Grossman[13].

Belle leçon de courage ! – celle qui consiste à traverser ce fleuve de malentendus, de mal dire, et de *traumas*, pour rejoindre la rive du bien dire, ou psychanalyse et écriture isolent un réel et se nouent autour de la lettre.

10 *Cf.* Laurent É., « Du réel faire hasard », *Le Bulletin / ACF-Aquitania*, nº 3, juin 1994, p. 6-9.
11 Leiris M., *Langage Tangage*, Paris, Gallimard, 1987, p. 37.
12 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 133.
13 Cité en exergue du livre de Colombe Schneck, *La réparation*, Paris, Grasset, 2012.



Dans la passe

L'urgence de Lacan
Bernard Seynhaeve
p 96

Du traumaéthique
Anaëlle Lebovits-Quenehen
p 99

Le trou-matique *de l'expérience analytique*
Hélène Bonnaud
p 105

>

retour sommaire

Dans la passe

L’urgence de Lacan

Bernard Seynhaeve

L’analysant, dans le cours de sa cure, peut-il faire une rencontre traumatique ? Pour moi, la réponse est évidente. Oui, bien sûr, et c’est même ce qui définit ce que Jacques-Alain Miller nomme *la passe une*, soit le moment de passe dans l’analyse où l’inconscient transférentiel laisse place à l’inconscient réel. C’est ce passage qui a ponctué mon analyse.

La passe une, c’est l’expérience de l’Un. La passe une, c’est la passe de l’Un.

Urgence de la passe et urgence subjective

Qu’est-ce que le traumatisme ? Un trou dans le savoir. Telle est la définition que donne Lacan du traumatisme. Mais c’est aussi ce que produit la percussion inaugurale de la rencontre du signifiant Un avec le corps de l’être parlant, choc qui le conduit à associer d’autres signifiants pour faire chaîne, construire son mythe et donner sens à sa vie.

À rebours, que se passe-t-il lorsque la chaîne de ce mythe se rompt ? Cet événement fait *troumatisme*. Il plonge le sujet dans le hors sens du signifiant Un, ce signifiant qui fait le bord du trou du réel. C’est la rencontre du réel. Se révèle alors, dans l’analyse, la jouissance secrète qui anime ce *parlêtre*. C’est ce qui s’est produit dans ma cure.

Mon hypothèse est la suivante : l’urgence de la passe, ou plutôt l’urgence *par* la passe – telle que l’on peut l’entendre à la suite des développements que J.-A. Miller en a donnés – me semble être le point d’Archimède du désir de l’analyste.

Une réflexion précieuse faite par Marie-Hélène Brousse dans le cadre des journées du RI3 consacrées aux « cas d’urgence » me donna cette idée. Elle y remarquait que l’« urgence », signifiant prélevé dans la « Préface à l’édition anglaise du Séminaire XI » de Lacan, ne désigne pas, dans ce contexte, l’urgence subjective. Ainsi, se distinguent urgence de la passe et urgence subjective.

Cette nuance me semble intéressante pour saisir la portée de ce texte sur la passe.

Quand il y a du psychanalyste

Comme J.-A. Miller le rappelle dans « L’inconscient réel »[1], c’est dans un texte de 1966, contemporain de sa « Proposition du 9 octobre… » et intitulé « Du sujet enfin en question », que Lacan fait référence à l’urgence subjective. « Il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives »[2], écrivait-il, tandis qu’il questionnait déjà la formation du psychanalyste. Dans sa « Proposition du 9 octobre… », Lacan utilise encore le concept de sujet. « Un sujet ne suppose rien, il est supposé […] par le signifiant qui le représente »[3]. Ainsi, l’algorithme du transfert se déduit-il du concept de sujet du signifiant : le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

C’est donc logiquement que Lacan peut avancer cette phrase sur la formation du psychanalyste : « Il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives »[4].

De même, lorsque Lacan évoquera à nouveau la passe à la fin de son enseignement, alors qu’il est déçu de ses effets, il n’utilisera pas le signifiant « urgence subjective » mais celui de « cas d’urgence ».

Poursuivant mes remarques à partir de la « Préface à l’édition anglaise du *Séminaire XI* »[5], je dirais que l’urgence du parlêtre, et non plus celle du sujet, se situe au joint du corps et du langage, au lieu du troumatisme. L’os de ce petit texte qui se lit comme un testament est une recommandation adressée à ceux qui sont allés jusqu’au terme de leur analyse et se vouent à « satisfaire ces cas d’urgence ».

L’urgence, comme Lacan la théorise, se situe au point d’Archimède de toute création humaine. Elle se situe à ce moment logique de déstabilisation subjective qui justifie la hâte du parlêtre et qui rend possible sa mise au travail. L’urgence est le temps logique d’avant la « mise en mouvement » du parlêtre dans une demande. Elle anime, elle pousse l’être parlant vers un appel à l’Autre. L’urgence est ce moment que l’on situe ainsi au temps logique qui précède le transfert. Le transfert ne peut se concevoir que dans un état d’urgence.

L’urgence de Lacan se situe au joint de la parole et de la jouissance, de ce qui fait le plus singulier de chacun de ces êtres parlants, de ces corps parlants, qui jouissent de parler. L’urgence du parlêtre correspond au temps du traumatisme. C’est cette urgence-là que la psychanalyse veut protéger au XXIe siècle, c’est cette urgence qu’elle veut accueillir.

Dans le dispositif analytique, le psychanalyste est cette personne, ce « quelconque » qui incarne le lieu d’adresse de ces êtres spéciaux. Il est celui qui accepte de faire « la paire » avec ces cas d’urgence. Lacan recommande

1 Miller J.-A., « L’inconscient réel », *Quarto*, nº 88-89, décembre 2006, p. 9-10.
2 Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.
3 Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 248.
4 Lacan J., « Du sujet enfin en question », *op. cit.*, p. 236.
5 Lacan J., « Préface à l’édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001 p. 571-573

ici à ces psychanalystes de s'expliquer sur ce qui les autorise à occuper cette fonction. Il s'adresse plus précisément à ceux qui ont fait la passe, aux AE, qui peut-être pourraient dire quelque chose de l'être du psychanalyste.

Urgence et supposition de savoir

Je me suis rappelé que lorsque je suis entré dans le dispositif analytique, je m'étais exclamé : « Il était temps ! » C'était déjà l'indice de l'urgence analytique.

« Parlez en roue libre. […] Je mettrai la ponctuation, les virgules, les guillemets, je soulignerai, je mettrai les points. » C'est ainsi que J.-A. Miller présentait la règle analytique sur France Culture[6]. Associer, faire chaîne, trouver à relier S_1 à S_2 procure de la jouissance. Le transfert, qui se fonde sur ce principe de production de savoir, est avant tout production de jouissance. La cure peut s'infinitiser. « Je mettrai les points », avait-il donc dit. Je ne l'avais jamais si bien entendu que dans la passe une. Le point dont il est question est une ponctuation toute seule, sans texte. Un point sur fond de silence. Entre S_1 et S_2, l'analyste, le désir de l'analyste, s'interpose, il isole S_1 radicalement et plonge l'analysant dans l'urgence. C'est un moment traumatique. C'est cette urgence-là qui est traumatique. Elle m'a précipité dans le mouvement de la sortie de la cure et – puisqu'il m'est apparu qu'il s'agissait de l'envers et l'endroit de la même pièce –, d'un *pas-hâté*[7], dans la passe. Ainsi est-ce la contingence de la coupure qui a ordonné ma passe.

Après la lecture de ce texte de Lacan, je la présenterais maintenant, prioritairement, selon la modalité de la nécessité. La passe, pour moi, était, en effet, nécessaire. Sortie de cure et passe se sont présentées comme une nouvelle paire dont l'urgence produite par la découverte du trou était l'avant-garde.

Lorsque se révèle ce que l'on a construit de son histoire pendant sa cure, que son mythe n'est que semblant et que l'on s'est laissé fasciner par le sens, lorsqu'on s'aperçoit que le sens de la parlotte masque la jouissance qu'elle recèle, une fois que ses coordonnées subjectives ont été ébranlées, comment peut-on faire pour continuer sa vie ? Les cartes maîtresses avaient été découvertes, il fallait poursuivre la partie, autrement. Il le fallait, c'était indispensable, il fallait bien à un moment donné trouver une issue, faire redémarrer la chaîne signifiante, refaire alliance avec la jouissance, faire alliance avec son symptôme, produire du savoir. Cette fin, j'ai donc dû la décider. C'était pour moi un choix forcé.

Comment allais-je m'y prendre ? Avec la nouvelle donne, S($\barA$), la découverte de la vérité menteuse, et avec les moyens du bord. Avec du signifiant. Concaténer, forcément. Enchaîner malgré tout S_1 et S_2. C'est ainsi que la passe s'est imposée à moi, la passe en tant que traitement *par* l'urgence de la coupure de la paire. Une nouvelle paire s'inventait ainsi avec l'École pour partenaire.

6 *Cf.* Miller J.-A., « Histoires de… Psychanalyse » : « Est-il normal que le psychanalyste soit quelqu'un de si bizarre ? », une émission diffusée sur France Culture le 2 juin 2005. On peut également écouter celle du 7 juin 2005, « L'interprétation est une ponctuation ».
7 Signifiant que je dois à Philippe La Sagna.

Du traumaéthique

Anaëlle Lebovits-Quenehen

À réfléchir sur le trauma comme on m'y invite ici, force m'est de constater que je ne suis pas une grande traumatisée. Ma petite histoire n'a pas croisé les démons de la grande, comme ce fut le cas avant moi de ma grand-mère ou de mon père. Et les grands acteurs de ma vie n'ont pas commis de dégâts apparemment irréparables. Je suis, dirais-je, une traumatisée ordinaire.

Que peut donc dire une traumatisée ordinaire, c'est-à-dire avant tout *frappée* par *lalangue*, du trauma ? Peut-être quelques mots de la façon dont cette frappe, ou plutôt l'effacement qui la recouvre, s'est présentifiée dans sa vie, à quelques reprises, dans des conditions contingentes dont l'analyse a permis d'établir une série. Peut-être dire encore ce qu'elle a aperçu du réel hors-sens, momentanément, au sortir de cette expérience, avant que son monde ne reprenne un sens bien connu, encore et toujours, pour qu'elle continue à jouir sur un mode dorénavant identifié et dont elle sache se satisfaire, mais invariablement, comme elle le fit toujours, puisque c'est là le lot des *parlêtres*.

Seul un être vous manque

L'analyse s'inaugurait à la suite d'un trauma. À dix-sept ans, j'eus à pâtir de la perte de mon père. La douleur que sa disparition me causa me semblait infinie. Non seulement la tristesse s'empara de la place, mais encore l'angoisse. Mon monde se désertifia subitement. La pensée me vint, fugitive, d'abandonner ce désert. C'est ainsi que je me saisis de l'offre qui m'avait été faite maintes fois de « parler à quelqu'un ».

Les premiers temps de l'analyse consistèrent à refouler la solitude que les conditions de ce deuil avaient dénudée. J'y oubliai peu à peu ma tristesse et l'angoisse céda. Mon monde s'irriguait sous l'effet de la parole analysante et de l'amour de transfert, cet amour aussi vrai que l'*hystoire* qui s'y élabore. Le fantasme, qui s'était remis en fonction dès le trauma rencontré, et marchait un

temps à plein régime, y trouva matière à ralentir sa course échevelée. L'Autre, lui aussi trop vite ressuscité, y perdit un peu de sa consistance. Mes symptômes habituels réanimèrent mes préoccupations quotidiennes. Je les déchiffrais avec un certain goût. Mon égarement avait ainsi pris fin. L'élucubration[1] de sens à laquelle je m'adonnais pour habiller le réel hors-sens alors rencontré, y avait aidé.

Les années passèrent ainsi à repérer quelques signifiants-maîtres, quelques solides identifications, la charge d'un surmoi qui me poussait à suivre les traces ébauchées par un autre avant moi, et le refus du corps dont j'avais fait une philosophie perdit de sa rigueur. J'allais à bon train, à fière allure. Je m'animais de désir. Tant et si bien que mon identification à Diotime (professeur de sagesse, enseignante en amour, régnant sur le maître d'une cohorte d'élèves) s'entama. *L'âmour*[2] et le désir se conjoignirent.

Sur le rivage

Depuis cette conjonction, un nouveau rendez-vous avec le réel m'attendait pourtant au moment de répondre comme femme au désir d'un homme par un acte symbolique. À nouveau, la solitude que j'avais rencontrée naguère se présentifia, à nouveau l'égarement, mais accompagnés cette fois de la certitude que l'impasse se traverserait tôt ou tard. J'ai déjà eu l'occasion de dire de quelle façon le fantasme avait répondu à cette nouvelle rencontre[3]. J'ajouterai ici qu'il donnait un sens inversement proportionnel au réel rencontré, lui décidément hors-sens. Il faisait ainsi émerger un Autre d'autant plus consistant qu'il s'avérait inexistant et, de fait, nécessairement impuissant à me venir en aide. L'égarement était circonscrit par la grammaire pulsionnelle : voir, être vue, aller se faire voir ; entendre, être entendue, crier dans le désert… La fin de l'analyse se jouerait à partir de la dernière élucubration de sens sur laquelle cette rencontre allait déboucher, et sa progressive déconstruction.

Elle permit de mettre à jour une série de trois traumas auxquels, chaque fois, j'avais répondu de la même manière, mobilisant le même scénario fantasmatique, déterminé par les mêmes signifiants-maîtres. Saisis comme tels à partir du dernier, la logique qui présidait à ces traumas devenait repérable. La contingence qui les avait mis sur ma route s'opposait à la stricte nécessité de la réponse qu'ils avaient chaque fois suscitée. Le premier datait de l'éveil du printemps, le deuxième m'avait menée en analyse, quant au troisième et dernier, il m'en sortit. Chaque fois, j'avais eu à faire face à une solitude insoutenable. Chaque fois, le même vide de sens rencontré avait vite eu à se repeupler pour être surmonté. Chaque fois, une pierre sur ma route, un accident de parcours, un réel en somme, avait fait effraction et m'avait pour le

1 Terme employé par Jacques-Alain Miller pour désigner le savoir sur le réel. *Cf.* Miller J.-A., « Le réel au xxie siècle. Présentation du thème du ixe Congrès de l'amp », *La Cause du désir*, nº82, octobre 2012, p. 93.
2 Néologisme formé à partir de celui de Lacan : « j'âme, tu âmes, il âme ». *Cf.* Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 78.
3 *Cf.* Lebovits-Quenehen A., « Le sel d'un grain », *La Cause du désir*, nº83, janvier 2013, p. 50-55.

moins déroutée, me convoquant à un brusque réveil. Chaque fois, j'avais visé le sommeil pour recommencer à vivre mieux.

La réponse apportée à cette série de trois traumas s'était en réalité inaugurée enfant, vers l'âge de trois ans. Si je n'ai pu retrouver ce qui l'avait provoquée, la réponse que j'y apportai dans un jeu spectaculaire, mobilisant plaisanciers, crs, parents, camarades de jeu, j'en passe – tout cela sur une plage de Normandie –, me servit à repérer le scénario qui devait répondre au trauma lorsque je le rencontrerai à l'âge adulte. J'ai là encore déjà eu l'occasion de dire de quelle manière ce jeu symptomatique s'était organisé, me faisant tour à tour enfant perdue à sauver et sauveteur d'enfants perdus[4]. Sa cause tombée aux oubliettes, s'y ébauchait pourtant la réponse dont la structure s'avèrerait après-coup revêtir un sens sexuel (au sens où elle me permettait de me sexuer, d'incarner alternativement la femme ou l'homme, à ma manière)[5]. À chacune des trois rencontres traumatiques que j'ai évoquées, le même scénario s'était en effet fait jour, dorénavant réductible à la formule « une femme est en danger qu'il s'agit de secourir ». Ayant chaque fois rencontré un réel sans loi, un trou dans le symbolique, un *troumatisme*[6] en somme, je l'avais précipitamment recouvert, à mon insu, en incarnant alors cette femme en danger pour m'assurer de ce qu'un sauveteur était là avec lequel elle pouvait être en rapport.

Du traumaéthique

Ces trois traumas m'avaient fait rencontrer, à mon corps défendant, une souffrance dont je vois l'indice dans la jouissance féminine telle que Lacan la caractérise dans le Séminaire xx[7] et qu'il désigne du mathème S(Ⱥ). Mais il s'agissait là, en même temps, d'une régression accidentelle de l'Autre à l'Un : j'y éprouvais momentanément la vanité des mots à dire le réel en jeu, l'impuissance de tout Autre à venir me secourir et l'emballement du fantasme dont il fallait maintenant se résoudre à percevoir qu'il était une production privée attestant de ce que le corps se jouit dans une trop parfaite solitude. En ce sens, la rencontre de l'Un de jouissance, réactualisée dans chacune des conditions que j'ai dites, ouvrait sur une souffrance hors-mot, hors-sens, prenant le symbolique à défaut et dont le caractère illimité était patent.

Que fit donc l'analyse pour la traumatisée ordinaire que j'ai été et que je demeure ? Disons qu'elle réitéra l'opération traumatique pour autant seulement que j'y consentis, et à mon rythme – ce qui change évidemment la donne. À partir de la dernière rencontre traumatique, je pus apercevoir de quelle manière, un délire – ce terme étant à entendre au sens où Lacan a pu dire que « tout le monde délire »[8] –, un fantasme en l'occurrence, venait répondre au réel rencontré. Il restait à déduire qu'il répondait, dans des condi-

4 *Ibid.*
5 *Cf.* Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 849.
6 Lacan J., Le Séminaire, livre xxi, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.
7 Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.
8 Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, nº 17/18, printemps 1979, p. 278.

tions bien spéciales, à une effraction de jouissance et à la solitude du corps clos sur lui-même.

Je me suis longtemps demandé pourquoi Lacan usait du même mathème pour désigner la jouissance féminine caractérisée par l'illimité, et dont une certaine difficulté d'être m'avait justement fait signe à trois reprises, et l'inconsistance de l'Autre sur quoi débouche l'analyse. Je dirais aujourd'hui que c'est dans la mesure où l'inconsistance de l'Autre, sur quoi la rencontre traumatique avec le réel débouche, peut provoquer, quand on la rencontre à ses dépens, une détresse infinie, apparemment insurmontable. Or, c'est cette inconsistance même qui se révèle à la fin de l'analyse – sur fond de consentement toutefois, et sans les effets dévastateurs qui l'accompagnent lorsque le réel se met inopinément en travers de notre route. Les hasards de la vie ont produit de mauvaises rencontres avec le réel traumatique. Disons que l'analyse en a produit une d'un autre genre, je ne dirais pas sans heurt, mais recherchée celle-ci, même sans le savoir, nécessaire, et, oserais-je dire, éthique.

L'analyse peut en effet être considérée comme traumatique au sens où elle prend à rebours le phénomène de recouvrement de l'Un par le sens, comme Jacques-Alain Miller l'a fait valoir dans son cours d'orientation lacanienne « L'Être et l'Un »[9]. Là où le fantasme s'évertue à le faire oublier (y donnant une version de la jouissance sexuelle, impossible, et permettant au sujet de se sexuer par objets *a* interposés), le trajet analytique le met à nu pour déboucher sur le trou qu'il recouvre, un moment laissé vacant. C'est ainsi que je comprends ce dit de Lacan selon lequel « le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose […] que le parent traumatique […] produit innocemment »[10]. Ce trou, je l'ai donc rencontré au terme de mon analyse, juste le temps qu'il faut pour considérer que l'analyse ne produirait plus de savoir supplémentaire à cette aperception inédite. Sans doute restait-il pourtant encore du sens à extraire de mon impossible *hystoire* – car il en reste encore et toujours –, mais il s'avérait relever davantage du semblant que du réel.

Il y a dépeuplé et dépeuplé

Je disais en ouvrant ce propos que j'étais une traumatisée ordinaire, une traumatisée de la frappe du signifiant sur le corps. Qu'est-ce à dire ? Car, pour ce qui me concerne, nul souvenir de cette frappe. Pas davantage de son effacement[11]. Tout juste cet effacement est-il ce sur quoi débouchait mon parcours analytique après isolement de quelques signifiants réduits à leur matérialité sonore à mesure que s'atteignait le vide de l'être. Ces signifiants venus de l'Autre – j'ai fait un sort à trois d'entre eux en particulier, mes prénoms – ont participé à faire de ma vie un destin dont l'analyse a mis l'action à jour. Une fois leur charge libidinale de sens révélée puis dégonflée, leur statut hors-sens,

9 *Cf.* Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psyhanalyse de l'université de Paris VIII, 2010-2011, inédit.
10 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2001, p. 151.
11 *Cf.* Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, cours du 2 février 2011, inédit.

hors chaîne signifiante et contingent m'apparaissait. *Anaëlle* entre autres fut l'objet de bien des explorations où il se révélait décomposable à l'envie en autant d'*Ana*, *Anna*, *Anne a*, auxquelles s'adjoignent autant d'ëlle, *elle, ailes*, *L…* Je suppose que leur rencontre a tracé quelques voies de passage à la jouissance trop humaine (c'est-à-dire proprement inhumaine) qui m'habite. Chaque fois qu'un trauma est venu frapper à ma porte, cette jouissance en a emprunté la route.

Venu à la place laissée vacante par l'effacement d'une percussion première de lalangue sur le corps[12], ce signifiant entre autres, dorénavant asémantique, s'avérait à la fois commémorer cette percussion et en pallier les effets. Il la commémore au sens où il échoue à établir le moindre rapport avec l'Autre du sexe opposé. L'Un ne produit que de l'Un, même quand il en passe par l'Autre. Mais il y pallie au sens où il s'évertue à écrire ce rapport, singulièrement, fut-ce sur un mode marqué par le ratage, dans une langue personnelle qui n'a cours que dans un monde privé. C'est que « ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude »[13].

Si Lacan a pu dire encore que « de traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu »[14], c'est qu'il n'y a pas deux plans ou cartes de jouissance identiques, ou mieux, correspondant l'un à l'Autre[15]. C'est que chaque exemplaire en est unique, marqué par le bain de langage dans lequel on est arrivé, et, dirais-je, par la façon dont on a choisi (dans une logique de choix forcé) de s'y baigner. C'est dans les traces laissées par « le ravinement »[16] de cette pluie de sons tombés sur le corps, dans ce qu'Éric Laurent a pu appeler « la rumeur de la langue »[17] qui l'entoure avant même qu'il ne parle, que le sujet est marqué pour toujours, et, de ce fait, à jamais exilé du rapport sexuel. Dès qu'on prétend réduire le malentendu dans lequel est pris chaque Un de ceux qui composent la si mal nommée « communauté des hommes », on le nourrit[18]. Bref, aucun espoir d'être bien entendu. C'est la conclusion paradoxale sur laquelle débouchait l'analyse au cours de laquelle je m'étais pourtant évertuée à me bien faire entendre. Les scansions de l'analyste qui avaient particulièrement résonné dans le corps m'avaient portée jusqu'à ce point. C'était là l'occasion de rejoindre d'autres « épars désassortis »[19] pour tâcher de transmettre quelque chose de ce malentendu, à partir de l'aperception duquel le lien à l'Autre se renouvelle, en partie.

12 C'est de ce terme de « percussion » que J.-A. Miller désigne la rencontre entre lalangue et le corps. *Cf.* Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, inédit.
13 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 109.
14 Lacan J., « Dissolution », 1979-1980, leçon du 10 Juin 1980, inédit.
15 *Cf.* Lacan J., « Litturaterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 17.
16 *Ibid*.
17 Laurent É., *La bataille de l'autisme*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2012, p. 77.
18 *Cf.* Lacan J., « Dissolution », *op. cit*.
19 Lacan J., « Préface à l'édition allemande du Séminaire XI », *Autres écrits, op. cit.*, p. 573.

Voici un moment maintenant que j'ai quitté le dispositif analytique après y avoir retrouvé une certaine allure. Je vais. Je vais, mais je ne me sens pas pour autant à l'abri d'une nouvelle rencontre avec le réel. Le réel, on ne le rencontre pas à tous les coins de rue, ni tous les quatre matins, mais sait-on jamais vraiment quand il refera surface, ni sous quelle forme plus ou moins méconnaissable. Et sait-on jamais non plus la forme que prendront les réponses parfaitement inadéquates qu'on lui apportera quand on aura à s'y affronter.

Après avoir poussé la régression du sens au point de retrouver, par l'analyse, ce que le trauma présentifie spontanément, reste la jouissance qui m'habite, toute entière logée dans mon style que je crois marqué par un certain *allant*, celui-là même dont deux *L* (*Les ailes du désir* peut-être, l'angélisme en moins !) font le cœur. J'en use, à l'occasion, pour incarner le trauma, de ma position d'analyste, quand j'en rencontre d'autres qui ont choisi « de parler à quelqu'un ».

Le trou-matique de l'expérience analytique

Hélène Bonnaud

L'analyse est une succession de dits qui écrivent l'histoire d'un sujet pris dans les signifiants de sa famille. Freud et à sa suite Lacan ont privilégié les rêves et les premiers souvenirs qui ouvrent sur une autre scène, la scène de l'inconscient. Dans les rêves notamment se cachent des bouts de savoir qui cherchent à se dire. Ce que Freud a appelé l'ombilic du rêve désigne sa part insondable, là où il n'a plus de sens, et que Lacan définit « comme un trou, non reconnu, *Unerkannte* »[1].

À partir de certains souvenirs et rêves de mon analyse, je choisirai, du plus ancien au plus récent, ce qui a fait trauma, en isolerai les termes, et conclurai sur leurs conséquences au regard de la fin de mon analyse.

Un caillou à la mer

Elle a trois ans. Elle se trouve avec sa grande sœur et sa cousine au bord d'une rivière marécageuse. Elle se tient en retrait, elle regarde les deux filles s'amuser à jeter des cailloux dans l'eau. Elle trouve qu'elles ne les lancent pas loin. Tout à coup, elle s'approche, et, de toutes ses forces, en lance un à son tour… et se jette avec. Elle se retrouve sur un lit, déshabillée devant tout le monde. On la réchauffe en la frottant. Elle se souvient de la honte éprouvée quand on lui enleva ses vêtements. Puis, un dernier souvenir : elle est sur les genoux de sa mère, dans la voiture conduite par son père, enveloppée d'une grande serviette blanche. Elle est contente.

Le premier souvenir est très précis ainsi que les pensées qui l'accompagnent : « faire mieux qu'elles ! » Le deuxième est marqué par la honte d'être nue devant des étrangers. Il n'y a pas de mots mais un brouhaha de voix autour d'elle. Le troisième est une image fixe : elle se voit sur les genoux de sa mère, dans la voiture, au moment de repartir. Elle éprouve la satisfaction d'être là.

Quelle valeur attribuer à cet événement qui a constitué une première mise en acte d'un « se jeter », totalement accidentel ?

1 Lacan J., « Journées des cartels », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, 1976, nº 18, p. 263-270.

Le traumatique de la scène a été refoulé, à savoir le *se jeter dans l'eau.* Ce qui reste, c'est le trauma comme affect de honte éprouvé par l'enfant déshabillée devant des étrangers. Le corps y est engagé, subissant le regard de l'Autre comme une intrusion. Mais il y a aussi l'indifférence de l'Autre face à ce qu'est l'enfant comme sujet. Celui-ci est annulé sous l'effet *corps rescapé.* Il n'existe que comme présence sous le regard de l'Autre. *Exit* son être de sujet. C'est pourquoi la honte met en jeu le surgissement du regard intrusif de l'Autre et son silence, laissant le sujet mortifié, exclu de la parole.

Chute dans l'ascenseur

Elle rêve qu'elle tombe, toujours. La scène se passe dans l'ascenseur. Elle sent la chute. Cela la réveille. Dans son analyse, elle a toujours entendu les équivoques du signifiant *ascenseur* et les a traitées sur le mode de l'humour *: à sans sœur, a-censeur, à cent sœurs, à sang sœur, à sens heure, ou sens-heurt,* etc., indiquant la mise en jeu du sens joui dans l'inconscient, mais c'est le corps qui est l'objet du rêve. Il est son noyau réel en tant qu'objet chu. Cet ombilic du rêve, c'est le trou du réel, le « fiat trou »[2] qui fera « troumatisme »[3].

Ce rêve répétitif la conduira à conclure sur l'irruption de l'angoisse éprouvée comme le signal même du corps qui tombe. Elle le prendra comme un événement de l'inconscient dont le sens équivaut à son dire : *qu'elle tombe dans un trou.*

Ce rêve se présentera une dernière fois, au moment où elle cherche à sortir de l'analyse. Un élément diffère. Ce n'est plus elle ou un enfant qui tombe, c'est autre chose. La scène se passe aussi dans l'ascenseur, la trappe s'ouvre brutalement, la laissant suspendue un instant. Mais elle s'accroche et seul son sac tombe. Elle l'aperçoit alors au loin, sur le toit d'un immeuble. Il est irrécupérable.

Elle interprétera ce rêve comme un moment de fin d'analyse. L'objet chute, certes, mais ce n'est pas elle. Il s'agit de son sac qui se détache d'elle. Elle peut le voir au loin. Le sac métaphorise son analyse. Elle l'a perdue mais elle sait où elle se trouve. Cela ne l'angoisse plus. Son *sacanalyse* est sur un toit – toi qui n'est pas moi – et donc ouvert au reste, inatteignable mais localisé. Ce moment concerne un tournant dans son analyse. Le fantasme d'être laissée tomber est traversé. Un certain allègement suivra ce rêve.

Dans mon témoignage d'AE, j'ai commenté cette fin d'analyse comme un point de fixation de jouissance à l'objet perdu. Au fantasme, *on perd un enfant,* s'est alors substituée cette structure logique de la phrase du fantasme sous la forme, *j'ai perdu mon analyse*, avec le désarroi et la dépression qui s'en sont suivis. J'ai éclairé ce moment comme la traversée du fantasme telle que Lacan la théorise dans sa « Proposition du 9 octobre… », moment où s'aperçoit le réel que venaient recouvrir les fictions de la vérité menteuse. Ce passage

2 *Ibid.*
3 Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

d'être l'enfant qu'on perd à la perte que constitue l'analyse a fonctionné comme une réactualisation de la disparition du sujet au moment où il chute.

Cette disparition constitue un mode d'être du sujet. Elle n'est jamais là où elle devrait être, toujours en retrait. Cela lui vaudra des expériences négatives, fixant l'absence comme symptôme. Ceci aura son envers, puisque c'est ce symptôme qui la conduira à choisir la psychanalyse comme lieu où la présence et l'absence ont un rapport avec son mode de jouir. Elle trouvera dans la présence de l'analyste la condition à s'assurer de son existence propre, mais aussi dans sa propre présence, celle d'exister pour l'Autre. Présence *en corps* et présence à la parole ont fonctionné comme une expérience où le dire donnait consistance à son être et convoquait son corps.

Le rêve traumatique des origines

Il s'agit d'une succession de rêves qui répètent la même scène : elle voit une chevelure noire d'où surgissent deux trous blancs, sorte d'effraction du réel dans les cheveux qui les cachent. Alors qu'elle associe autour du semblant et de la fausseté, son analyste lui répond : « Il y a une publicité comme ça. *Omo est là et la saleté s'en va.* »[4] Interloquée, elle part en riant… Sans doute s'agissait-il d'entendre une équivoque sur OMO, l'homme, qu'elle disait avoir choisi pour son nom qui recouvrait le sien, presque mot pour mot, *au mot* (OMO) près, dirions-nous. Or, ce qui l'arrêta dans la formule fut davantage le signifiant « saleté » qui était un S_1 du père renvoyant à la fois aux femmes légères et à l'angoisse d'être traité de « sale juif ». Cela lui indiqua comment le rêve attrapait l'insupportable qu'elle portait en elle, d'être juive et de vouloir s'en cacher.

Si le nom de son père était un trauma, c'est parce qu'il renvoyait au S_1 *juif* qui avait traumatisé le siècle d'une expérience proprement indicible et dont elle portait, elle aussi, la marque. De quel trauma s'agit-il là ? La rencontre avec le signifiant *juif* s'est écrite dans l'histoire familiale, sans autre discours que l'horreur du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale. Ses deux parents en étaient des rescapés. Ils ont transmis à leurs enfants le signifiant « juif », comme pur objet de rejet. Aucune symbolisation n'en était énoncée. Tout restait dans le mi-dit, l'interdit et la honte. Figé, ce signifiant a constitué un point de fermeture que le rêve, dans sa figuration, venait nommer. Les trous blancs du crâne, en effet, sont les trous du nœud fermé autour de ce signifiant impossible à dire, car, là encore, le noyau réel du rêve est un trou.

Un rêve comme pressentiment

Un mot s'écrit en lettres lumineuses : EJECT.
Force est de noter qu'à ce moment de son analyse, l'écriture la saisit jusque dans son sommeil. « L'écriture ne décalque pas le signifiant »[5] dit Lacan. Il le

4 *Cf.* Bonnaud H., « Un arrachement du réel, » *La Cause du désir*, n°80, mars 2012, p. 114.
5 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 122.

creuse, il le précipite. Dans ce rêve, le signifié fait intrusion et apparaît comme le fixateur de la jouissance qui s'y écrit.

Le trauma s'écrit tout seul. Il apparaît au point précis où *ça s'écrit,* indiquant par quoi « l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié »[6].

« Eject » constitue l'écriture du *sinthome*. Mais à ce moment-là de son analyse, elle ne peut rien en dire. La formule se fixe comme une graphie lumineuse qui lui saute à la figure. C'est l'irruption d'une jouissance répétitive qui s'écrit et qui ne trouvera son point de capiton que plusieurs années après.

Un événement de corps

Elle fait un exposé aux trente-neuvièmes Journées de l'*École de la Cause freudienne* et, au moment où elle évoque la sortie de sa première analyse, la phrase « Je partis en courant » provoque une perte de voix. Sa gorge se serre et aucun son ne peut en sortir. Elle ne comprend pas ce qui s'est passé. À sa séance, après avoir relaté cet événement, l'analyste lui demande si elle a vu le film *Inglourious Basterds* de Quentin Tarantino, où, à la suite du massacre de toute sa famille cachée par un fermier, on voit une jeune fille s'enfuir en courant. Cette scène est en fait une version quasi-identique de ce qui s'était passé pour sa mère qui, elle aussi, s'était mise à courir dans la campagne avec son jeune frère, laissant sa famille derrière elle.

L'événement de corps qui l'avait surprise à ce moment-là trouvait à se lire dans l'histoire maternelle. Une identification s'était ainsi répercutée jusque dans son corps, où la phrase « je partis en courant » provoquait le surgissement de l'angoisse. Sauf que cela éclairait d'un jour nouveau la façon dont elle répétait, dans sa vie amoureuse comme dans son analyse, ce moment où la fuite lui apparaissait comme la seule issue pour s'en sortir.

Cette suspension de la voix, cette coupure du texte tout à coup impossible à dire – comme si la pulsion de dire s'était brutalement interrompue –, est la manifestation d'un réel maternel innommable. En effet, face à son bourreau qui lui demandait sa date de naissance, sa mère avait eu un trou de mémoire, ne retrouvant pas les chiffres indiqués sur sa fausse carte d'identité. Ainsi, le trauma n'est pas forcément un événement vécu par le sujet, mais la contamination de sa reprise symptomatique par un autre. La rencontre traumatique de la mère, non symbolisable, faisait retour sur elle. On peut même y voir un événement de corps qui réitère le trou de mémoire de la mère comme une commémoration de jouissance.

Un trauma en cache un autre

Si la psychanalyse est une entreprise de remémoration, celle-ci reste contingente. Il y a les souvenirs écran, ceux qui resurgissent tout au long du travail analytique et renvoient au fantasme, écranté par le réel traumatique. Déchiffrer un rêve, cela revient souvent à continuer de dormir. Quand le rêve

6 *Ibid*.

devient cauchemar, c'est que le réel s'y dévoile, car « le rêve n'arrive plus à protéger le sommeil »[7].

Et puis, il y a ce qui ne s'est pas établi dans le texte, une suspension, un ratage, un signifiant perdu, comme ce sera le cas dans mon expérience lorsque la phrase paternelle, « si c'est une fille, on la jettera par la fenêtre », fera irruption comme un non-sens impossible à dire. Ce blanc dans l'histoire ne réactualise pas un nouveau sens qui viendrait combler un manque. Si l'hypothèse de l'oubli de la phrase paternelle indique qu'il s'agit d'un trauma initial, jamais venu au jour dans la séance analytique, c'est qu'en effet, ce trauma était inadmissible et relevait d'une rencontre hors sens. Il n'en reste pas moins que le signifiant-maître a opéré son trajet tout au long de la vie du sujet : ce S_1 – *jeter*, *se jeter*, *se faire jeter* –, dont elle n'avait cessé de vérifier dans l'analyse qu'il était toujours actif, réitérant son mode de jouir. Mais ce que sa découverte a changé, c'est que la phrase paternelle prend en compte tout son corps dans ce mouvement d'éjection qui restait opaque, angoissant et hors sens. « Un arrachement pour contrer l'éjection et un arrachement de l'éjection. » [8]

Cette formule rend compte du mouvement propre de son corps, toujours à la limite de chuter, comme on l'éprouve dans certains ascenseurs où le corps subit le mouvement d'aspiration propre aux effets de l'accélération et de la décélération, et qu'elle a appris à surmonter.

Ainsi, les rêves et les constructions issues de ce qu'elle avait appelé « le trauma maternel » et qui ont occupé une grande partie de son analyse, n'étaient là que pour mieux ignorer l'impact du signifiant paternel sur son corps, et ce, avant même qu'elle ne vienne au monde. Le trauma maternel et ses conséquences n'en sont pas moins réels. Mais ils ont nourri l'effet de l'inconscient transférentiel jusqu'à son terme, « la toxicomanie de la parole »[9]. Séries vivantes prises dans le désir de savoir, elles ont eu une fonction de défense contre le réel insupportable de la phrase paternelle.

Se découvre alors, au fil de l'écriture, qu'en effet, c'est bien de la bouche de sa sœur (a-sens-sœur) qu'elle a entendu proférer cette parole paternelle, indiquant que l'inconscient a plus d'un tour dans son sac pour nous protéger du réel traumatique. Car, comme le dit Jacques-Alain Miller, « le traumatisme est ce qui échoue à faire vérité »[10]. C'est pourquoi l'Autre du signifiant, c'est le corps, le corps marqué par l'expulsion d'un seul signifiant, un S_1 *troumatique.*

7 Propos de J.-A. Miller dans l'émission *Les nouveaux chemins de la connaissance*, sur France Culture, le 12 juillet 2013, à l'occasion de la parution du Séminaire de Jacques Lacan *Le désir et son interprétation*.

8 Bonnaud H. « Trois interprétations… plus une constatation », *La Cause du désir*, nº 83, 2012, p. 98.

9 *Ibid.*, p. 97.

10 Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 18 mars 2009, inédit.

Le trauma, c'est la fin

Marie-Hélène Brousse
directrice des Journées

Je requiers de vous, cher lecteur, un petit effort d'abstraction, celle-là même que Lacan, inlassablement, s'inspirant des mathématiques pour ses mathèmes, rechercha pour la psychanalyse. Le mathème s'oppose au *pathos* généré par le sens toujours multiple, toujours infini, toujours indéterminé, et qui n'a d'autre mérite, certes pas mince, que d'indiquer en quoi consiste la jouissance de celui qui parle.

Produire la matière psychique

Dans une analyse, il s'agit de transformer la « matière psychique ». Proliférante agitation brownienne d'éléments hétérogènes tels que sensations, perceptions, impressions vagues, affects délocalisables, continuum de mots organisé par la fuite du sens, telle est cette matière psychique dont les analystes obtiennent, grâce à l'association libre, une production expérimentale. Le monologue de Molly Blum dans *Ulysse* de James Joyce est l'incarnation parfaite de ce que Lacan définit comme le *sujet parlé*. Freud, dans son texte sur Signorelli[1], ou Lacan dans sa « Proposition d'octobre »[2], donnent l'exemple d'une réduction de la matière psychique aux signifiants clefs qui représentent le sujet et s'accrochent aux modalités contingentes de jouissance qui s'imposent à lui. Ce nouage des signifiants maîtres et du mode de jouissance peut aussi être nommé, dans l'orientation lacanienne, le *sinthome*.

L'abord psychanalytique de la question du trauma appelle particulièrement une telle rigueur. Bien qu'il lui soit historiquement lié, le terme de « traumatisme » n'est pas à strictement parler un concept de la psychanalyse. Il relève davantage du registre du discours courant et de celui de la psychiatrie qui s'en est emparée pour l'associer aux termes de stress, de désordre, de résilience, etc. Il désigne ainsi soit quelque chose de familier et pathétique à la fois (« je

1 Freud S., « Sur le mécanisme psychique de l'oubli » [1898], *Résultats, idées, problèmes* I, Paris, PUF, 1984, p. 99-107.
2 Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254-255 : « Ainsi celui qui…d'être psychanalyste ».

>

retour sommaire

suis traumatisée »), ou de très précis, le PTSD (*Post-Traumatic Stress Disorder*), tout à fait en décalage avec une définition du traumatisme dans le champ de l'inconscient. Dans la clinique analytique le trauma est cerné comme ce qui, d'un rapport d'effraction du réel, est resté non su, voire congelé, et n'apparaît comme tel, dans un effet d'après-coup, qu'à l'occasion d'un autre événement, parfois anodin. Théoriquement, le trauma y est défini comme la conséquence de deux postulats cruciaux pour la psychanalyse : la prise du langage sur le corps vivant et la découverte du non rapport sexuel.

Revenons donc, cher lecteur, à cette requête d'abstraction que je vous faisais plus haut. Soit une matière psychique qui, réduite par le travail de la cure analytique, peut s'énoncer ainsi :

1 - *Partir*

Ce signifiant-maître trouve sa trace originaire dans un souvenir rapporté par l'Autre parental : l'*infans sort de son lit à barreaux en jetant son oreiller au sol et en sautant par-dessus bord pour, à quatre pattes, aller vers la pièce où* ça *vit.* Ce signifiant orientera le sujet : rapport difficile à l'école dont on ne peut sortir librement, ainsi qu'aux savoirs trop rigidifiés en catégories, aux relations amicales et aux relations amoureuses, aux appartenances de toutes sortes et au mariage. La solitude, pour des raisons précises et dans certaines conditions, prix à payer, n'était pas alors une souffrance subjective. Elle devint un handicap social. Ce signifiant – *partir* – se déclinera en trois autres selon les aiguillages pré-indiqués par le discours : « s'échapper », « disparaître », « être laissé(e) ».

2 - *La fin*

À *l'époque où le sujet apprend, non sans difficulté et sans symptôme, l'alphabet, le père, dans un effort bien intentionné, avec tout ce que cela implique d'ambivalence, lui demande s'il veut connaître le plus court roman de langue française et, sur sa réponse affirmative, lui dit* : « L M N, OPQ R S T ». Face à ce réel de l'inexistence du rapport sexuel que l'amour ne vient pas voiler, mais qu'au contraire il affirme, réel trop précocement découvert, le sujet érigea quelques défenses symptomatiques. L'une d'entre elles – celle qui, innocemment et sans douleur, l'accompagna bien longtemps – consistait à ne jamais entamer un livre sans avoir préalablement lu sa fin et à le bannir, s'il « finissait mal ». Cette pratique enferma longtemps le sujet dans un monde de contes, assumé comme rêverie fantasmatique, monde dans lequel rien n'était jamais définitif ni impossible. Avec la découverte de la littérature, c'est-à-dire de l'écriture comme telle, au-delà des histoires racontées, ce symptôme, devenu une habitude intéressante, se réduisit à une lecture anticipée du dernier paragraphe ou de la dernière phrase.

3 - *Le nom*

Mais ce « plus court roman » eut une autre conséquence : il lia durablement, mais là encore trop précocement, le nom à la lettre. Cela eut pour effet de fragiliser le nom lui-même, qui après tout n'est qu'un amas de lettres, d'en dévoiler le hors-sens fondamental et la soumission à l'énonciation, car si l'on prononce d'une autre manière le roman – « L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V… » –, le sens s'évanouit.

Accroché à la défense du sens sexuel, le sujet refusait de mémoriser ce qui n'avait pas de sens, soit les noms propres et les nombres. Par ailleurs, le souvenir lié à la parole paternelle faisait entendre quelque chose de la position de jouissance du père : où était-il dans ce court roman ? en L, en N ? ou en OPQ ? Féminisé, menaçant ou déchet ? Et le sujet, ne devait-il pas occuper toutes ces places ? Au mépris de la différence sexuelle, ce roman faisait l'impasse sur roi, prince et princesse, bref sur les héros qui, à cet âge – cinq ans –, permettent de donner forme épique à la structure de la famille par les fictions œdipiennes et de concilier l'Idéal du moi et le moi idéal. L'identification au nom du père fut donc, elle aussi, fragilisée, appelant la solution hystérique à la rescousse. Enfin, « le reste », contenu dans ce « est resté » intransitif, s'imposa comme déchet du rapport sexuel. Fut vérifiée, concrètement, cette formule de Lacan dans le Séminaire *…ou pire* à propos du « parent traumatique qui produit innocemment la névrose »[3].

4 - *Chaînes*

Partir est un signifiant qui noue des contraires. Il renvoie aussi bien à vivre (l'échappée belle vers ce qui vit) qu'à mourir (disparaître). Disparaître à son tour renvoie autant à la mort qu'au plaisir et à la jouissance sexuelle, pour peu qu'il se transforme en un « se faire disparaître » dans un scénario fantasmatique mobilisant l'Autre à qui le sujet peut manquer. Mieux vaut prendre l'initiative de « partir » pour ne pas être en position de reste. Partir se présenta donc aussi comme solution au non rapport.

D'autre part, un « disparaître sans laisser de trace », faisant table rase du pouvoir de détermination du signifiant, réinstaure l'empire du possible contre celui de l'impossible. Enfin, « être laissé » s'articule au reste introduit par la problématique de l'absence de rapport. Toutes ces solutions défensives constitueront le nœud des symptômes du sujet.

Trauma

Ce contre quoi un sujet se défend, ce trou qu'il tente de border, n'est-il pas l'indice après-coup du traumatisme ? Jacques-Alain Miller l'indiquait dans un commentaire du Séminaire *Le désir et son interprétation*[4]. Chez ce sujet, pourtant, rien que de bien ordinaire dans ce registre : nulle catastrophe, séparation, maladie ou deuil précoces. Mais le discours dont il était l'effet charriait, alors dans sa fraîcheur, l'horreur de la seconde Guerre mondiale et l'impensable de la Shoah. Comme l'écrit Lacan, en France, elle s'était manifestée « chez chacun par une méconnaissance systématique du monde », « ces refuges imaginaires, cette dissolution panique du statut moral » du groupe, « ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse, et avec un succès non moins ambigu, aussi paradoxalement efficace, et scellant de même, hélas ! un destin qui se transmet à des générations »[5]. Le

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011.
4 Je fais ici référence à sa présentation du Séminaire IV par J.-A. Miller, lors du Colloque UFORCA qui s'est tenu à Paris les 25 et 26 mai 2013.
5 Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 101 et suiv.

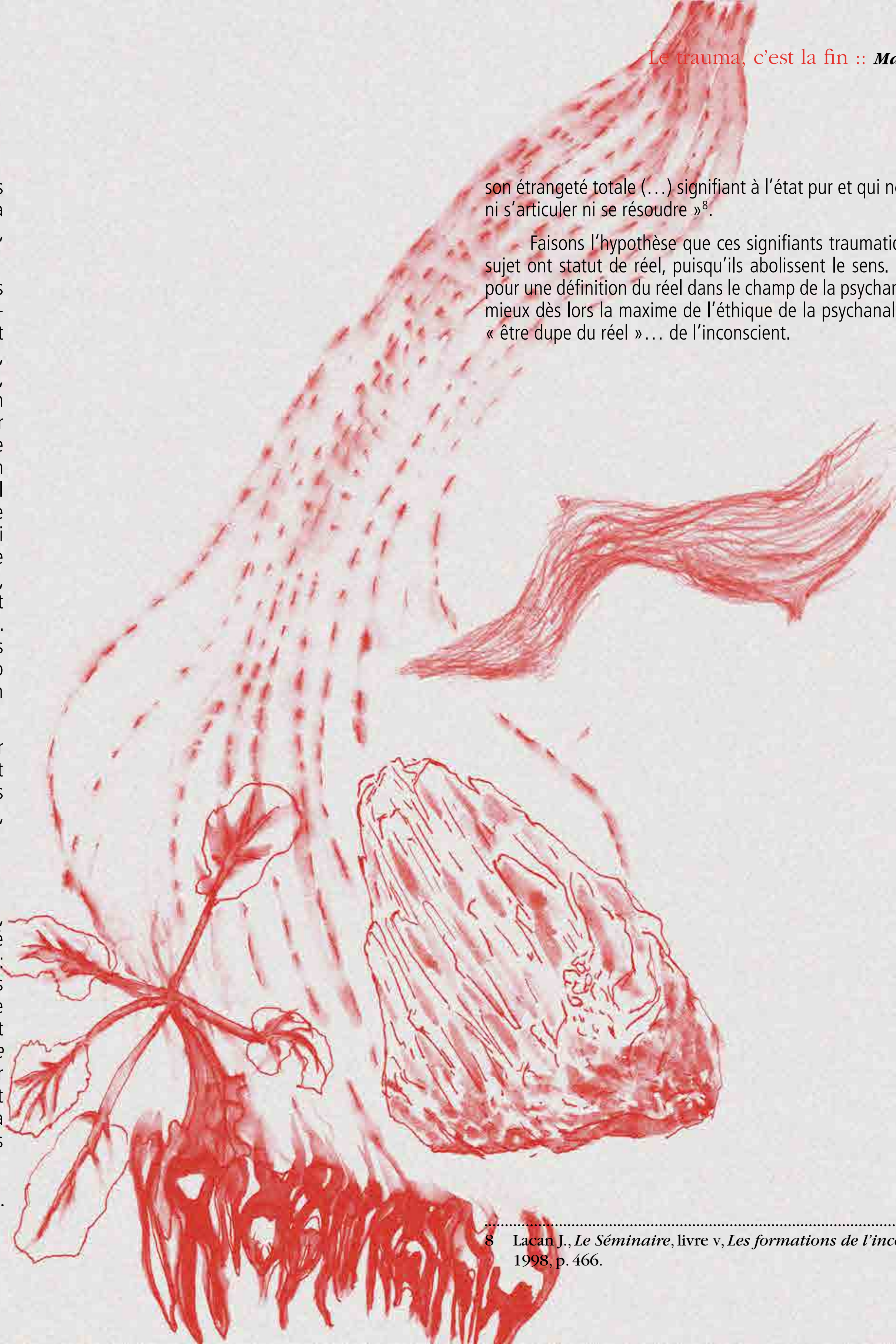
« sentiment d'irréalité » dont parle Lacan se faisait sentir dans les radotages et les inepties débitées à propos de la vie quotidienne sous l'Occupation à l'occasion des repas de famille. Le sort du peuple juif, dénié durant la guerre, ne pouvait cependant plus être passé sous silence.

Catastrophe de discours, effondrement définitif du mode éthique des Lumières[6]. Il ne s'agit certes pas d'inconscient collectif, car rien n'est collectivisable du savoir inconscient. Mais, dans *lalangue* et le discours s'inscrivent des traces et leurs trajets « dont le destin se transmet à des générations »[7], selon des chaînes toujours singulières et contingentes. Ce fut pour ce sujet, entre l'exigence vitale de « partir » et le malheur de devoir changer de nom que se fit cette transmission à partir de la contingence d'un malentendu. Partir pour survivre : la nécessité de changer de nom et l'énigme de la sexualité se nouèrent alors littéralement. Ce choix – tentative d'échapper au pire –, bien évidemment, l'y ramena sous la forme de la « fin », point de réel vers lequel convergent ces fils de l'imaginaire et du symbolique. La tentative dérisoire d'éviter la fin à tout prix buta contre ce réel. Certes, la guerre était finie, mais si le sujet, après la deuxième, vécut dans la fascination angoissée de l'attente de la troisième, celle-ci n'arriva jamais, pour la bonne raison qu'elle était déjà là, partout visible, mais sous d'autres formes. De telle sorte que « la fin » apparut être un signifiant du même ordre que « partir » : la pire et la meilleure solution. « Tout a une fin » : la vie, la parole, les discours, les civilisations, l'amour, les livres, les films. En général, ça finit mal, comme dit la chanson des Rita Mitsouko à propos des histoires d'amour. Mais si ça ne finit pas, c'est encore pire. La fin est le réel du temps. Pour ce sujet, le trauma, c'était la fin.

Seule la psychanalyse pouvait modifier la donne en déplaçant le curseur des signifiants maîtres et la chaîne qu'ils inscrivent vers ce qu'ils ne parviennent pas à attraper : le furet du désir qui glisse entre eux et que même les objets *a* échouent à incarner. Voilà ce qui reste d'une analyse : un désir sans cause, qui se vérifie… ou pas.

Une hypothèse

Ces signifiants maîtres auxquels peut se réduire l'inconscient d'un sujet, ces S_1 qui sont autant de marques contingentes de jouissance que la nécessité du sens a seule constitué en chaîne, présentent une même caractéristique : ils se prêtent à deux sens contraires. Pour ce sujet, c'est le cas des signifiants « partir » – vivre/mourir –, « nom » – clef de voûte du symbolique/absence du rapport –, et « fin » – accident/répétition ou temps/éternité. Freud avait déjà noté cette particularité. Lacan, dans son Séminaire *Les formations de l'inconscient*, à propos du traumatisme, parle de l'incidence du signifiant sur la vie : la vie n'est saisissable que dans sa dimension signifiante qui, en tant que représentation, est toujours mortification. Il voit le paradigme du trauma dans « cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale (…) signifiant à l'état pur et qui ne peut d'aucune façon ni s'articuler ni se résoudre »[8].



Faisons l'hypothèse que ces signifiants traumatiques de la vie pour ce sujet ont statut de réel, puisqu'ils abolissent le sens. C'est la piste à suivre pour une définition du réel dans le champ de la psychanalyse. On comprendra mieux dès lors la maxime de l'éthique de la psychanalyse du dernier Lacan : « être dupe du réel »… de l'inconscient.

6 Milner J.-Cl., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003.
7 Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *op. cit.*, p. 101.
8 Lacan J., *Le Séminaire*, livre v, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 466.



Le Livret

Sous la direction de Sonia Chiriaco

Rédacteurs associés
Hélène Bonnaud
Hervé Damase
Deborah Gutermann-Jacquet
Damien Guyonnet

Avec la participation de
Caroline Leduc

Les illustrations

Illustrations réalisées par *Les 3xquises*
http://lesexquises.over-blog.com
Série *Traumatisme*
Série *Lit* (illustration page 15)

L'affiche

En couverture
Affiche des 43es Journées
réalisée par *Justine Fournier*

Le graphisme

La mise en page graphique du livret
réalisée par *Hélène Skawinski*
www.idelene.com